BAILLY

ELOGE DE LEIBNITZ

N. 9

VITTORIO EM. III

FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE
mis. B. 23. 152
Armadio XXIV
Num.° d' ordine 23
1463
Palchetto

NAZIONALE
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
B. Prov.
Miscellanea
B
23
152
NAPOLI

678659
SBN

ELOGE DE LEIBNITZ,

QUI

A REMPORTÉ LE PRIX

DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES ET DES BELLES-LETTRES,

ADJUGÉ

DANS L'ASSEMBLÉE PUBLIQUE

du 2 Juin, MDCCLXVIII.

PAR Mr. BAILLY,

Garde des Tableaux de S. M. T. C. en survivance, & Membre de l'Académie Royale des Sciences à Paris.

A BERLIN.

CHEZ HAUDE ET SPENER,

Libraires de la Cour & de l'Académie.

MDCCLXVIII.

Imprimé

par ordre de l'Académie.

JUGEMENT
DE LA CLASSE DE BELLES-LETTRES
SUR
L'ELOGE DE LEIBNITZ
COURONNÉ
par L'ACADÉMIE. (*)

Cette piece peut être conſidérée ou comme diſcours d'éloquence, ou comme morceau philoſophique.

1°. *Sous le premier point de vue, la Claſſe de Belles-Lettres l'a jugée conforme aux regles de cette éloquence noble qui voit les choſes en grand, & qui les peint avec force. Si l'art du philoſophe conſiſte en partie à décompoſer les notions que nous avons des choſes; le talent & l'office du panégyriſte d'un philoſophe ſe réduiſent à préſenter de la maniere la plus lumineuſe ce qu'une méthode a de neuf, ou ce qu'il y a de plus important dans une ſuite d'idées; & à faire des impreſſions fortes & frappantes en faiſant marcher d'un pas égal, la grandeur des idées, la nobleſſe des expreſſions, & la beauté des images.*

Voilà, au jugement de la Claſſe de Belles-Lettres, les effets naturels des notions élégamment exprimées que ce diſcours offre ſur les ſciences qui ont été cultivées par Leibnitz, & en particulier ſur l'Hiſtoire, le Droit, les Langues, la Phyſique, & la Géométrie. Par cet éloge on ne prétend point ſoustraire à la cenſure les petites négligences que l'on peut appercevoir dans ce diſcours: La Peinture du Temple antique dans lequel l'Auteur a voulu marquer l'ordre & le rang de toutes les ſciences, cette peinture ſurtout a paru un morceau foible & manqué: Mais en

(*) *Lû par le Secretaire perpétuel dans l'Aſſemblée publique.*

en matiere de goût, c'eſt aſſez qu'un diſcours renferme des beautés d'un ordre ſupérieur, & que les défauts n'y paroiſſent que comme des taches légeres.

2°. *En conſidérant cette piece comme morceau philoſophique, on a trouvé* 1°. *que l'Auteur auroit pû entrer dans un examen plus détaillé de l'état des ſciences lors de l'époque littéraire que les travaux de Leibnitz ont faite en Europe;* 2°. *que ſans empiéter ſur les droits du philoſophe ſpéculatif, il auroit pû marquer le point d'où Leibnitz eſt parti pour parvenir à cette ſupériorité & à cette univerſalité qui caractériſent ce grand homme; & marquer en même temps quelle route il a ſuivie, & quelle a été la marche de ſes progrès: cette ſorte d'analyſe du génie de Leibnitz n'auroit pas manqué d'être infiniment précieuſe à tous ceux qui s'intéreſſent à l'origine & aux progrès des vrais talents.* 3°. *On a été ſurpris de voir que l'Auteur n'ait rien dit de l'ouvrage de Leibnitz contre* l'Eſſai ſur l'entendement humain: *c'eſt une des branches les plus eſſentielles & les plus intéreſſantes du grand arbre que forment les opinions réunies de Leibnitz. L'Auteur auroit-il ignoré l'exiſtence de cet ouvrage tiré de la Bibliotheque de Hanover, & imprimé depuis deux ans? Cela n'eſt pas vraiſemblable: tous les journaux en ont parlé. Mais on peut encore moins ſuppoſer que l'Auteur ait regardé comme indigne d'entrer dans l'éloge de Leibnitz, l'analyſe d'une doctrine que Leibnitz lui-même croyoit pouvoir oppoſer à celle de Locke avec confiance.*

Au reſte, comme l'eſprit d'hypotheſe ne fait point le fond de la philoſophie d'un grand homme, on a cru pouvoir pardonner à l'Auteur de n'avoir pas quelquefois paru bien ſaiſir certains ſiſtemes de Leibnitz; & comme d'ailleurs ce n'eſt point à des diſcuſſions purement philoſophiques & ſur des matieres de philoſophie toute ſpéculative, que la Claſſe de Belles-Lettres doit accorder le prix, on n'a pas cru devoir examiner à fond les opinions particulieres de l'Auteur.

ELOGE

ELOGE
DE LEIBNITZ.

Omnia ad unum.

Lorsqu'un grand talent ſe montre, il éclipſe tout ce qui l'entoure: des milliers d'hommes ſe meſurent à ce coloſſe, & peut-être ſe plaignent-ils de la nature; peut-être penſent-ils que pour organiſer une ſeule tête elle dépouille une génération entiere. La Nature eſt juſte; elle diſtribue également tout ce qui eſt néceſſaire à l'individu, jetté ſur la terre pour vivre, travailler, & mourir; elle réſerve à un petit nombre d'hommes le droit d'éclairer le monde, & en leur confiant les lumieres qu'ils doivent répandre ſur leur ſiécle, elle dit à l'un, tu obſerveras mes phénomenes, à l'autre, tu ſeras géometre: elle appelle celui-ci à la connaiſſance des loix; elle deſtine celui-là à peindre les moeurs des peuples & les révolutions des empires. Ces génies paſſent en perfectionnant la raiſon humaine, & laiſſent une grande

mémoi-

Digitized by Google

mémoire après eux. Mais tous ſe ſont partagés des routes différentes: un homme s'eſt élevé qui oſa être univerſel, un homme dont la tête forte réunit l'eſprit d'invention à l'eſprit de méthode & qui ſembla né pour dire au genre humain; regarde & connais la dignité de ton eſpece!

A' ces traits l'Europe reconnoit Leibnitz, qui fut à la fois poëte, jurisconſulte, hiſtorien, politique, grammairien, géometre, phyſicien, théologien, métaphyſicien & philoſophe, ou ſimplement philoſophe; car les différentes recherches où l'homme s'engage ne ſont que le développemenr des vues du philoſophe qui, ſpectateur de l'univers, placé entre Dieu & ſon ouvrage, contemple l'un pour mieux connaitre l'autre!

La philoſophie eſt l'uſage de la raiſon, étendu à tout ce qui nous entoure & ramené ſur nous-mêmes: la philoſophie eſt donc la ſcience univerſelle, & toutes les autres ne ſont que les branches de cet arbre immenſe dont les racines s'étendent ſur la terre, & dont le faite eſt le trône de la divinité. Je me repréſente un temple antique, dépôt ſacré de toutes vérités. Là ſe conſervent celles que le tems a découvertes, & celles que le tems doit découvrir. Au fond du ſanctuaire eſt l'être ſuprême; la métaphyſique eſt à ſes pieds, enveloppée d'un nuage qui les couvre tous deux; la philoſophie détourne un oeil reſpectueux, & le fixe ſur la phyſique & la géométrie; ſéparées par un voile, ces deux ſciences s'avancent * vers la métaphyſique d'une démarche lente, mais ſure; la philoſophie obſerve l'une, guide l'autre, & levant un coin du voile les rapproche ſans ceſſe. L'hiſtoire écrit près de la philoſophie, que la morale accompagne; & la légiſlation qui les ſuit, ſoutient la morale d'une main, tandis qu'elle étend l'autre ſur l'univers! A la porte du temple eſt la fauſſe politique qui baiſſe

* C'étoit la penſée de Bacon que la Phyſique devait venir ſe rendre & ſe confondre dans la Métaphyſique: *De metaphyſica ne ſis ſollicitus, nulla enim eſt poſt veram phyſicam inventam.*

baiſſe la vue; dès qu'elle apperçoit la philoſophie, elle change de viſage. L'eſprit ſiſtématique erre autour des ſciences; il compte les vérités qui s'enchainent, contemple celles qui ſont iſolées, & s'occupant à les réunir, il penſe créer des vérités nouvelles & dérober à l'être ſupreme la chaine inconnue qui eſt toute entiere dans ſon ſein.

Ainſi toutes les ſciences tiennent à la philoſophie, qui marche à côté d'elles, &, comme ſcience générale, les éclaire chacune en particulier! Ainſi l'eſprit ſiſtématique s'égare en voulant la devancer! Ces réflexions vont ſervir à peſer la gloire de Leibnitz. Nous ſuivrons ſes premiers pas dans la carriere; nous montrerons où étoient placées les limites qu'il a reculées; nous interrogerons ce ſiécle fameux par tant d'exiſtences; nous lui demanderons ſur quels objets Leibnitz a porté les lumieres de la raiſon, & le ſiécle répondra: ſur tous! Mais en déployant ſes vues ſublimes, la vérité diſtinguera celles qui furent exactes de celles qui ne furent que grandes; elle dira où l'eſprit de ſiſteme a prévalu ſur la ſaine philoſophie: & cet exemple fera voir qu'un grand homme peut tenir à ſon ſiécle par une erreur, tandis que prenant ſon eſſor il éleve ſon ſiécle avec lui.

Leibnitz (1), deſtiné à être la lumiere de l'Europe, ne tarda pas à s'éclairer lui-même. Il faut peu de temps à la nature pour perfectionner ſon ouvrage, quand la raiſon ſe développe & ſe mûrit à la chaleur du génie. On le voit franchir d'un pas rapide le premier âge (2) de la vie, où ſe traîne le reſte des hommes. Leibnitz poſſédoit un tréſor, & l'éloge de ſon enfance fut de le connaître & d'en jouir. Ce tréſor étoit une bibliotheque (3), eſpece de temple où la jeuneſſe incertaine conſulte les oracles du Dieu qui préſide aux talens. La voix de l'orateur & du poëte retentit à l'oreille de Leibnitz, ſon ame répond à leur enthouſiasme, & il ſe dit „je ſerai poëte (4) & „ orateur: dans les ſciences même l'imagination m'inſpirera de gran„ des choſes". Cependant il rencontre la géometrie, ou la raiſon elle-même qui s'eſt aſſujetti l'univers. Saiſi de reſpect à ſa vue, il s'é-

crie: voilà le guide du ſage! Bientôt il maitriſe l'imagination; il lui défend de troubler la raiſon qui marche devant lui, & ne ſe permet de ſuivre l'une que quand l'autre ne peut plus le guider.

Il jette ſes (5) premiers regards ſur la jurisprudence, cette ſcience malheureuſement néceſſaire à l'Europe civiliſée; cette ſcience, honorée ſurtout dans la patrie de Leibnitz, où le Germain porte le triple joug des coutumes de ſes peres, des conſtitutions de l'Empire & des lois de Rome. Rome n'eſt plus, & ſa puiſſance ſurvit à ſa ruine pour faire reſpecter ſes lois. Le Corps germanique repréſente aujourd'hui cette maitreſſe du monde; il hérita de ſes titres, de ſes lois: il eût hérité de ſa grandeur (6), ſi, comme elle, il n'eût connu qu'un intérêt & qu'un pouvoir. Du mélange monſtrueux (7) des coutumes nationales & romaines, naquirent la contradiction des lois & l'incertitude de la juſtice. Leibnitz fut frappé de l'imperfection de la jurisprudence. A' peine l'étude qu'il en avait faite était-elle achevée, qu'il oſait preſcrire la maniere dont cette ſcience devait être enſeignée (8) & étudiée, qu'il donnait le plan d'un ouvrage qui reſte encore à faire, celui où l'on tracerait la chronologie des lois romaines, les viciſſitudes qu'elles ont éprouvées, ſoit dans Rome libre ou dans Rome aſſervie, & leur autorité conſervée ou détruite par le tems. L'homme profond qui recherche l'origine, la marche & l'eſprit de la loi, n'a plus qu'un pas à faire pour devenir législateur; auſſi Leibnitz, à peine émancipé (9) par les lois, ne s'effraya-t-il point de l'idée vaſte (10) de remonter à leur ſource, & de puiſer dans le droit naturel, dans les devoirs des hommes & des nations, le principe des rapports qui les enchainent. Ce projet qui ne fut pas rempli n'était point le fruit de l'orgueil de la jeuneſſe, mais de l'aveu que l'eſprit ſe fait à lui-même de ſes propres forces. Cet homme étoit né pour tout voir en grand. L'infini, l'être des êtres, tout incompréhenſibles qu'ils ſont, n'ont pu l'arrêter, & ſon eſprit s'eſt plongé dans la profondeur de ces idées! Pour être législateur,

il

il ſuffit d'avoir la nature & la ſociété devant les yeux, & de dire à l'eſpece humaine: voilà ce que les penchans t'inſpirent! Voici ce que les devoirs t'ordonnent! Le législateur conſidere l'homme en lui-même, d'où nait le droit naturel; les individus raſſemblés, compoſant une volonté, une force unique de l'union des volontés & des forces, d'où nait le droit civil; & les nations, diviſées par l'intérêt, mais réunies par l'humanité, d'où nait le droit des gens.

Ces grands objets étaient faits pour Leibnitz! Quel eſt l'homme ſenſible qui ſe refuſe à l'attrait de diriger ſes veilles à la félicité du monde, de recueillir la gloire avec le ſentiment du bonheur public, & de pouvoir ſe dire, en liſant ſon ouvrage: je ſuis grand, parce que j'ai voulu que les hommes fuſſent heureux? Mais ces projets de législation ne ſont plus que des ſpéculations pures. Comment détruire cet édifice immenſe? Quelle main oſera le reconſtruire? Berlin le ſçait aujourd'hui, il faut un Roi qui veuille comme Fréderic (11), & un Sage qui exécute comme lui! Le même honneur attendait la vieilleſſe de Leibnitz; il n'eût fallu que peu d'années ajoutées à ſa vie. Le Czar Pierre, animé de ce courage qui ne connait point d'obſtacles, donnait des moeurs & des arts à ſon peuple; il créait des hommes en même tems qu'il fondait des villes, & Leibnitz devait être le Solon (12) de la Ruſſie. Mais la mort priva ce grand homme d'une gloire ſi rare, & l'univers d'un exemple plus rare encore, celui d'un ſouverain qui du haut de ſon trône appelle la philoſophie, & lui remet la puiſſance législative pour le bonheur de ſes ſujets!

La jurisprudence, appuyée ſur les ſiécles, qui l'ont vu naître, s'étendre, s'obſcurcir, demande l'étude de l'hiſtoire, où l'homme s'eſt peint dans ſes ouvrages, qui ſont les moeurs, les uſages & les grands événemens. C'eſt ſur la connaiſſance approfondie du genre humain que ſont fondées les lois; mais combien le genre humain ne differe-t-il pas de lui-même? Combien de nuances s'offrent à la philoſophie, qui parcourt la terre d'un pôle à l'autre & remonte le grand

fleuve du tems, jusqu'à l'origine du monde! Leibnitz considere toutes les parties de cet immense tableau, il en saisit les rapports & le resserre en l'embrassant; il compare l'homme abruti par l'ignorance à l'homme élevé par la raison, il l'observe esclave ou libre dans l'histoire des empires & des républiques; sous les différens climats, il le trouve changé par le sol qu'il habite & par l'influence de l'air qu'il respire. Tous ces faits semblent d'abord isolés, & ne montrent que l'homme modifié par les causes physiques & morales: mais ils tendent vers un centre, qui est l'homme de la nature que cherchait Leibnitz. C'est ainsi que le jurisconsulte devint historien. C'est ainsi, qu'en comparant les moeurs & les usages, il s'enfonça dans la recherche pénible des antiquités. Combien d'usages, si différens entr'eux aujourd'hui, dénaturés par le tems, ont la même origine! Semblables à ces ruisseaux qui sortent du sein de la terre; le vulgaire ne soupçonne pas qu'ils aient une source commune, tandis que le philosophe la trouve au sommet des montagnes où les vents déposent les eaux de la mer!

L'étendue des connaissances de Leibnitz le rendit précieux aux princes qui surent le connaitre. Les souverains se disputerent à l'envi l'honneur de se (13) l'attacher. Leibnitz, introduit à la Cour, y trouva la politique, non la politique considérée comme science, & qui, embrassant les droits de l'humanité en général, n'est que la science de la législation, mais celle qui est considérée comme un art, dont le but est l'intérêt des princes, & qui montre ou cache la vérité, selon qu'elle peut leur servir ou leur nuire; cette politique dont ils abusent quelquefois, & que les philosophes n'approfondissent que pour la démasquer.

Leibnitz, engagé (14) par la reconnaissance & par l'équité des causes qui lui étaient commises, fait valoir les droits qu'il avait à défendre, sans trahir ceux de la vérité; il choisit avec art le vrai point de vue des matieres qu'il traite; il les rend lumineuses & in-

téres-

téreſſantes par de profondes recherches ſur le droit public, & montre encore le grand homme dans les petites choſes, ſi l'on oſe ainſi qualifier celles qui ont intéreſſé des ſouverains. Mais, dans un ouvrage de philoſophie, les objets ſe péſent rélativement à l'univers, & le nom de ſouverain ſe confondant avec celui d'individu, on ne trouve rien de grand que Dieu, la nature, les ſciences & les lois.

Leibnitz fut rendu à l'hiſtoire par le Duc (15) de Bronſwic; ce Prince veut répandre une nouvelle illuſtration ſur ſa maiſon; il aſſocie à la gloire de cette maiſon la gloire de Leibnitz & le charge d'en écrire l'hiſtoire. Leibnitz ſe propoſe de l'établir ſur de ſolides fondemens; il parcourt l'Allemagne, viſite les ſavans, les bibliotheques, les monaſteres, les tombeaux pour tirer quelque lumiere des chartres & des anciens titres qui y ſont renfermés; il entreprend le voyage d'Italie où fut la ſouche de la maiſon de Bronſwic: mais la philoſophie l'appelle encore dans ce païs, le centre des beaux arts, jadis fameux par l'Empire dont il étonna l'univers, plus cher alors aux yeux de Leibnitz par la renaiſſance des lettres. Retourné dans ſa patrie, il mit en ordre les richeſſes qu'il avait amaſſées, & publia tout ce qui était étranger à ſon ſujet, ſous le titre de Code (16) diplomatique du droit des gens. Ce code eſt un recueil d'actes faits par différentes Puiſſances. Ces actes ſemblent précieux, & ſeraient en effet utiles aux négociateurs, ſi ſur la ſcene du monde on pouvait juger des cauſes par les effets; mais, comme dans une longue file de boules d'ivoire, la premiere reçoit l'impulſion donnée à la premiere, tandis que les autres reſtent immobiles, de même autour des trônes, les paſſions preſſées réagiſſent les unes ſur les autres de degrés en degrés jusqu'au ſouverain, qui ſouvent obéit aux plus ſubalternes lorsqu'il paroit commander. Voilà l'écueil du calcul & la leçon des politiques! Le code du droit des gens fut ſuivi du recueil des hiſtoriens de Bronſwic; matériaux qui devaient ſervir de fondemens à l'hiſtoire (17). Leibnitz devait commencer cet ouvrage par une diſ-

ſerta-

ſertation (18) ſur l'état de l'Allemagne, antérieur à toutes les hiſtoires. Il penſait que la phyſique lui en indiquerait les traces, conſervées par la nature dans ces bancs de coquillages dont la mer a formé le ſol de l'Europe, & dans l'empreinte qu'ont laiſſé ſur les pierres les poiſſons & les plantes; monumens obſcurs où nous ne voyons que les preuves du ſéjour de la mer! Mais qui oſeroit preſcrire des bornes à la vue de Leibnitz! De là il paſſait aux anciens habitans, aux différens peuples qui ſe ſont ſuccédés; il traitait de leurs langues & du mélange de ces langues, produit par le mélange des peuples. C'eſt par ces recherches qu'il ſemblait vouloir étendre ſon plan. On eût dit que, ſe trouvant à l'étroit dans l'hiſtoire d'une maiſon particuliere, il cherchait à agrandir le théatre où devait s'exercer ſon génie! Dans l'ouvrage même, il ſe propoſait de répandre un nouveau jour ſur l'hiſtoire (19) de pluſieurs ſiécles & ſur la ſource des plus grandes maiſons de l'Empire. Mais des méditations d'un autre genre entrainerent l'activité de Leibnitz, & ce plan ne fut point rempli, parce que tel eſt le ſort des hommes, que le tems manque aux projets des uns, tandis que les projets manquent à l'exiſtence des autres! Le ſage, ſortant de la lecture de l'hiſtoire, eſt fatigué de la triſte uniformité des tableaux qu'elle préſente. Hé quoi, dit-il, les hommes ne font que paſſer ſur la terre; pourquoi faut-il que la diſcorde & la guerre en ſoient à jamais habitantes! L'intérêt dévaſte les plus belles contrées, & trace avec du ſang les limites des Etats! L'intolérance (20), entourée de buchers, dit à la penſée: tu t'arrêteras ici; & un aveugle dit à d'autres aveugles: j'ai découvert la voie, il faut ou la ſuivre ou mourir. Hommes, pourquoi vous déchirer? Anglois, François, Allemans, vous êtes tous freres & citoyens du monde! La raiſon s'éleve au milieu des erreurs pour les combattre; mais ſi l'homme ſe refuſe à la lumiere, elle ne détruit point l'individu pour anéantir les penſées, & elle crie au fanatisme: celui qui s'égare eſt encore enfant de l'Etat & de l'humanité! O raiſon, toi ſeule es

le

le juge de l'intérêt & de l'erreur ! Que l'égliſe aſſemblée décide ſans perſécuter, que les princes réunis ſoient eux-mêmes leurs juges, & que le pape & l'empereur, comme chefs (21) *ſpirituel & temporel*, maintiennent la paix ſur la terre en préſidant à ces deux tribunaux! Voilà ce que Leibnitz écrivait à Péliſſon, au vertueux abbé de St-Pierre ! Voilà le germe de ces principes de tolérance que tant de plumes éloquentes répandent aujourd'hui dans l'univers!

Si j'oſais ſuivre encore la génération des idées de Leibnitz, je dirais que l'hiſtoire approfondie le conduiſit à la grammaire. Leibnitz ſavait la plupart des langues mortes & vivantes; une mémoire heureuſe lui avait fourni cette clef de toutes les ſciences. Non que j'appelle ici grammairien, celui qui ſimplement entend & parle ces langues: ce nom appartient à celui qui en étudie le génie, & qui, des principes particuliers qui les conſtituent, remonte aux principes généraux où elles ſe réuniſſent. C'eſt donc à cette recherche que l'hiſtoire parait avoir entrainé Leibnitz. L'origine des peuples (22) eſt l'objet le plus digne de la curioſité d'un philoſophe ; mais les monumens hiſtoriques ne ſont nés qu'avec la conſtitution des Etats. Tout ce qui eſt au delà ſe perd dans les ténebres, & les premiers établiſſemens, faits au milieu de l'ignorance, ſont enveloppés de ſes ombres épaiſſes. Au défaut des lumieres que l'antiquité refuſe, Leibnitz propoſa l'idée la plus belle & la plus philoſophique; ce fut de puiſer, dans le langage même des peuples, ces connaiſſances tant deſirées ſur leur ſource & leur fraternité. Il conſidéra dans chaque langue ces racines primitives, qui ont conſtamment une certaine ſignification, & dont un grand nombre de mots dérivent. Pluſieurs de ces racines ſe trouvent les mêmes chez différens peuples ; il en conclut l'exiſtence d'une langue primitive, mere de ces langues, & d'un peuple antérieur dont ces peuples ſont également (23) iſſus. Quel eſt ce peuple? En quel tems a-t-il exiſté? Là s'éteint cette faible lumiere, & la nuit recommence. Quoi qu'il en ſoit, à travers ces ombres

on apperçoit le genre humain former deux ou trois ſouches d'où ſont ſortis tous les peuples comme autant de branches. Ces reſſemblances fines & difficiles à ſaiſir parurent alors peu exactes ; il eſt des vérités qui ne ſont pas ſuſceptibles de démonſtration : la vue de l'eſprit les pénetre, mais toutes les vues ne ſont pas les mêmes : & les objets, ſentis & devinés par le génie, trouvent parmi les hommes beaucoup d'incrédules. Semblable à un voyageur qui, fatigué d'une longue route, s'arrête, porte ſes regards ſur cette route qu'il a parcourue, & meſure avec regret les ſinuoſités de ſon cours ; Leibnitz réfléchiſſait ſur ce que coûte la connaiſſance des langues, & ſur le tems qu'elle dérobe à la culture des ſciences. Les ſavans, diſait-il, ne forment qu'un peuple ; ils ne devraient avoir qu'une langue ! Le philoſophe de Berlin ſerait entendu du ſage de Londres ; les idées ſe multiplieraient par la facilité du commerce, & les ſciences, rendues plus acceſſibles, auraient des progrès plus rapides ! Cette idée d'une langue univerſelle dut frapper Leibnitz ; mais j'oſerai dire à ſes admirateurs, & ſans doute à l'Europe entiere, que Leibnitz ne fut point ſéduit (24). Cette idée exige, ou la connaiſſance d'une langue de plus, ou des traductions ſans nombre. Faut-il ſuſpendre la marche de l'eſprit humain & perdre un ſiécle, pour que tout reſte au même terme ? Faut-il confier le texte de tant de chefs-d'oeuvre, l'énergie de l'expreſſion, l'eſprit des grands hommes, vivant dans leurs ouvrages, à des interprêtes ſans force, ignorans ou mal intentionés ? On répete de toutes parts qu'à l'imitation d'un peuple qui cultive l'autre extrémité du globe, d'un peuple fameux par ſon antiquité, Leibnitz voulait exprimer chaque idée par un ſigne ſimple. A-t-on pu croire qu'il eût le projet d'une langue, dont le dictionnaire ſerait une enciclopédie, qu'il voulût tout réduire à l'art de ſavoir lire, & renfermer ainſi dans le berceau d'une enfance éternelle la raiſon qui, marchant avec le tems, recule ſans ceſſe les bornes des ſciences ? Leibnitz n'était point né pour forger des entraves à l'eſprit humain. Il connaiſſait trop les

chinois

chinois pour imiter ce peuple, qui le premier éclairé, qui déja policé lorsque l'Europe était barbare, eſt encore en tout genre au premier degré des connaiſſances, & depuis quarante ſiécles conſerve le crépuſcule du beau jour qui éclaire l'Europe. Si Leibnitz avait jamais eu cette idée, s'il l'avait dépoſée dans le commerce de l'amitié, je dirais: ces projets ne ſont pas les travaux avoués d'un grand homme; ceux-là ſont les premieres vues de l'eſprit, toujours grandes, quelquefois peu exactes; ceux-ci ſont mûris par la méditation, qui ramene le génie ſur lui-même & perfectionne ſon ouvrage. Mais cette erreur, où je ne retrouve point Leibnitz, appartient à ceux qui l'ont mal entendu. Je le reconnais lorsque, contemplant toutes les vérités, il tente de les ſoumettre au calcul. Philoſophes ſéveres, c'eſt peut-être ici le rêve d'un grand homme, mais vous ne l'entendrez point ſans admiration. Il avait reconnu que les vérités de toutes les ſciences dérivent de quelques vérités premieres, traduites & préſentées comme dans la géometrie ſous mille faces différentes, & ſans doute il eût déſigné ces vérités premieres par un caractere général, & les formes qui les modifient par des caracteres particuliers. L'eſprit méditant une vérité eût vu d'un coup-d'oeil la chaîne qui la lie aux principes communs, la diſtance qui la ſépare de ces principes, & les rapports qu'elle conſerve avec les autres vérités. Ces caracteres euſſent guidé la raiſon dans ſes recherches, & les erreurs n'auraient été que des erreurs de calcul; au défaut des données ſuffiſantes le calcul eût montré les degrés de vraiſemblance & de probabilité. Ainſi Leibnitz étendait aux autres ſciences la certitude des ſciences exactes, & devenait le guide de tous les ſiécles! Ainſi l'eſprit humain eût marché de toutes parts d'un pas plus ferme & plus rapide! Ces caracteres, comme ceux de l'algebre, devaient appartenir à toutes les langues: & voilà l'idée de cette langue (25) univerſelle, la ſeule qui fût digne de Leibnitz, & comme j'ai oſé le dire, la ſeule qu'il ait jamais eue.

Arrêtons-nous un moment ſur l'eſprit philoſophique qui fait le caractere de Leibnitz, & pour juger de ce qui appartient véritablement à ce grand homme, jettons les yeux ſur les tems qui l'ont précédé. Cent ans s'étaient à peine écoulés depuis la renaiſſance des lettres; l'Europe s'éclairait par degrés: mais la philoſophie n'était ſortie des ruines de l'antiquité qu'à la voix de Bacon. Elle parut ſur la terre ſans attirer les regards; le genre humain, récemment introduit dans le ſanctuaire des ſciences, encore presque aveugle, cherchait en tâtonnant à reconnaitre quelques parties du temple, & ne pouvait ſuivre l'architecte qui lui en montrait le plan. Cet architecte était Bacon qui dit aux hommes „voilà les premieres vérités de „ toutes les ſciences, c'eſt le terme d'où vous devez partir: voyez-„ vous ces points qui s'élevent dans cet eſpace immenſe, ce ſont les „ vérités que vous avez à découvrir & voici la route qui y conduit." Les hommes y porterent une vue faible & mal aſſurée, ne virent rien & ne l'écouterent plus. Il fallut que des génies qui parlaient la même langue vinſſent accoutumer les nations à l'entendre. Les germes des connaiſſances futures, dépoſés dans les ouvrages de Bacon, reſtaient enſevelis: Descartes, Baile, Locke, Newton & Leibnitz paraiſſent; ils allument à ce foyer les flambeaux dont ils éclairent le monde; toute la nature eſt ſoumiſe à l'examen, & l'eſprit philoſophique ſe montre ſur les débris des préjugés & des erreurs. Il nait avec Descartes, qui donne une nouvelle exiſtence à la géométrie, ne craint pas de revenir ſur les notions les plus claires, & fait faire le premier pas à la philoſophie en commençant par douter de ce qu'elle enſeigne; il ſuit Baile dans l'application de ce principe à la dialectique, ou l'art de la critique; par les objections oppoſées aux preuves ébranle & fortifie tour à tour les raiſons de croire & de douter; il conduit Locke qui rappelle en ſoi ſon ame pour analiſer ſes opérations; il s'éleve avec Newton qui interroge les phénomenes & leur arrache le ſecret du méchanisme de l'univers; enfin il s'étend par les

travaux

travaux de Leibnitz qui, auſſi hardi que Descartes, auſſi ſubtil que Baile, peut-être moins profond que Newton & moins ſage que Locke, mais ſeul univerſel entre tous ces grands hommes, parait avoir embraſſé le domaine de la raiſon dans toute ſon étendue, & avoir contribué le plus à répandre cet eſprit philoſophique qui fait aujourd'hui la gloire de notre ſiécle.

Cependant un nouvel ordre de choſes ſe découvre à la vue de Leibnitz. Ses connaiſſances mathématiques (26) s'étendent, & c'eſt de ce nouveau point d'appui qu'il atteint une découverte à jamais mémorable. Leibnitz arrive en France ; il trouve au ſein (27) de la capitale, Roberval, Caſſini, Huyghens, Boſſuet, Arnauld, Malebranche, & la mémoire de Descartes & de Paſcal. Telle eſt la vraie grandeur des nations! Ce n'eſt point l'ouvrage des rois. Le ſang du citoyen ne l'a point payée. La magnificence du ſiécle de Louis XIV. s'eſt évanouie, & ces grands noms demeurent pour l'illuſtrer: alors ils appellaient le ſage qui, des contrées éloignées, venait chercher l'exemple & l'inſtruction, & ne regardait cette pompe, ces merveilles du luxe, que pour y lire l'eſclavage & le malheur des peuples! France, l'aveu même de Leibnitz te donne part à ſa gloire! C'eſt dans ton ſein que s'eſt développé le germe que l'Allemagne avoit vu naitre! Tes grands hommes l'enflamment & lui donnent une nouvelle impulſion! Huyghens l'éclaire, Paſcal revit pour l'inſpirer, la carriere de la géométrie s'ouvre, & Leibnitz a bientot devancé ſes maitres! Bientot il découvre le rapport de la circonférence du cercle à ſon diametre, exprimé par une ſuite de nombres rationels. Il crut être le premier qui eût fait cette découverte; mais ſon ſort était d'être prévenu par Newton. Le deſir de voir cet homme rare conduiſit Leibnitz au milieu d'un peuple altier qui, abuſant de ſa liberté, venait de faire frémir l'Europe, étonnée de voir juger les rois! C'était alors le beau ſiécle de l'Angleterre. Soit que les ſecouſſes violentes qui agitent les Etats ſoient l'effet ou la cauſe d'une nouvel-

le force imprimée aux eſprits, les tems de troubles & d'orages, ſemblables à des criſes, ſont des époques où la nature parait ſe renouveller, où le génie s'éveille au cri des paſſions déchainées! Locke, Barrow, Grégory, Boyle, Vallis fleuriſſaient alors : Leibnitz ſe plait au ſpectacle de tant de grands hommes raſſemblés. Il s'agrandit en ſe meſurant avec Newton, qui comme un chêne s'élevait au milieu d'eux! Il n'a pas encore 26 ans, & dans la route qu'il s'eſt frayée, il ne voit que Newton à côté de lui. La ſociété royale ſe hâte de l'admettre au nombre de ſes membres. L'académie des ſciences de Paris l'appelle & lui offre une place de penſionaire, s'il veut accepter la France pour patrie, & lever l'obſtacle de la religion; mais Leibnitz, qu'on accuſa d'avoir peu connu ſon joug, n'écoute point l'intérêt à qui les ſectes ſont indifférentes. Il ſait que tout citoyen a une patrie qu'il doit aimer, un culte qu'il faut ſuivre: tant de ſectes s'élevent, que le ſage incertain peut rechercher la vérité ; mais, au défaut de ſa lumiere, il ne connait de religion que celle de ſon pays & de ſes peres. Ce ne fut qu'en 1699 que l'académie, augmentée d'une claſſe d'aſſociés étrangers, s'empreſſa de choiſir Leibnitz en même tems que Newton; leur deſtinée était d'avoir la même carriere & les mêmes honneurs. Leibnitz remporta dans ſa patrie l'eſtime que lui avaient inſpiré ces ſociétés ſavantes. Il médita ſur leur utilité; il y vit l'exemple produire l'émulation, le commerce des idées accélérer la marche de l'eſprit, & l'influence du génie ſe répandre ſur la foule qui l'entoure. C'eſt de ce concours que naiſſent les progrès des ſciences: ainſi dans tous les genres les forces réunies ont vaincu les obſtacles. Combien de travaux n'ont pas exigé la formation des langues, la perfection des arts les plus ſimples? N'eſt-ce pas aux ſociétés civiles que l'humanité eſt redevable de ces connaiſſances ? Qu'eût fait l'homme ſeul ? Né au milieu des beſoins & des maux, entouré de dangers, il eût conſumé ſa vie à s'en garantir, & n'eût rien laiſſé de lui après ſa mort; les premiers pas de l'induſtrie, détruits

truits à chaque génération, étaient perdus pour les générations ſuivantes. Les individus raſſemblés ont accumulé les idées; ils ont poſé la baſe de cette piramide éternelle que le tems & les races ſucceſſives élevent ſans ceſſe. Les académies ſont maintenant pour les ſciences ce que furent les ſociétés civiles pour les arts néceſſaires. Les âges ſe transmettent le dépôt des vérités, & les académies veillent ſur cet héritage de nos ancêtres pour le remettre, avec de nouveaux accroiſſemens, à la poſtérité. L'électeur de Brandebourg s'honorait de l'amitié qu'il avait pour Leibnitz, & le philoſophe en profita pour procurer à l'Allemagne l'avantage dont jouiſſaient la France & l'Angleterre; il fut le vrai (28) fondateur de l'académie de Berlin, ſi l'on peut appeller ainſi celui qui crée une idée, tandis que l'autorité l'exécute. Berlin eſt aujourd'hui l'émule de Paris & de Londres. Ces trois académies ſontſemblables à ces hautes montagnes qui s'élevent vers le ciel & dominent la terre; leur ſommet n'a pour habitans que ces eſpeces favoriſées, à qui la nature donna des ailes rapides! On en a vu ſortir des aigles qui, uniſſant leur vol & perçant la nue, ont oſé fixer le ſoleil qui nous éclaire, & lui demander compte de la courſe inégale de l'aſtre de la nuit!

C'eſt dans les mémoires de cette académie, & dans le journal de Leipſig, qui doit encore ſa naiſſance à Leibnitz, qu'il dépoſa la plupart de ſes inventions mathématiques: détail immenſe, ſi nous oſions l'entreprendre! Là ſont ſes recherches ſur les dimenſions des figures curvilignes, ſur la réſiſtance des milieux & ſur le mouvement des graves dans ces milieux; la deſcription d'une machine arithmétique, plus parfaite que celle de Paſcal, ſes réflexions ſur les lois de la nature, par leſquelles Dieu conſerve la même force dans l'univers. Deſcartes, contemplant ce grand ouvrage, avait ſenti que la régularité de ſa marche devait dépendre d'un principe uniforme & conſtant; il établit que la quantité de mouvement était toujours la même. Leibnitz démontra (29) l'erreur de Descartes. En effet, lorsque

que la main ſoutient un poids qui tend à deſcendre, il y a de moins dans l'univers le mouvement que pourraient produire les deux puiſſances qui ſe détruiſent. Mais la force exiſte quoiqu'elle n'agiſſe pas, elle a ſon effet dès que l'obſtacle ceſſe, & c'eſt la force dont, ſuivant Leibnitz, la quantité eſt conſtante dans le ſiſteme du monde. Ce principe, trop général * peut-être, marque le caractere de Leibnitz, qui cherchait à tout agrandir. Bientot s'éleva le ſchisme ſur la meſure des forces vives. Les ſavans ſe partagerent : les uns meſurant avec Leibnitz la force par le quarré de la viteſſe, les autres ſimplement par la viteſſe. On vit d'un coté Leibnitz, Herman, Wolf, Poleni, s'Graveſande; de l'autre Newton, Clarke, Pemberton, Desaguilliers, Mairan & Jurin. Partis de principes ſi différens, tous arrivaient au même but, aux mêmes ſolutions. L'Europe étonnée ne connaiſſait point de juge qui pût prononcer entre Leibnitz & Newton. La queſtion, qui avait paru d'abord appartenir à la géometrie, n'eſt plus aujourd'hui qu'une queſtion métaphyſique (30), dont la déciſion eſt indifférente à la géometrie. Dans la voie de la certitude, Leibnitz & Newton pouvaient-ils différer autrement? La vérité ne devait pas les trouver partagés, & la ſeule gloire de l'invention a pu les désunir.

Mais jamais objet ne fut plus digne de tels rivaux que la découverte de ce calcul qui, ſuivant la nature dans ſes pas inſenſibles, en déduit les lois générales qu'elle obſerve dans ſa marche. Depuis l'aplication de l'algebre à la géométrie, l'eſprit humain n'avait rien produit de plus propre à hâter ſes progrès. Il s'agiſſait d'une ſeconde révolution dans les ſciences, d'une route nouvelle offerte aux recherches de la poſtérité, &, pour tout dire en un mot, de la route qui avait conduit Newton aux lois du mouvement des corps céleſtes: route

* Nous ignorons s'il ne ſe perd pas de la force par la réſiſtance du milieu dans lequel les planetes ſe meuvent.

route qu'il avait longtems parcourue ſeul & en ſilence, & qu'il n'ouvrit qu'après avoir atteint le but. La découverte du calcul différentiel ſuffirait ſeule pour immortaliſer Leibnitz. Elle ſe répandit en France, en Hollande, ſous ſon nom; les amis de Leibnitz la lui attribuerent, peut-être trop excluſivement, & furent cauſe de la réclamation que l'Angleterre éleva en faveur de Newton. L'envie, répétant le cri de la prévention nationale, & allant plus loin qu'elle, oſa taxer de plagiat (31) le fruit des travaux d'un grand homme qui devait être à l'abri du ſoupçon. Les pieces de ce fameux procès ſont publiques, & la raiſon a enfin jugé, lorsque la chaleur de la diſpute a été paſſée. La gloire de Newton eſt à couvert; on ne peut lui refuſer le titre d'inventeur & même de premier inventeur. Les expreſſions obſcures dont il ſe couvre dans ſes lettres à Leibnitz, ſuffiſent maintenant pour prouver ſon (32) droit à l'invention, & ne pouvaient la faire connaitre alors. Qui a donc conduit Leibnitz, ſi ce n'eſt le génie qui marchait devant Newton? Que répondra la foule des accuſateurs au témoignage de Newton (33) même, dépoſant en faveur de ſon rival, & l'aſſociant à ſa découverte? Lorsque deux hommes s'élevent au plus haut degré, eſt-ce leur ſiécle qui doit prononcer entr'eux? Tout ce qui les entoure eſt-il fait pour les connaitre & pour les ſuivre? Ces hommes ſublimes n'ont de juges que leurs émules, ſi ces émules ſont aſſez grands pour être juſtes. Le comble de l'abſurdité fut de reprocher à Leibnitz que la méthode du calcul différentiel n'était que la méthode de Barrow. Ce reproche ne retombait-il pas ſur Newton, puisque le calcul différentiel eſt le même que celui des fluxions? Le principe de ces calculs ſemble en effet caché dans la méthode de Barrow; mais c'eſt ainſi que les découvertes ſe préparent. Les vérités particulieres qui menent aux vérités générales, reſtent quelque tems ſans fruit, comme les germes enſévelis ſous un peu de terre qui les recouvre; ce ſont ces germes répandus dans l'univers que l'oeil du grand homme découvre & que

ſon génie féconde! Sa vue embraſſe les vérités connues, apperçoit celles qu'il faut atteindre, & ſaiſiſſant le fil qui les unit, il le montre à ſon ſiécle, qui s'étonne alors que deux vérités contiguës n'aient pas été plutôt liées. Tout dépendait d'un pas, mais c'eſt du pas d'un grand homme!

Leibnitz a donc fait changer de face à la géométrie! Toutes les routes s'aplaniſſent, les problemes les plus difficiles cedent à ſa méthode. Il ſemble qu'il ait donné des ailes à l'eſprit humain. Géometres de Paris & de Berlin, lorsque vous aſſerviſſez la lune à vos calculs, lorsque vous eſtimez les forces décompoſées dans des courbes, vous faites gloire d'avouer que le flambeau qui vous guide fut allumé par Leibnitz! Ce flambeau ne s'éteindra qu'avec la lumiere des ſciences, & le nom de Leibnitz ne périra qu'avec elles. (34) Cependant, à la naiſſance du calcul différentiel, mille ennemis s'éleverent de toutes parts. (35) Les partiſans de Descartes ne voyaient rien au delà de ſes principes & de ſes opinions, & ſemblaient penſer que Descartes avait fermé la carriere des ſciences. C'eſt alors que Leibnitz leur propoſa les problemes de la courbe iſochrone & de la courbe paracentrique, & qu'il leur démontra l'utilité de ſes principes par l'impuiſſance des anciennes méthodes à réſoudre ces problemes. Le ſeul Huyghens s'y éleva, & donna la ſolution du premier. Mais les Bernoulli même échouerent longtems au ſecond, & ne réuſſirent qu'après s'être appropriés les principes de Leibnitz. Ces illuſtres géometres lui rendirent à leur tour ſes défis en propoſant les problemes de la chainette & de la brachyſtochrone, auſſitôt réſolus par Leibnitz. La ſolution de ces problemes dépend encore du calcul intégral, dont les principes naiſſent des principes du calcul différentiel. Mais la nature, qui a dévoilé l'art de décompoſer les grandeurs & de les réduire à leurs derniers élémens, ne permet pas toujours de remonter des élémens aux grandeurs mêmes. Ici la ſcience eſt bornée: ſoit que le principe en ſoit au deſſus de l'eſprit humain, ou que la connaiſſance en ſoit réſervée aux ſiécles futurs, & à

celui

celui qui ſuivant les pas de Descartes & de Leibnitz ſerait l'auteur d'une troiſieme révolution dans les ſciences. La difficulté conſiſte à ſavoir ſi toute différentielle a ſon intégrale, & ſi celles que le hazard préſente ne ſont pas ſouvent ſemblables à ces ruines de la ſuperbe Aſie, où l'art incertain cherche en vain le plan de l'édifice. Leibnitz, cette queſtion intéreſſante était digne de ton génie! Tu fus occupé (36) à la réſoudre, & trop grand pour te flatter ſans cauſe, tu te promettais des ſuccès non partagés! Descendu avec Newton dans l'abime de l'infini, tu te ſerais remontré ſeul ſur le bord, & là, déployant l'art de reconſtruire tes grandeurs, tu aurais dit à ton émule: il nous fut facile * de deſcendre aux ſombres rives, mais ma gloire eſt d'avoir revu la lumiere.

De ces notions abſtraites & intellectuelles, que contemple l'eſprit dégagé des ſens, Leibnitz paſſe à la phyſique générale, & rappelle le témoignage de ſes ſens pour ſuivre la nature. Il parcourt les genres de la botanique, les merveilles de l'anatomie; il donne de nouvelles vues (37) à la médecine; il interroge la chimie ſur les miſteres de la compoſition des corps; il ne dédaigne pas même l'alchimie (38), cette prétendue ſcience qui mépriſe toutes les autres, tandis qu'elle cache ſa miſere dans l'ombre; cette aveugle, qui quelquefois a trouvé ce qu'elle ne cherchait pas. A la voix d'Hartſoëcker & de Brandt (39), il obſerve ces êtres vivans deſtinés à la génération de l'homme; il répete l'expérience du phosphore lumineux. C'eſt ainſi que l'obſervateur conduit le philoſophe. Mais, après avoir parcouru les différentes branches de la phyſique, le philoſophe s'arrête ſur la nature même: il conſidere ce qu'elle eſt aujourd'hui, & lui demande ce qu'elle fut autrefois? A cette grande queſtion, le génie ſe réveille; il s'élance dans le paſſé; il apperçoit la terre au nombre des ſoleils qui éclairent le monde; il voit le feu détruire toute matiere combuſtible, & s'éteindre faute d'aliment, les eaux volatiliſées re-

 tomber

* *Facilis deſcenſus Averni &c.*

tomber ſur cette maſſe vitrifiée, & la mer couvrir ſa ſurface entiere. Ce ſiſteme eſt peut-être plus hardi que ſolide, mais il a de la grandeur (40), & quelle que ſoit l'erreur qui le détruiſe, il n'appartient pas à tous les hommes de ſe tromper ainſi.

Cet amas prodigieux de connaiſſances, l'enchainement qu'elles recevaient d'une tête bien organiſée, devaient faire naitre le plan d'une enciclopédie. Ce plan n'eſt autre choſe que l'hiſtoire des penſées d'un homme de *génie*, qui a parcouru toutes les ſciences & en a réuni les principes. La ſomme des vérités eſt devant ſes yeux; il trace les lignes de communication; & remontant d'idée en idée, il enſeigne à l'eſprit humain à redeſcendre d'une idée premiere à toutes les autres qui en dépendent. C'était le projet de Bacon, en partie exécuté par Alſtedius (41). Mais cet ouvrage était la compilation, non l'enchainement de nos connaiſſances. Leibnitz entreprit de le reformer, ou plutôt d'exécuter, à l'aide de quelques gens de lettres, ce plan digne de lui & dont alors il était ſeul capable. Il en fut occupé toute ſa vie ſans pouvoir s'y livrer. La gloire de l'exécution était réſervée à notre ſiécle, & à deux hommes célebres, qui nous auraient peut-être reſtitué ce que Leibnitz & Bacon nous avaient promis, s'ils n'avaient été troublés, arrêtés, découragés par tous les obſtacles que la haine, l'envie, l'ignorance & le fanatisme ſuſciterent dans tous les tems aux efforts de la vérité.

Nous avons jusqu'ici ſuivi Leibnitz dans des ſciences particulieres. Chacune de ces ſciences eſt un point de vue de la nature, qui s'y montre ſous une de ſes faces; mais le tableau général appartient à la philoſophie, qui compare & généraliſe les propriétés de tous les êtres, & à la métaphyſique, qui examine leur eſſence. Leibnitz retrouva dans la philoſophie ſcholaſtique le ſquélette défiguré de la philoſophie ancienne, ſouvent ſi ſage, & quelquefois ſi ſublime. Il fut la puiſer dans ſa ſource: Ariſtote & Platon devinrent ſes maitres. On reconnait dans les écrits de Leibnitz un eſprit nourri de leurs (42) princi-

principes. Tantôt ſage, profond, & ſacrifiant à la raiſon comme Ariſtote ; tantôt ſublime comme Platon, & comme lui s'abandonnant à l'imagination. Descartes fut encore ſon guide, ou plutôt l'objet de ſon émulation. Lorsque Leibnitz naquit, il ne vit autour de lui que le culte de Descartes. Le trône d'Ariſtote était renverſé, & l'ignorance, dont le caractere eſt de combattre en rebelle, ou de ſe ſoumettre en eſclave, avait rejetté ſes fers pour en prendre de nouveaux. Son idolatrie fut aveugle & ſon mépris eſt injuſte. La philoſophie (43) d'Ariſtote eſt la même que celle de Descartes ; l'une & l'autre eſt corpuſculaire & mécanique. Malgré le nombre des partiſans de Descartes, Leibnitz n'héſite pas à préférer Ariſtote. Quelles que ſoient les erreurs de ſa phyſique, les principes généraux en ſont vrais, & voilà le ſceau du grand homme ! Dans la ſcience de la nature, dans cette mer immenſe où les faits nagent épars & difficiles à ſaiſir, les erreurs particulieres ſont du ſiécle, les principes généraux ſont du *génie*. Partiſans de Descartes, hommes toujours enfans, s'écriait Leibnitz, vous vous trainez (44) ſur les pas d'un grand homme, au lieu d'eſſayer à marcher ! Celui qui oſe éclairer ſes ſemblables a la poſtérité pour juge. Il ſeme les opinions, l'erreur croît au milieu d'elles, mais le flambeau de la raiſon brule, détruit tout, excepté la vérité, qui ſeule eſt immortelle. Sans doute Leibnitz peut juger Descartes, comme à ſon tour Leibnitz ſera jugé ! Descartes (45) fut ſublime dans ſa géométrie. S'il ſe trompa ſur les lois du mouvement, il montra du moins que le mouvement ſuivait des lois générales ; le reſte de ſa phyſique eſt un édifice déja presque écroulé. Sa métaphyſique démontre l'exiſtence du corps & l'immortalité de l'ame, mais elle s'arrête à leur influence mutuelle : Descartes n'explique point comment l'homme agit en vertu de la penſée ; il renvoie les bêtes à la claſſe des machines & tranche comme Alexandre le noeud de la difficulté. En vain l'expérience lui montre dans l'animal les paſſions de l'homme ; il oublie que, ſi l'automate peut avoir des

deſirs, il peut avoir des penſées. Descartes, en proſcrivant les cauſes finales, ſemble ôter à la ſageſſe de Dieu ce qu'il donne à ſa puiſſance ! Où ſont les preuves de ſa ſageſſe, ſi l'ordre & l'utilité ne ſont pas le but & la raiſon de ſes ouvrages ? C'eſt par ces méditations que Leibnitz ſe prépare à entrer dans le monde intellectuel ! Il commence, comme Descartes, par établir les principes qui doivent le guider. Tels ſont le principe de contradiction & celui de la raiſon (46) ſuffiſante. L'un eſt la baſe de la géométrie, où toutes les vérités ſont néceſſaires : l'autre ſert à la phyſique, où tous les effets dépendent peut-être d'une cauſe premiere & naiſſent les uns des autres. Nous regardons comme faux tout ce qui implique contradiction ; nous penſons que rien n'eſt ſans une raiſon ſuffiſante, quoique ſouvent cette raiſon nous ſoit inconnue. De ce dernier principe découlent la loi de continuité & le principe des indiſcernables. L'une enſeigne que tout changement, tout accroiſſement arrive par des degrés ſucceſſifs ; l'autre proſcrit les parties ſimilaires par la raiſon qu'il y a partout un choix. Leibnitz joint à ces principes celui de la force toujours conſtante dans ſa direction & dans ſa quantité. Ainſi la phyſique & la géométrie viennent ſe réunir à la métaphyſique, ſource unique d'où découlent toutes les ſciences.

Leibnitz, méditant profondément ſur la nature, eſt ſemblable à un homme aſſis ſur un roc élevé qui domine les campagnes ; ſon œil meſure le cercle de l'horiſon, & jouit en entier du ſpectacle de la terre & du ciel. Ainſi Leibnitz a les yeux fixés ſur l'univers ; il embraſſe l'éternité même ; il voit tous les êtres ſe ſuccéder rapidement devant lui, & diſparoître, emportés par le tems. L'un nait, l'autre périt, & la nature reſte inaltérable, ou ſe répare ſans ceſſe. L'eſpace environne tout, les corps le pénetrent, il n'a de bornes que l'infini. Ces corps ſont étendus, & réſiſtent à l'effort qui les déplace. Qu'eſt-ce que l'étendue de ces corps, qu'eſt-ce que la force qui les déplace ? Il voit la matiere toucher la matiere, & le choc enfanter le mouvement ;

ment; mais la raiſon du mouvement eſt-elle dans la matiere, ou dans une cauſe étrangere ? De là paſſant à l'être qui obſerve, Leibnitz ſe demande ce que c'eſt que l'ame, cette ſubſtance qui a des perceptions, des idées, qui juge & qui agit, cette ſubſtance intangible, qui touche les corps pour les mouvoir, ou qui les meut ſans les toucher ? Voilà les grandes queſtions qu'il ſe propoſe d'examiner, & voici ce que dit la raiſon éclairée par le génie. Le tems (47) n'eſt rien hors des choſes, il eſt l'ordre des ſucceſſions; c'eſt cet ordre qui le conſtitue & le meſure. Anéantiſſez le monde, le tems diſparait avec lui; Dieu ſeul demeure avec l'éternité, qui eſt une & ſans parties comme tous ſes attributs. L'eſpace qui renferme l'univers, ſes habitans, Dieu lui-même, n'eſt que l'ordre des choſes coëxiſtantes. L'eſprit l'apperçoit à l'aide des abſtractions; mais l'eſpace ne doit ſon exiſtence apparente qu'à celle des corps qui ſemblent le pénétrer; otez ces corps, le vuide reſte & l'eſpace s'anéantit.

L'eſſence de la matiere eſt d'être étendue (48) & impénétrable; mais la raiſon ſuffiſante de ſon étendue doit ſe trouver dans l'exiſtence des parties qui la compoſent. Que ſont ces parties ? Si elles ſont étendues, la même queſtion renait. Les élémens de l'étendue ſont donc des êtres ſimples ſans (49) étendue. De là, ils ne peuvent avoir ni figure, ni diviſibilité; ils ſont inaltérables; ce qui n'a point de parties ne peut ni ſe compoſer, ni ſe diſſoudre; ils s'uniſſent pour former des corps, ils ſe ſéparent pour en former d'autres. Ainſi les êtres naiſſent & périſſent, ainſi ſe produit de toutes parts le phénomene de l'étendue. Mais l'exiſtence de ces élémens ſuppoſe des qualités, qui les diſtinguent du néant; le principe des indiſcernables exige qu'ils different les uns des autres, & la loi de tout être créé veut qu'ils ſoient ſoumis au changement. Ces qualités, ces différences, ces changemens naiſſent de la force dont ils ſont doués, & indiquent multitude & ſucceſſion dans l'unité de l'être ſimple : mais comment concevoir multitude, ſucceſſion dans l'unité, ſi ce n'eſt par

l'idée

l'idée de perception, qui n'eſt pas la mémoire & qui exiſte avant elle. L'être ſimple, la *monade* a la perception (50) de ce qui l'entoure; elle eſt avertie d'une maniere confuſe de ce qui ſe paſſe aux extrémités du monde, parceque tout eſt enchainé. L'ébranlement, arrivé dans un point de l'eſpace & de la durée, ſe propage de toutes parts à l'infini, comme l'ondulation de la ſurface de la mer s'étend jusqu'aux bornes de l'Océan. Chaque monade eſt donc un tableau de l'univers; mais Dieu ſeul peut y lire l'état préſent des choſes, lié comme effet au paſſé & comme cauſe à l'avenir. La force & les perceptions animent tout, & la vie eſt répandue dans la matiere. Ajoutez à ces perceptions la conſcience ou la mémoire qui les réunit, la monade deviendra l'ame (51) des bêtes; la raiſon, elle deviendra l'ame humaine; enfin la préſcience, la raiſon (52) éternelle & la puiſſance infinie, & la monade ſera l'unité ſuprême, Dieu, principe de toutes les monades, émanées de ſon ſein par une eſpece de *fulguration* (53), ſemblable à l'éclair, qui, s'échappant du nuage entr'ouvert, répand ſur la terre les particules électriques, & en pénetre tous les corps.

De l'indeſtructibilité des monades, de la force dont elles ſont animées, il réſulte que la quantité de force doit être conſtante, & que la direction de cette force ne peut être changée que par le choc des forces oppoſées. D'où nait donc l'empire étonnant de la volonté ſur le corps; quelle influence l'ame a-t-elle ſur lui; comment peut-elle lui commander, ſuſpendre ou faire agir la force des monades qui le compoſent? C'eſt par l'harmonie préétablie entre ces ſubſtances. L'une penſe & veut, en ſuivant les cauſes finales; l'autre agit, en vertu des cauſes efficientes. Ces cauſes concourent enſemble, & s'accompagnent ſans ceſſe par d'immuables lois. Le mouvement, une fois imprimé au ſiſteme du monde, s'étend, ſe réfléchit, ſe diſtribue à tous les êtres, & par la préviſion de l'être ſuprême, il ſuit la penſée ſans en dépendre, ou précede la penſée ſans la faire naitre. Harmonie

monie (54) digne en effet de ſon auteur ! Enchainement admirable des choſes créées, par lequel le mouvement d'un corps réagirait ſur l'univers ! Peut-être ce ſiſteme ne réſout-il une difficulté que par des difficultés inſolubles (55)? La métaphyſique eſt une région exactement circonſcrite & fermée. La vérité éternelle y demeure inviſible: les regards de Dieu l'éclairent, projettent au loin ſon ombre, & c'eſt cette ombre qu'on prend pour elle. Descartes y vit que les bêtes étaient des machines, il y vit ſes tourbillons. Malebranche crut y lire la doctrine des cauſes occaſionelles. Ce ſiécle était celui des ſiſtemes. Les ſciences ſortaient de leur berceau: la géométrie marchait d'un pas rapide; on penſa que la phyſique & la métaphyſique devaient la ſuivre, & l'on anticipa ſur leurs progrès par des hypotheſes. Mais, dira-t-on, comment Leibnitz a-t-il pu s'y livrer? Comment la philoſophie ne l'a-t-elle pas arrêté? C'eſt que la philoſophie a ſes âges, c'eſt qu'elle eſt d'abord incertaine dans ſa marche. Le deſir de tout découvrir l'écarte de la vraie route, où l'expérience la ramene. L'imagination vient lui offrir ſes ſiſtemes; elle en fait l'eſſai comme d'un inſtrument propre à chercher la vérité; il a fallu ſavoir qu'il pouvait nuire avant de le briſer. Leibnitz, en naiſſant, reſpira l'influence que Descartes avait répandue ſur ſon ſiécle, &, s'il fut entrainé par l'exemple de ce grand homme, ſon erreur fut ſublime, & la hauteur de ſon vol a ſurpris l'humanité. Peut-être eût-il été plus ſage de ſe borner aux faits. Dans la recherche des cauſes, le premier pas eſt téméraire; mais le ſuccès juſtifie ce premier pas, & je pourrais répondre à ceux qui oſent prononcer: qui vous a dit que Leibnitz n'ait pas réuſſi? Savez-vous s'il n'y a pas deux ſiécles entre ſes idées & les vôtres? L'objet d'un ſiſteme n'eſt-il pas de repréſenter l'enchainement des vérités connues; ſi le génie le pénetre de ſa vue perçante, qui ſera ſon juge? Qui oſera dire, je connais toutes les nuances que la nature a miſes entre les individus, & mes ſens ſont les mêmes que les ſens de ce grand homme? L'action

de l'ame ſur le corps eſt un miſtere; ſi Dieu deſcendait pour l'expliquer, penſe-t-on que ſans miracle l'homme pourrait l'entendre? Hé bien! L'harmonie préétablie eſt peut-être ce mécanisme incompréhenſible & la révélation des décrets divins! Les monades ſont peut-être les derniers élémens de la matiere! Les monades! Qui peut ſans admiration approfondir cette idée hardie, vaine peut-être au poids de la raiſon vulgaire, mais ſublime aux yeux de la raiſon éclairée, qui reſpecte Leibnitz & balance à le condamner; il peut avoir deviné le ſecret de la nature. De grandes (56) queſtions s'élevaient ſur la liberté de l'homme & la préſcience de Dieu, ſur le mal moral & phyſique, en contradiction avec la bonté de l'être ſupreme. L'Europe retentiſſait du nom de Bayle, & ſa plume éloquente entaſſait les objections dans ſon dictionnaire immortel, où, ſuivant l'expreſſion de Leibnitz, *la raiſon & la foi paraiſſent en combattantes, & où il veut faire taire la raiſon après l'avoir fait trop parler.* Alors naquit une guerre interminable entre la théologie & la métaphyſique. Ces deux ſciences ont le même objet, le même bandeau ſur les yeux: toutes deux appellent Dieu, comme garant de la révélation qui nous éclaire, ou de la raiſon qui doit nous guider! Leibnitz entreprend de les réconcilier.

Il poſe pour principe * que deux (57) vérités ne ſauraient ſe contredire. La raiſon eſt l'enchainement des vérités que l'homme a découvertes; la foi a pour objet la vérité révélée d'une maniere extraordinaire. Ce qui appartient à la foi eſt au deſſus de la raiſon, mais non pas contre la raiſon, parce que l'une & l'autre, ayant leur ſource dans l'entendement divin, ne peuvent être oppoſées. Les vérités de la foi tiennent à l'idée de Dieu & aux preuves de la révélation: la raiſon les examine, produit la foi, & les miſteres ne ſont plus à ſes yeux que des vérités iſolées, qui tiennent aux vérités connues par une chaine inviſible que Dieu s'eſt réſervée. La permiſſion divine qui ſemble ſouffrir le mal, les décrets qui le puniſſent, le choix des élus entre une infinité d'êtres,

* Voyez ſon diſcours ſur la conformité de la foi & de la raiſon.

d'êtres iſſus du même pere, paraiſſent incompatibles avec l'idée de la juſtice naturelle. Cependant Dieu eſt juſte, cependant ces idées univerſelles de juſtice ne ſont pas fauſſes, ou tout ſerait perdu! Il ſemble qu'on ne puiſſe établir un attribut de l'être ſupreme qu'aux dépens de l'autre. Mais la conciliation de ces choſes eſt téméraire; elle eſt en Dieu même, & la raiſon, dit Leibnitz, doit regarder ce qui exiſte comme indiſpenſable & juſte, ſans ſonder plus avant ce qui tient à la divinité, à ſa maniere d'être & d'agir: miſteres qui ſont la ſource de tous les autres!

Dieu eſt la premiere raiſon des choſes. C'eſt par lui que l'univers ſortit du ſein des poſſibles, & reçut l'actualité. Tous les êtres, indifférens à la forme, à l'ordre, aux propriétés dont ils jouiſſent, pouvaient être autrement qu'ils ne ſont, & la raiſon des contingens doit être dans une ſubſtance éternelle & néceſſaire. D'une infinité de mondes poſſibles, & prétendans également à l'exiſtence, il réſulte que cette ſubſtance eſt intelligente, puiſqu'elle a choiſi, &, comme tout eſt lié, cette ſubſtance doit être unique. Cet examen & ce choix ſuppoſent l'entendement & la volonté; l'un eſt la ſource des eſſences, l'autre l'origine des exiſtences. Mais à un entendement qui voit tout, eſt unie néceſſairement une volonté qui ſe porte au bien ou au meilleur; d'où il parait s'enſuivre que le monde créé eſt le meilleur des mondes poſſibles. Cependant l'entendement exiſte avant la volonté, & l'origine du mal eſt dans la nature idéale de la créature, renfermée dans les vérités éternelles de l'entendement divin. Le mal phyſique & moral n'eſt donc point l'effet de cette volonté primitive qui doit tendre au bien abſolu, mais d'une ſeconde volonté limitée par l'idée conçue antérieurement. Dieu s'eſt repréſenté tous les poſſibles; chacun des êtres a contribué idéalement à ſon choix; hors de lui-même il n'a rencontré que l'imperfection, &, après avoir peſé les diverſes proportions des biens & des maux, il a dit au meilleur des mondes: je te donne l'exiſtence. Dans cette contemplation intime, Dieu a vu par la nature des choſes tout ce qui naitrait dans l'éternité de l'exiſtence & de la combinaiſon de ces choſes; mais

Théodicée.

il ne l'a point déterminé. De là nait la liberté de l'homme en même tems que la preſcience de Dieu.

Telle eſt la Théodicée (58); tel eſt cet ouvrage où le génie éblouit la raiſon & dérobe le nœud de la difficulté, enveloppé dans des recherches profondes; où l'homme eſt libre, tandis que tout eſt lié dans le meilleur des mondes poſſibles. Ce ſiſteme de l'optimisme (59) conſole un moment l'humanité, effrayée des déſordres qui l'environnent; chimere brillante, dont le preſtige efface les maux éloignés & cede à la douleur préſente! Philoſophe ſublime, pendant que tu raiſonnes, écoute les cris qui t'aſſiégent. L'Aſie eſclave te demande, ſi le genre humain fut formé pour cinq à ſix tirans? L'Amérique inondée du ſang de ſes habitans, ſi des barbares avaient le droit de les égorger? Et l'Europe, aſſiſe ſur des volumes de lois, te montre que le crime ſecoue ſa chaine & regne encore dans le meilleur des mondes! Sois juſte, & tu verras l'homme, marchant à la mort, conſumé par le travail & la maladie, trainer ſa vie entre la crainte & la douleur! La foudre gronde ſur ſa tête, & les entrailles de la terre le menacent en mugiſſant! Interroge Pline, expirant au pié du Véſuve, regarde cette ville qui s'ébranle par les balancemens du ſol entr'ouvert, entends les gémiſſemens d'un peuple que l'abime engloutit en ſe refermant! Sous un ciel plus heureux, conſidere ces campagnes fertiles, où des vents arides ont apporté la ſtérilité & la famine: la province eſt conſternée, & le laboureur redemande au ciel le pain de ſes enfans! Diras-tu que les mêmes vents ont fécondé les contrées voiſines, & doublé l'eſpérance de leurs habitans? Aveugle, que parles-tu d'ordre & de bonheur, l'humanité pleure à tes côtés & te montre des malheureux! Sans doute tes talens élevent l'eſpece humaine: mais ſes maux exiſtent, mais l'oppreſſion regne, & la vertu, qui appelle la mort, demande une autre vie au Dieu qui eſt ſon refuge. Voilà le monde où tout ſera bien!

Ces ſiſtemes, ces idées métaphyſiques ſont le terme obſcur où vient ſe perdre l'eſprit humain, élancé hors de ſa ſphere. Dans cette

nuit

nuit profonde Leibnitz combattait (60) Clarke, Clarke qui avait Newton derriere lui. Leibnitz reprochait à ce philoſophe d'avoir regardé l'eſpace comme le ſens par lequel Dieu apperçoit les choſes. Mais, en traitant ces miſteres inacceſſibles, les eſprits ſupérieurs ne s'entendent pas toujours. Cependant Leibnitz éclaire encore ſon ſiécle. En s'égarant dans les profondeurs de la métaphyſique, un abime eſt ouvert entre l'homme d'un côté, Dieu & la nature de l'autre: Leibnitz tente d'y deſcendre; la raiſon, reſtée ſur le bord, obſerve en ſilence l'inutile effort du génie, & crie à la poſtérité: arrête, Empédocle s'eſt perdu dans l'Ethna!

Tels ſont les travaux de Leibnitz, de ce philoſophe juſtement célebre que toutes les ſciences ont immortaliſé. La géométrie montre avec complaiſance l'homme qui balança Newton, l'homme à qui elle doit ſes derniers progrès, & l'une de ces découvertes rares qui diſtinguent un petit nombre d'hommes & de ſiécles privilégiés. La législation reclame, avec les races préſentes & futures, celui qui s'occupa du bonheur du monde, celui qui connut la raiſon des lois, qui fut digne de reformer ou d'étendre leur empire, & reçut d'un grand prince le grand nom de législateur! L'hiſtoire & la grammaire déclarent que Leibnitz leur appartient; il a pénétré dans l'obſcurité des ſiécles; il a fait ſortir la vérité de leurs ténebres, &, en uniſſant ces deux ſciences, il montra le premier les lumieres qu'elles ſe prêtent. La métaphyſique, cette ſcience de Dieu & des eſprits, ou du moins ſon ombre qui eſt ſur la terre, donne à Leibnitz, non la palme des découvertes qu'elle refuſe, mais le prix du génie qui oſe les tenter. La phyſique conſacre ſa gloire; ſeul il embraſſa le domaine de la nature, découvrit les traces de ſes premiers pas, &, remontant à l'origine des choſes, au moment où tout naquit à la voix de Dieu, il a vu la mer couvrir la face de la terre & préparer la fertilité de l'univers. Chacune de ces ſciences poſe ſa couronne ſur la tête de Leibnitz, & l'eſprit philoſophique y joint le laurier de l'univerſalité. A ce mot j'entends murmurer le vulgaire, la voix de l'envie s'éleve, & la médiocrité qui s'étonne demande ſi des méditations partagées ne ſont pas affaiblies, & ſi comme l'être ſupreme l'eſprit humain peut tout embraſſer? Oui ſans doute. La raiſon qui le guide n'eſt-elle pas l'image de la raiſon divine! N'a-t-il pas le génie, cette eſpece de ſens par lequel il apperçoit l'infini! Qui ſait ce que le génie peut faire avec l'emploi du tems! Les connaiſſances des ſiécles tiennent à quelques vérités générales; c'eſt par ces vérités que le génie les ſaiſit & les réunit, c'eſt par ces vérités

vérités que les ſciences s'enchainent & s'éclairent! Celui qui ſe borne à un genre circonſcrit lui-même ſes idées; celui qui les a parcourus tous connait ſeul la nature. J'aime à penſer que Leibnitz fut univerſel: ſon ame ſemble d'un ordre ſupérieur, & telle qu'un inſtrument harmonique placé devant l'Eternel. L'Eternel touche ſucceſſivement les différentes cordes, & chaque fois la terre étonnée croit entendre un nouvel inſtrument. Ainſi quand Leibnitz parle, l'univers s'étonne & croit que Leibnitz ſe transforme & ſe multiplie! Cette univerſalité même caractériſe le philoſophe qui, de la hauteur de ſes penſées, comme d'un point élevé dans l'eſpace des airs, médite tranquillement au deſſus des orages & contemple la terre qui roule ſous ſes pieds: dans cet amas confus de races qui ſe ſuccedent, d'eſpeces & d'individus qui ſe dévorent, il obſerve les nuances qui ſéparent les êtres, & les rapports qui les lient; chaque idée agrandit en lui l'idée de l'être ſupreme, & lui découvre la chaîne de ſes devoirs: ce grand ſpectacle lui montre la religion dreſſant partout ſes autels: il la reſpecte ici, elle eſt l'ouvrage de Dieu: là il la conſerve, elle eſt néceſſaire à l'homme dont elle eſt l'ouvrage; de là deſcendant aux ſouverains du monde, il les révere quand ils ſont juſtes, il obéit quand ils ne ſont que ſes maitres: il interroge ſon propre coeur; il y trouve l'amour de ſes ſemblables, les noms ſacrés de pere, de fils & d'époux; voilà ce qui l'attache à ſon exiſtence, pendant que le vice & l'erreur ſement autour de lui le dégout de la vie; mais l'amour des hommes l'encourage, la dignité de ſon miniſtere l'éleve, il regarde les vices, les préjugés comme ſes ſeuls ennemis, & combat les uns par l'exemple de ſa vertu, tandis qu'il accable les autres de ſes lumieres.

Tel eſt l'ordre des penſées du philoſophe & la peinture des moeurs de Leibnitz. O Leibnitz, ta vie fut (61) celle d'un ſage, la mort ne parait point redoutable au ſage! Elle entre dans le ſanctuaire où il contemple le grand livre de la nature; à chaque page eſt écrit le nom de la mort! Le ſage la voit, & regarde le terme de la vie comme il en a vu le cours, comme l'accompliſſement des lois générales. Leibnitz, entre la douleur & la philoſophie, ſe défend contre la faibleſſe humaine: l'eſprit commande encore, il médite, il trace ſans effroi ſes dernieres penſées; & lorsqu'il veut les relire, la nature n'obéit plus & le ſage ceſſe de vivre. C'eſt ainſi qu'après un jour ſerain, où le ſoleil prodigua ſa lumiere, cet aſtre deſcend le ſoir vers un horiſon ſans nuage, & ſe couche avec tout ſon éclat!

Digitized by Google

NOTES
POUR LE DISCOURS

Omnia ad unum.

Digitized by Google

Ces notes ſont tirées, de la vie de LEIBNITZ *par Mr. le Chevalier* DE JAUCOURT; *de l'éloge de Mr.* DE FONTENELLE; *de l'hiſtoire des mathématiques de Mr.* DE MONTUCLA; *du recueil de pieces ſur la philoſophie, &c. de Mr.* DES MAISEAUX; *de tous les écrits de* LEIBNITZ *qu'on a pu ſe procurer, & des articles de l'enciclopédie qui y ont rapport.*

(1) GODEFROI GUILLAUME, Baron DE LEIBNITZ, hiſtoriographe de l'électorat d'Hannovre, préſident perpétuel de l'académie de Berlin, honoraire de celle de Paris &c. naquit à Leipſig, ville du cercle de haute Saxe, le 3. Juillet 1646. n. ſt. Fréderic Leibnitz ſon pere était profeſſeur en morale, & greffier de l'univerſité: ſa mere Catherine Schmuck était fille de Guillaume Schmuck, docteur & profeſſeur en droit dans l'univerſité de la même ville; la ſœur de ſa mere était mariée à Jean Strauchius, ſécretaire de la ville de Bronsvic & juriſconſulte célebre; Paul Leibnitz, ſon grand-oncle, avait ſervi en Hongrie avec aſſez de diſtinction pour que l'empereur Rodolphe II. l'ennoblît, & lui donnât les armes que ſon arriere-neveu a toujours portées. (M. de J.)

Le pere de Leibnitz mourut le 5. Septembre 1652, & le laiſſa âgé de ſix ans, avec un bien très médiocre, qu'il fallut partager entre pluſieurs enfans de différens lits; mais la mere était une femme éclairée & vertueuſe, qui s'attacha à lui donner une excellente éducation. L'éducation des grands hommes eſt peut-être plus ſimple que celle du vulgaire. Celui-ci ne peut ſe paſſer de guide, il n'a que les inclinations qu'on lui prête; ceux-là n'ont beſoin que de ces connaiſſances premieres qui ſont la

clé des ſciences. L'inſtinct du talent commande, ils s'attachent au genre que la nature leur deſtine, ou les embraſſent tous comme a fait Leibnitz.

(2) Jean Hornſchuchius & Tileman Bachuſius enſeignerent à Leibnitz les principes des langues latine & grecque; c'eſt là à peu près tout ce qu'il voulut apprendre d'eux. (M. de J.) Le dégout de Leibnitz pour les choſes qu'on a coutume d'enſeigner dans les colleges eſt une preuve de ſa pénétration. L'eſprit de Leibnitz ſentait déja ce qui lui était propre; il dédaignait des exercices, pour le moins inutiles, & au lieu de ſuivre ſes maitres, il leur montrait la route qu'ils devaient tenir. Dans les colleges de France, l'objet le plus important eſt négligé; dans les univerſités d'Allemagne, il y a des chaires de morale & d'hiſtoire. Connait-on bien le prix du tems, quand on fait perdre à la jeuneſſe tant de belles années dans l'étude de la logique, de la rhétorique, de la méthaphyſique & de la philoſophie? Etudes dont les écoliers ſans talent n'ont que faire, & dont le talent peut ſe paſſer. A quoi eſt utile au commun des hommes cette méthaphyſique ſitôt oubliée, ces notions abſtraites, inacceſſibles, que les philoſophes ne comprennent pas? Où eſt l'eſprit juſte qui aura beſoin de la logique des colleges pour ſavoir raiſonner? L'ame ſenſible aura-t-elle recours à la rhétorique pour peindre le ſentiment dont elle eſt pénétrée? Le ſillogisme pouvait être néceſſaire dans les ſiécles précédens, où les ecoles étaient des ſalles d'escrime: on diſputait le pour & le contre: ou employait toutes les fineſſes de l'art poor appuyer une opinion fauſſe; il a fallu inventer une méthode qui ramenât toujours à la vérité. Aujourdhui on ne diſpute plus, on raiſonne; la forme ſillogiſtique devient ſuperflue; car, en fait de raiſon, l'art n'ajoute rien à la nature. La philoſophie ſeule ſerait utile, ſi celle qu'on enſeigne était toujours au niveau du ſiécle, & ſi les phénomenes phyſiques y étaient préſentés avec ordre & avec clarté. C'eſt ainſi qu'en France, & en Europe en général, on perd cet âge précieux où le cerveau reçoit des impreſſions profondes. Pendant que la nature grave, elle avertit les hommes de n'apporter à ce dépôt que ce qui eſt utile & néceſſaire à toute la vie, la religion, la morale, les principes du gouvernement, les phénomenes, les langues néceſſaires. Tandis que la philoſophie éclaire les hommes, il faut qu'elle veille ſur l'enfance qui les prépare, & qu'elle briſe les entraves qui retiennent les eſprits ſupérieurs, en accablant la médiocrité.

Les premiers maitres de Leibnitz furent Thomaſius & Kuhnius, l'un profeſſeur en philoſophie, l'autre en mathématiques dans l'univerſité de Leipſig. Thomaſius était un homme ſupérieur pour ſon tems. Avant Leibnitz, la philoſophie conſiſtait à connaitre & à méditer les ſentimens des anciens, à ſe renfermer dans le cercle de leurs opinions; dans ce ſiecle, où l'érudition était plus commune que la méditation, les bons eſprits étaient ſeuls capables de démêler les vérités renfermées dans les écrits d'Ariſtote & de Platon,

Platon, tandis que les autres expliquaient, commentaient ſans entendre, & s'attachaient aux mots, ſource éternelle de diſputes. Thomaſius avait lu ces philoſophes en homme éclairé; il s'était pénétré de leurs principes. Il avait l'eſprit juſte & vaſte, le même deſir de ſavoir que Leibnitz, & il aurait égalé Leibnitz, s'il avait eu ſon génie. Leibnitz a déclaré que, ſi Thomaſius avait paru 30 ans plus tard, & qu'il eût été témoin des grandes découvertes qui ont été faites, il aurait porté la philoſophie tout auſſi loin qu'aucun de ceux qui ſe ſont fait la plus belle & la plus grande réputation. (M. de J.)

Thomaſius enſeignait clairement; Kuhnius qui n'était pas ſi profond, ou qui avait des idées moins nettes, s'exprimait avec obſcurité. Leibnitz, devinant ce que le profeſſeur rendait inintelligible, expliquait aux autres, & le diſciple était le véritable maitre. Celui qui lui ouvrit la carriere des mathématiques fut Weigel, profeſſeur à Jena, ſous lequel il alla étudier. Weigel était alors un mathématicien célebre. On a de lui pluſieurs onvrages eſtimables. Il réduiſit à quatre les dix chiffres dont nous nous ſervons, &, pour le dire en paſſant, cette idée eſt peut-être le germe de l'arithmétique binaire où Leibnitz enchériſſant ſur ſon maitre les réduit à deux. Boſius, dont il prit encore des leçons, était un ſavant d'une autre trempe, un ſavant du dix-huitieme ſiécle, nourri d'une érudition profonde, verſé dans la connaiſſance des auteurs anciens & modernes, & qui ſavait répandre la lumiere de la critique ſur le cahos des faits, où la raiſon s'égarerait ſans ce ſecours. Voilà trois hommes, Thomaſius, Boſius & Weigel, dont les talens réunis formerent les talens de Leibnitz. En paſſant dans ſes mains, ils prirent ce caractere de grandeur qui étonna l'Europe. (M. de J.)

(3) Son pere lui avait laiſſé cette bibliotheque. Dès qu'il ſut aſſez de grec & de latin, il entreprit de l'épuiſer; poëtes, orateurs, hiſtoriens, jurisconſultes, philoſophes, géometres, théologiens, il dévora tout!

(4) Leibnitz était poëte & a fait de très beaux vers latins. Lorsqu'en 1676. il perdit le duc Jean Fréderic de Bronſvic, ſon protecteur & ſon ami „il compoſa ſur ſa „mort un poëme latin, qui eſt un chef-d'oeuvre & qui mérite d'être compté parmi les „plus beaux d'entre les modernes. Il ne croyait pas, comme la plupart de ceux qui „ont travaillé dans ce genre, qu'à cauſe qu'on fait des vers latins, on eſt en droit de „ne point penſer, & de ne rien dire, ſi ce n'eſt peut-être ce que les anciens ont dit. „Sa poëſie eſt pleine de choſes; ce qu'il dit lui appartient; il a la force de Lucain, mais „de Lucain qui ne fait pas trop d'effort. (Fontenelle.) Je n'ai point vu ce poëme, je ne connais que la deſcription du phosphore qui ſe trouve dans les mémoires de Berlin.

Leibnitz y étale toutes les richeſſes de la poëſie ; toutes les comparaiſons que l'hiſtoire & la fable peuvent fournir. Il finit par ces vers :

Innocuus, ni forte hoſtili durius auſu
Tractetur, nimio motu tum concipit iras
Horribili fremitu, verisque ardoribus urit,
Omnia corripiens, & longa incendia miſcet.
Promptius aſſyriam poſſis extinguere naphtam,
Phaſidis aut pulſæ tunicam, lethalia dona.
Cum tumulatus aquis nimio diſcedit ab æſtu,
Diſſimulat vires; tantum cum forte movebis,
Admotave manu facies ſentire calorem,
Impiger emiſſo reſtatur fulgure vitam,
Immortale animæ refereus emblema beatæ &c.

(Miſcell. Berol. 1710.)

Il a fait auſſi des vers français. Il écrivait dans cette langue très correctement pour un étranger, & avec plus de force & même d'agrément que beaucoup de français. C'eſt que la force du ſtile eſt dans les idées, dans la maniere préciſe de les concevoir, & que l'expreſſion eſt toujours ſoumiſe au grand homme, qui ſe montre encore à travers les difficultés de la langue.

(5) Il étudia en droit, d'abord ſous Falckner, profeſſeur à Jena, & enſuite à Leipſig ſous Léonard Schwendendorffer & ſous Quirinus Schacher; il y fut reçu maitre ès arts, & obtint en 1665. le grade de bachelier. L'année ſuivante il ſe préparait à recevoir le bonnet de docteur en droit ; il n'avait pas l'âge preſcrit par les ſtatuts de l'univerſité; mais tant de raiſons ſollicitaient la diſpenſe, indépendamment des exemples, que Leibnitz ne penſait pas qu'elle pût lui être refuſée. Nous voudrions, pour l'honneur de la ville de Leipſig, pouvoir ſupprimer ici la vérité, & diſſimuler qu'elle méconnut les talens qui devoient un jour faire ſa gloire ; mais on ſait que la diſpenſe d'âge qui doit être offerte au mérite ne fut point accordée à Leibnitz, & qu'il obtint de l'univerſité d'Altorf la diſtinction que ſes concitoyens lui avaient refuſée. On a dit qu'il avait offenſé les ſcholaſtiques par le mépris qu'il avait pour eux, & qu'il avait parlé d'Ariſtote avec trop peu de ménagement; mais cela s'accorde mal avec ſon reſpect pour ce grand homme, qu'il releva du décri où il était tombé, & dont il ſoutint la réputation contre les atteintes des partiſans de Descartes. Mr. de Fontenelle penſe que la femme du doyen de la faculté fut la cauſe de ce refus. Quelle raiſon avait-elle ? C'eſt ce que l'hiſtoire ne nous apprend pas, & ce qu'en effet il n'eſt pas fort utile de ſavoir. Leibnitz ſoutint à Altorf un acte public ſur un ſujet important, *de caſibus perplexis in jure*, & fut reçu docteur avec un applaudiſſement univerſel. On lui offrit une chaire ex-

extraordinaire de professeur en droit; mais Leibnitz fut assez sage pour répondre qu'il fallait achever de s'instruire, avant d'enseigner aux autres. Leibnitz préféra le séjour de Nuremberg à celui d'Altorf, parce qu'il espérait y trouver beaucoup de gens de lettres & que l'avidité de savoir était son guide. Ce fut à Nuremberg qu'il entra dans une société d'Alchymistes. (voyez la note 38.) Ce fut à Nuremberg qu'il se lia d'amitié avec le baron de Boinebourg, chancelier de Jean Philippe de Schoenborn électeur de Mayence. Ce seigneur aimait les savans, était savant lui-même, & ne pensait pas que la culture des lettres fût incompatible avec la dignité des grandes places. Il partageoit son tems entre l'étude & les affaires; la jurisprudence, la politique & la bibliographie occupaient particuliérement son attention. Il avoit des idées sur la bibliographie qu'il n'a pu suivre, mais dont il a fait part. (voyez sa 43me épitre à Dietericus.) Le baron de Boinebourg rencontra Leibnitz à la table de l'hotellerie où ils étaient logés tous les deux. La logique & l'érudition du jeune Leibnitz le frapperent; il lui offrit ses conseils & son amitié; il le pressa de se livrer à la jurisprudence & à l'histoire, & l'engagea à préférer au séjour de Nuremberg celui de Francfort sur le Mein qui les rapprochait d'avantage. Il alla plus loin & lui promit de lui procurer à la cour de Mayence un emploi digne de lui. (M. de J.)

(6) „Le défaut de l'union de l'empire n'est pas, comme Mr. l'abbé de St. Pierre „le parait prendre, que l'empereur y ait trop de pouvoir; mais que l'empereur, comme „empereur, n'en a pas assez. (observ. de Leibnitz sur le projet de paix perpétuelle.)

(7) Les établissemens considérables sont presque toujours les plus mal faits. Les capitales des grands royaumes ne sont dans leurs commencemens qu'un amas de rues & de maisons, placées les unes près des autres suivant le besoin. Les murs se sont étendus, les acroissemens se sont multipliés sans aucun plan, & comme les grandes villes n'ont point eu d'architectes, les grands Etats n'ont point eu de législateurs. Des peuples réunis ont apporté des législations différentes. Ces lois mal assorties ne montrent que les membres épars d'un corps qui n'a jamais existé; il y manque le principe d'union, l'esprit du législateur. Telle est la jurisprudence de l'Europe. Lorsque les barbares eurent détruit l'empire romain, ils éleverent de nouveaux empires sur ses débris. Ces barbares avaient leurs lois, simples comme eux, & peut-être d'autant plus justes & plus utiles. Forcés d'admirer encore le peuple qu'ils avaient craint si longtems, ils crurent l'égaler en adoptant sa jurisprudence: sans doute il est des lois qui naissent du droit naturel, & qui appartiennent à tous les hommes; mais ouvrez le code de toutes les nations, vous y retrouverez ces lois. La nature, qui est partout la même, a partout dicté ce qui est nécessaire. A mesure que les peuples se sont éloignés de ce nécessaire toujours simple, leurs lois ont été plus différentes; l'arbitraire, dont les for-

mes ſont infinies, a ſouvent décidé. Le climat a, dit-on, commandé quelquefois, & le gouvernement a fait des lois pour des eſclaves ou pour des hommes. Ainſi les branches de l'arbre des lois s'éloignent de leur ſouche inébranlable, qui eſt le droit naturel. C'eſt donc une abſurdité que de conſacrer des lois étrangeres, en conſervant les ſiennes, & de placer celui qui juge entre des lois qui ſe contrediſent; nouveau dédale où ſe cache la chicane, monſtre inconnu aux peuples groſſiers, qui, né au milieu des lumieres des ſiécles, ſe nourrit à l'ombre des lois de la ſubſtance des citoyens. C'eſt bien la peine d'avoir des lois pour qu'il ſe commette tant d'injuſtices, pour que la raiſon ſoit tant de fois condamnée au ſilence, parce que ſa lumiere ne porte que ſur le fond, tandis que la loi décide par la forme! Dèsque les lois ſe multiplient, elles ne ſont plus favorables au bon droit; elles deviennent des armes avec leſquelles les paſſions combattent; les unes ſervent pour l'attaque, les autres pour la défenſe; le plus habile a l'avantage, & il ſuffit à l'intérêt de ſe couvrir du manteau de la loi. Si la révolution des choſes humaines n'eſt qu'un cercle, dont le terme tient à l'origine, pourquoi la philoſophie ne ramenerait-elle pas la ſimplicité des premiers âges? La ſcience de tromper, il eſt vrai, s'eſt perfectionnée avec les autres: mais quelles que ſoient les reſſources qu'elle fournit, l'équité éclairée ſera toujours la plus forte. Dans le ſiécle de la raiſon, les vices doivent être eſclaves de l'ordre public; il ne s'agit que de les circonſcrire. Cette tâche ſerait le chef-d'oeuvre d'une bonne législation. Cette législation doit être ſimple, & telle qu'un citoyen puiſſe être lui-même ſon juge. Il n'y aurait gueres de procès, ſi les lois étaient aſſez claires pour que tout homme pût ſe dire: je ſuis injuſte, je ſerai condamné.

(s) *Nova methodus diſcendæ docendæque jurisprudentiæ* 1667. Ce livre eut le plus grand ſuccès, & commença la réputation de Leibnitz. Lincker, profeſſeur en droit à Jena, fut le ſeul qui l'attaqua; mais la maniere dont il entreprit de le réfuter prouve le mérite même du livre. Il ſe ſert des recherches de Leibnitz pour le combattre, &, comme dit très bien l'homme de lettres eſtimable dont une partie de ces notes eſt tirée, on ne pille gueres ceux qu'on n'eſtime pas beaucoup. D'ailleurs, s'il maltraita Leibnitz, c'eſt qu'il maltraita tout le monde. C'était un de ces hommes qui ſe rendent célebres par leur cauſticité, & qui, comme ces animaux deſtinés à nous garder pendant la nuit, veillent dans la carriere des lettres pour dévorer les paſſans. (M. de J.)

(t) Leibnitz avait 22 ans. On n'eſt majeur par le droit ſaxon qu'à 21 ans accomplis.

(u) C'était en effet le projet de Leibnitz. Il l'annonça dans un ouvrage intitulé, *corporis juris reconcinnandi ratio.* Il y développe le plan qu'il ſe propoſait

de

de ſuivre, & ce plan était très vaſte, puiſqu'il embraſſait une législation univerſelle. On s'en eſt étonné, & l'on a propoſé deux queſtions; la premiere, ſi Leibnitz, âgé de 23 ans, pouvait être législateur de l'Europe, & ſi cette entrepriſe n'exigeait pas une multitude de connaiſſances, un jugement longtems éprouvé par l'expérience, qui eſt le fruit de l'âge mûr; la ſeconde, ſi les mêmes lois peuvent convenir à tous les peuples policés. Je répondrai à la premiere, que Leibnitz était déja fort inſtruit lorſqu'il conçut ce grand projet. Il eſt inutile de faire remarquer qu'il avait médité les lois, puiſqu'il en avait connu les défauts. J'avoue que pour en propoſer de nouvelles, il faut des connaiſſances plus étendues; après avoir remonté au premier principe, & l'avoir ſuivi en redeſcendant dans ſes différentes branches, il faut enviſager l'avenir, & faire parler le genre humain pour prévoir les inconvéniens, pour ſe faire à ſoi-même toute objection poſſible. Mais Leibnitz, qui connaiſſait l'importance de la matiere, l'aurait longtems méditée, & cet ouvrage commencé à 22 ans, n'eût peut-être pas été fini à 50. La ſeconde queſtion demande un examen plus approfondi. Si tous les hommes étaient raiſonnables, la loi ſerait inutile, ou pour mieux dire, tout homme ſerait la loi; car la loi eſt la raiſon humaine qui ſeule doit gouverner le monde. Comme raiſon, elle guide chaque particulier par ſes regles immuables, & comme loi, elle le punit de s'en être écarté; il s'enſuit donc que la raiſon étant, ou devant être la même chés tous les peuples policés, un grand nombre de lois peuvent être communes à ces peuples. Le caractere national, la maniere de vivre ſemblent exiger des lois différentes: un peuple qui vit de la pêche n'a pas beſoin de lois ſur la chaſſe, ni un peuple conquérant de lois ſur le commerce. Que s'enſuit-il de là? Rien, ſinon que le génie ou l'habitation d'un peuple lui interdiſent ou lui preſcrivent le commerce; mais non pas que les lois du commerce ne ſoient immuables, comme leur ſource qui eſt la liberté. Niera-t-on que tous les peuples éclairés ne duſſent avoir la même juriſprudence criminelle? Le vol, le meurtre eſt il autre choſe en Angleterre qu'en France? Pourquoi ne ſerait-il pas puni de même? On ne m'objectera point que le fait dépoſe contre moi: car, en jettant les yeux ſur l'Europe, je vois partout le principe d'effrayer par l'exemple; & ſi les chatimens different, c'eſt que là ils ſont juſtes, & qu'ici ils ſont barbares! Les lois civiles pour l'ordre des ſucceſſions, la ſolidité des actes, & la ſureté des conventions devraient-elles être différentes? A l'égard des lois qui tiennent à la forme du gouvernement, le législateur n'aura pas oublié de diſtinguer celles qui doivent appartenir à une république ou à une monarchie. Quant aux Etats plus ou moins deſpotiques, ce grand ouvrage ne les regarde pas; ils n'ont d'autres lois que la volonté du prince, & ils changent de législateur en changeant de maitre. Là, l'homme gouverne, & non pas la raiſon.

Si

Si le projet de ramener tous les peuples à des lois communes n'eſt jamais exécuté, ce n'eſt donc pas qu'il ſoit impoſſible; ce n'eſt pas que la raiſon ne ſoit partout la même; c'eſt que, lorsque les hommes s'en ſont une fois & longtems écartés, ils tiennent à l'uſage établi comme ils tiendraient à la raiſon même; il faut une lumiere vive & durable pour les ramener. Mais pourquoi ne pourrions-nous pas l'eſpérer des ſiécles qui ſuivront le nôtre. L'eſprit philoſophique, que Leibnitz a partout introduit, a fait des progrès rapides: les abus ſont éclairés de toutes parts, & une réclamation générale s'éleve! Une grande impératrice a dit à ſes ſujets: raſſemblez-vous des extrémités de mon empire, propoſez les lois qui conviennent à votre bonheur, & j'y poſerai la ſanction de mon autorité. La raiſon regne en Ruſſie, où elle n'eſt pas établie depuis un ſiécle, & le reſte de l'Europe la méconnait encore! Oſons croire qu'un jour viendra, où cet amas informe & contradictoire de lois étrangeres & nationales ſera examiné, où les lois utiles ſeront conſervées & ſimplifiées; alors la chicane ſans aſile ſera anéantie, & les ſuppots de la juſtice auront les mains pures; tous les honêtes gens le deſirent; ceux qui aiment les ténebres ſont ceux à qui elles ſont favorables.

(11) Le code Fréderic eſt l'ouvrage d'un grand légiſlateur, d'un grand roi, d'un grand capitaine & d'un philoſophe. Tous ces talens réunis appartiennent à un ſeul homme, qui, comme Leibnitz, ſemble ſe transformer & ſe multiplier! La gloire de l'Hercule de la fable eſt la dépouille de pluſieurs Hercules: & la poſtérité croira qu'à l'exemple de la Grece, l'Europe de vingt Fréderic n'en a fait qu'un.

(12) En 1711 le czar Pierre vint à Torgaw, ville de l'électorat de Saxe, pour y conclure le mariage du prince Alexis ſon fils aîné avec Charlotte Chriſtine Sophie princeſſe de Wolfenbuttel. Il y vit Leibnitz. Le monarque & le philoſophe conférerent des moyens de changer un grand empire, ou plutôt de rendre ces changemens durables. Leibnitz lui communiqua ſes idées ſur la légiſlation; elles furent adoptées par le czar, qui décora Leibnitz de titres & de penſions, & qui lui promit ce que les princes ſeuls peuvent donner, le théatre où le génie ſe montre & s'exerce. Leibnitz ſe flatta de l'eſpérance d'être légiſlateur d'un peuple nouveau: mais il mourut, & le projet périt avec lui. Catherine II. acheve aujourd'hui l'ouvrage de Pierre le grand. (M. de J.)

(13) Il fut conſeiller de la chambre de réviſion de la chancellerie de Mayence. L'électeur étant mort en 1674, il s'attacha au duc de Bronſvie-Lunebourg, qui lui donna une penſion & le titre de conſeiller. Le miniſtere lui offrit à Paris une penſion, & une place à l'académie. En 1696. le duc d'Hannover le fit conſeiller privé de juſtice, titre honorifique qui lui laiſſait toute ſa liberté. En 1711. le czar lui donna

donna le même titre avec une penſion de mille roubles. Dans la même année l'empereur le fit conſeiller aulique, & deux ans après lui donna une penſion de 2000 florins, avec des offres beaucoup plus avantageuſes, s'il voulait demeurer à ſa cour. (M. de J.)

(14) Leibnitz défendit en 1669. les prétentions de Philippe Guillaume prince de Neubourg à la couronne de Pologne. L'écrivain ſe fit beaucoup d'honneur, le livre ne perſuada perſonne, ſuivant la deſtinée des écrits politiques, & un concurrent qu'on ne ſoupçonnait pas fut élu. Sous le nom de Cæſarinus Furſtnerius, il écrivit en 1677. à l'occaſion du congrès de Nimegue, ſur le droit que les princes de l'empire prétendaient avoir d'y envoyer des ambaſſadeurs. Cette prérogative avait été attribuée aux électeurs, & aux princes d'Italie. Leibnitz y intéreſſe avec beaucoup d'adreſſe la grandeur de l'empereur à l'élévation des princes de l'empire. „Il prétend que l'empereur eſt le général né, le défenſeur, l'avoué de l'égliſe, „principalement contre les infideles, & que de là lui vient le titre de ſacrée ma„jeſté; & que quoique tout cela ne ſoit pas de droit divin, c'eſt une eſpece de ſiſteme „politique formé par le conſentement des peuples, & qu'il ſerait à ſouhaiter qui ſub„ſiſtât en ſon entier: il en tire des conſéquences avantageuſes pour les princes d'Al„lemagne, qui ne tiennent pas beaucoup plus à l'empereur que les rois eux-mêmes „n'y devraient tenir; du moins il prouve très fortement que leur ſouveraineté n'eſt „point diminuée par l'eſpece de dépendance où ils ſont, ce qui eſt le but de tout „l'ouvrage. (Fontenelle.)" Cet ouvrage eut un grand ſuccès, marqué par cinq éditions conſécutives. En 1694. il ſoutint que le titre de grand-porte-enſeigne de l'empire appartenait au duc d'Hannover. En 1706. il juſtifia les droits du roi de Pruſſe à la principauté de Neufchatel. (M. de J.)

(15) Erneſt Auguſte, duc de Bronſvic. Leibnitz voyagea pendant les années 1687. 1688. 1689. dans la Franconie, la Baviere, la Suabe, l'Autriche & l'Italie. Les marquis de Toſcane, de Ligurie & d'Eſt ont la même origine que les princes de Bronſvic. Ces princes ſortent d'Azon d'Eſt, marquis de Toſcane, qui vivait dans l'onzieme ſiécle, & qui épouſa Cunégonde, princeſſe allemande, héritiere des Guelphes. Il eut de Cunégonde un fils nommé Guelphes, qui hérita de ſon oncle maternel; le fils de Guelphes, Henri le noir, ajouta aux Etats de ſon pere les duchés de Saxe & de Baviere; & Henri le lion, fils d'Henri le noir, recueillit le duché de Bronſvic du chef de ſa mere. Azon eut d'une ſeconde femme un fils nommé Fulques, ſouche des princes de la maiſon d'Eſt, qui devinrent enſuite ducs de Toſcane.

„Ce fut dans le voyage d'Italie que, paſſant ſur une petite barque ſeul, de Ve„niſe à Méſola, un chapelet, dont il avait jugé à propos de ſe pourvoir à tout éve-

„nement dans un pays d'inquiſition, lui ſauva la vie. Il s'éleva une tempête furieu-„ſe: le pilote, qui ne croyait pas être entendu par un allemand, & qui le regar-„dait comme la cauſe du péril, propoſa de le jetter à la mer, en conſervant néan-„moins ſes hardes & ſon argent, qui n'étoient pas hérétiques. Leibnitz, ſans ſe „troubler, tira ſon chapelet d'un air dévot, & cet artifice fit changer d'avis au pilo-„te. Un philoſophe, c'était, je crois, Anaxagoras l'athée, échappa au même danger, „en montrant au loin à ceux qui méditaient d'appaiſer les dieux en le précipitant „dans les flots, des vaiſſeaux battus par la tempête & où Anaxagoras n'était pas." (Enciclopédie art. Leibnitz.)

(16) Le code diplomatique du droit des gens parut en deux volumes in folio dans les années 1693. & 1700. Le recueil des anciens hiſtoriens de Bronſvic en 3 volumes parut en 1707. 1710. & 1711. Leibnitz a reſſemblé dans ce recueil tous les morceaux qui avaient trait à l'hiſtoire, à la chronologie, aux titres & aux droits des princes, à la géographie du pays &c. Leibnitz était extraordinaire; tout ce que l'homme peut faire était de ſon reſſort. Tantôt ſon génie s'élevait juſqu'aux nues; tantôt avec la même facilité, il s'abattait ſur une plaine ſtérile pour y cueillir des fleurs ſeches & ſans éclat!

(17) Le plan de l'hiſtoire de Bronſvic fut trouvé après la mort de Leibnitz dans ſes papiers par M. Eccard, ſon intime ami. Les journaliſtes de Leipſig l'ont inſéré dans leur journal de 1717. pag. 360.

(18) On peut avoir l'idée de cette diſſertation par le morceau qu'il inſéra en 1693. dans le journal de Leipſig de Janvier page 4, ſous le titre de *Protogea*. Ce morceau était certainement un eſſai de ſa diſſertation. C'eſt encore là que ſe trouve l'idée de ſon ſiſteme ſur l'origine phyſique du monde. (Voyez la note 40. & l'endroit de l'éloge qui y répond.)

(19) „Leibnitz embraſſa deux ſentimens ſinguliers ſur l'hiſtoire du moyen âge, „qui ſouffrent tous les deux de ſolides difficultés; car d'un côté, il transporte l'igno-„rance & la barbarie du 10me & 11me ſiécle au 13eme & au 14eme. Au milieu „du douze on diſcernait encore le vrai d'avec le faux: mais enſuite les fables, ren-„fermées auparavant dans les cloitres & dans les légendes, ſe déborderent impétueu-„ſement, & inonderent tout." Il penſait qu'on peut être ignorant, raiſonnable & heureux, & que les vrais tems de barbarie ſont ceux où l'on a trompé les hommes. „De l'autre côté, il prétend que les commandans de pluſieurs grandes provinces de „l'empire de Charlemagne étaient autrefois des princes héréditaires. & non de ſim-„ples gouverneurs, & par là, dit M. de Fontenelle, Leibnitz plonge encore davantage

„la

„la nobleſſe des plus grandes maiſons de l'Europe dans cet abime du paſſé dont „l'obſcurité leur eſt ſi précieuſe." (M. de J.) (Fontenelle.)

(10) L'intolérance, dont il eſt queſtion ici, n'eſt point l'intolérance religieuſe dont le zele défend les dogmes reçus & ne permet pas qu'on s'en écarte, dont les armes ſont celles de la vérité, l'exemple & la perſuaſion. On n'a voulu parler que de l'intolérance eccléſiaſtique, qui eſt armée du glaive de l'autorité ſéculiere, qui rend ſes hommes ennemis, & qui oſe leur dire: déchirez vos freres; de ce deſpotisme, le plus affreux de tous, qui s'exerce ſur les penſées, qui veut contraindre de croire, & qui place le citoyen entre la rebellion & le menſonge. Mais on demandera, ſi le prince doit admettre cette tolérance, s'il doit recevoir des hommes qui ne penſent pas comme lui ? Qu'apportent-ils? Un eſprit de paix, des bras & de l'induſtrie. J'aimerais autant demander, s'il eſt néceſſaire qu'un Etat ſoit peuplé, ſi la nation devient plus puiſſante en devenant plus nombreuſe. La queſtion eſt pleinement décidée. On ſait que l'intérêt du prince eſt de multiplier les citoyens; que la raiſon lui preſcrit de les aimer comme hommes & comme ſujets, en les plaignant comme partiſans de l'erreur. Cette modération, ou plutôt cette juſtice, ne bleſſe point la religion; le prince ne ſe rend pas l'appui de l'erreur, il l'eſt ſeulement de la liberté. Le monarque religieux excite la piété par ſa vie, par les graces qui prêtent une grande force à la religion dominante; il dit aux miniſtres qui la prêchent : exhortez ceux qui s'écartent, annoncez les foudres du ciel, mais ne touchez point à celles de la terre; ne craignez point que l'eſprit de ſecte aigriſſe, ni que le mélange des opinions amene la contagion de l'erreur; il n'y a point de déſordres où la juſtice tient une balance exacte: les hommes liés par la patrie commune, & déſunis par le dogme, ne peuvent ni ſe haïr, ni ſe détruire.

(11) Leibnitz, dans ſon traité du droit d'ambaſſade & de ſouveraineté des princes de l'empire, poſa pour premier principe la prééminence de l'empereur ſur les têtes couronnées, & alla juſqu'à établir que tous les Etats chrétiens, du moins ceux d'occident, ne ſont qu'un corps, dont le pape eſt le chef ſpirituel & l'empereur le chef temporel. „Cette république chrétienne, dit M. de Fontenelle, n'aurait rien „d'étonnant ſi elle était imaginée par un allemand catholique; mais elle l'était par „un luthérien; l'eſprit de ſiſteme qu'il poſſédait au ſouverain degré avait bien pré„valu à l'égard de la religion ſur l'eſprit de parti."

Leibnitz gouta le projet de l'abbé de St. Pierre. Voyez la lettre à cet abbé & les obſervations ſur ſon projet.

„Il y a eu des tems, dit-il, que les papes avaient formé quelque choſe d'appro„chant par l'autorité de la religion & de l'égliſe univerſelle. Le pape Grégoire IV. „avec les évêques de l'Italie & de la France s'érigea en juge des différends entre „Louis le débonnaire & ſes enfans. Nicolas I. prétendit ſous main au droit de juger „avec un ſinode & de faire dépouiller Lothaire, roi d'Auſtraſie; & Charles le chau„ve, oncle de ce prince, appuya les prétentions du pape pour ſes intérêts particu„liers. Gregoire VII. prétendit hautement un droit ſemblable & même plus grand „ſur l'empereur Henri IV; & Urbain II, ſon ſucceſſeur après Victor III, exerca celui „de directeur du temporel de l'égliſe univerſelle, quoique indirectement, en établiſſnt „les expéditions d'outremer contre les infideles. On voit que les papes paſſaient „pour les chefs ſpirituels, & les empereurs ou rois des romains pour les chefs tem„porels, comme parle notre bulle d'or, de l'égliſe univerſelle & de la ſociété chré„tienne; & les empereurs en devaient être comme les généraux nés. C'était com„me un droit des gens entre les chrétiens latins durant quelques ſiécles, & les ju„risconſultes raiſonnaient ſur ce pié-là . . . . La grande réforme dans l'occi„dent changea l'état des choſes. - . . Cependant je crois que s'il y avait eu „des papes en grande réputation de ſageſſe & de vertu, qui euſſent voulu ſuivre „les meſures priſes à Conſtance, ils auraient remédié aux abus, prévenu la rupture „& ſoutenu, ou même avancé d'avantage la ſociété chrétienne. Cependant on peut „dire encore préſentement que l'empereur a quelque droit & direction dans la ſociété „chrétienne, & c'eſt ce que ſa dignité lui donne outre la préſéance." Les lettres de Leibnitz & de Péliſſon ne traitent pas expreſſément de la tolérance, mais elle ſerait une ſuite néceſſaire des principes que Leibnitz cherchait à établir. Le culte, les dogmes diviſent les hommes ſans les rendre ennemis. Les haines n'ont qu'une ſource, c'eſt la penſée que les uns ſont élus, les autres rejettés de Dieu. De là les uns traitent les autres en ennemis de Dieu, comme ſi Dieu pouvait en avoir! Leibnitz prépare donc la tolérance civile, en montrant qu'il y avait des théologiens catholiques qui ont penſé qu'on peut être ſauvé ſans la croyance des articles révélés, avec le pur amour de Dieu: il feſait marcher les hommes au ciel par des routes différentes. Ce principe, conforme à la lumiere naturelle, eſt contraire aux principes de l'égliſe romaine; mais la tolérance civile n'en a pas beſoin. Il ſuffit d'établir que le titre de citoyen ne demande que la ſoumiſſion aux lois; le titre d'homme, la liberté; & le titre de chrétien, des dogmes & des penſées intérieures dont Dieu ſeul eſt le juge, que ſes miniſtres peuvent diriger, mais ſans tirannie & ſans perſécution.

Lettres de Leibnitz à Péliſſon ſur la tolérance.

(22) Je ne dois point oublier, à l'honneur de mes compatriotes, que Leibnitz s'eſt donné la peine de rechercher leur origine. Il l'a découverte dans un auteur du

du 7ème siécle, nommé le géographe de Ravenne, qui dit Liv. I. ch. XI. „A la qua„trieme heure de la nuit, eſt la patrie ou région des normands, que les anciens ap„pellaient la Danie, au devant de laquelle eſt la région de l'Elbe, que les anciens „appellaient Morunganie: & c'eſt dans cette région de l'Elbe, où la ligue des fran„çais a eu ſa demeure pendant pluſieurs années."

Morunganie ſignifie une région maritime. D'ailleurs Paul diacre rapporte qu'elle était ſituée le long de la mer Baltique, d'où Leibnitz conclut que cette région eſt celle qu'on nomme aujourd'hui Poméranie. Les français ont donc habité d'abord la Poméranie. Voilà ce que l'hiſtoire apprend de plus ancien ſur leur compte. Leibnitz montre que leur ſecond gîte a été entre la riviere du Mein & les montagnes du Harz, le troiſieme entre le Veſer & le Rhin, & le quatrieme enfin dans les Gaules. Il envoya cette diſſertation à M. Rémond; il deſira qu'elle fût donnée par le baron d'Imhoff, envoyé extraordinaire du duc de Wolfenbuttel au marquis de Torcy, & enſuite préſentée au roi, ſi ce miniſtre le jugeait à propos. Il mit à la tête ces quatre vers:

Exiguis egreſſa locis gens francica tandem,
Complexa eſt ſceptris, ſolis utraque domum.
Magne tibi Lodoix debet faſtigia tanta,
Et capit ex uno natio fata viro.

Le P. Tournemine fit une réponſe à cette diſſertation. Leibnitz repliqua. Ils firent briller l'un & l'autre leur érudition. Je laiſſe aux ſavans en ce genre à décider des meilleures preuves. N'en ſerait-il pas de l'origine des peuples, au milieu des ténebres de l'antiquité, comme des objets vus de loin pendant la nuit? Ils changent de forme au gré de l'idée du ſpectateur, & repréſentent tout ce que l'on veut. (Voyez recueil de pieces. Lettres à M. Rémond.)

(13) Leibnitz poſe pour principe que les noms propres ont été autrefois appellatifs, & que conſéquemment dans les noms de fleuves, forets, villes & hommes que l'hiſtoire a conſervés, on peut retrouver pluſieurs mots des langues perdues; ainſi le poëte Fortunat nous ayant laiſſé la ſignification de la terminaiſon *ric*, qui voulait dire, fort, on peut conjecturer que les germains, les allemans, les francs, les ſaxons, les gots & les vandales tiennent ce mot d'une langue primitive dont la leur eſt iſſue. Le mot celtique *mar* ou *mare*, cheval, qui ſubſiſte encore dans le mot maréchal, n'eſt pas inconnu, dit-on, aux tartares qui ont conquis la chine. Le mot *Kan*, roi ou prince, eſt dérivé de Kan, Kœnnen, qui dans les langues teutoniques ſignifie pouvoir. Car ces mots *King*, *Kanig*, *Chagan*, *Can* ont déſigné ou déſignent

par onomatopée, il faut ſaiſir des rapports, plus ou moins éloignés, avec des choſes plus faciles à peindre. Ces rapports, pour être ſentis, ont exigé des lumieres & une fineſſe de tact qui n'appartient pas à tous les peuples. Si ce trait de reſſemblance ſe trouve entr'eux, ce ne peut être l'effet, ni du hazard, ni de la marche ſimple de la nature; c'eſt le fruit des progrès & des travaux de la ſociété. On pourra donc conclure que pluſieurs peuples ont une même origine, lorſqu'une idée intellectuelle ſera rendue dans leurs langues par un ſon ſemblable, où à peu près. Il ſuit de ce principe que le mot King ou Kan, choiſi par Leibnitz, ſemble prouver la parenté des peuples qui l'emploient, parce que les idées de puiſſance & d'autorité attachées au mot King ſont des idees purement intellectuelles. Les découvertes de M. de Broſſes ne détruiront donc point toutes les preuves qui ſont l'objet des recherches de Leibnitz: mais j'avoue qu'elles ajoutent de nouvelles difficultés à ces recherches, déja pénibles par elles-mêmes; celui qui s'y livre a beſoin d'une ſagacité profonde, & d'une méthaphyſique fine & délicate pour diſcerner ce que la nature peut avoir enſeigné à tous les hommes, de ce que les hommes ont imaginé pour étendre & perfectionner le langage.

(24). Il ſera aiſé de s'en convaincre en liſant les paſſages ſuivans, extraits des lettres de Leibnitz.

„J'oſerais ajouter une choſe, que ſi j'avais été moins diſtrait, ou ſi j'étais plus jeune, ou „aſſiſté par de jeunes gens bien diſpoſés, j'eſpérerais donner une maniere de ſpécieuſe „générale, où toutes *les vérités de raiſon* ſeraient réduites à une façon de *calcul*. Ce „pourrait être en même tems une maniere de langue, ou d'écriture univerſelle, mais „infiniment différente de toutes celles qu'on a projettées jusqu'ici. Car les caracteres, „& les paroles mêmes y dirigeraient la raiſon, & les erreurs, excepté celles de fait, n'y „ſeraient que des erreurs de calcul. Il ſerait très difficile de former, ou d'inventer cette „langue ou caractériſtique, mais très aiſé de l'apprendre ſans aucuns dictionnaires. „Elle ſervirait auſſi à eſtimer les degrés de vraiſemblance, lorſque nous n'aurions pas „*ſufficientia data* pour parvenir à des vérités certaines, & pour voir ce qu'il y faut ſup„pleer; & cette eſtime ſerait des plus importantes pour l'uſage de la vie, & pour les „délibérations de pratique, où en eſtimant les probabilités, on ſe mécompte le plus „ſouvent de plus de la moitié. (A M. Rémond 10. janv. 1714.) J'ai parlé de ma ſpé„cieuſe générale à M. de l'Hopital & à d'autres, mais ils n'y ont pas donné plus d'atten„tion que ſi je leur avais conté un ſonge. Il faudrait que je l'appuyaſſe par quelque „exemple palpable. Mais pour cet effet, il faudrait fabriquer une partie de ma caractéri„ſtique, ce qui n'eſt pas aiſé, ſurtout dans l'état où je ſuis, ſans la converſation des „perſonnes qui me puiſſent animer & aſſiſter dans des travaux de cette nature. (Au même 14 mars. 1714.) Ces lettres ſont inſérées dans le recueil de M. des Maiſeaux;

j'y

j'y vois le projet d'un calcul & non pas d'une langue, à moins qu'on ne voulût que l'algebre ne fût une langue.

(25) Leibnitz avait diſpoſé une eſpece d'alphabet des penſées humaines, qu'on trouva dans ſes papiers après ſa mort; & il avait chargé un jeune homme de mettre en ordre des définitions de toutes les choſes. (M. de J.)

(26) Il avait déja publié trois ouvrages qui appartiennent aux mathémathiques. L'un était ſon traité de l'art des combinaiſons qu'il mit au jour en 1668; les deux autres renferment ſa théorie du mouvement abſtrait & concret; le premier adreſſé à l'académie des ſciences de Paris, le ſecond à la ſociété royale de Londres. „Le pre„mier de ces traités, dit M. de Fontenelle, eſt une théorie très ſubtile & presque „toute neuve du mouvement en général; le ſecond eſt une application du premier „à tous les phénomenes. . . . . „Les idées en ſont ſimples, étendues, vaſtes. „Elles partent d'abord d'une grande univerſalité, qui eſt comme le tronc, & enſui„te ſe diviſent, ſe ſubdiviſent, &, pour ainſi dire, ſe ramifient presque à l'infini avec „un agrément inexprimable pour l'eſprit, & qui aide à la perſuaſion. C'eſt ainſi „que la nature pourrait avoir penſé. Dans ces deux ouvrages, il admettait le vui„de, & regardait la matiere comme indifférente au mouvement & au repos; il a de„puis changé de ſentiment ſur ces deux points."

(27) Leibnitz en 1672. n'avait pas encore voyagé, & il manquait à ce grand homme d'avoir recueilli les lumieres répandues dans l'Europe, & d'avoir étendu ſes idées par le ſpectacle des peuples, des moeurs & des arts. Il vint à Paris à la ſollicitation du baron de Boinebourg, qui le pria d'y aller prendre ſoin de ſon fils. C'eſt à Paris qu'il eut la premiere idée de ſa machine arithmétique, dont il communiqua le projet à Mr. Colbert & à l'académie. Mr. Huet l'engagea à travailler à un commentaire ſur Martianus Capella; mais le manuſcrit fut volé & ſon travail perdu. Après avoir vu la France, l'Angleterre & la Hollande, il revint en 1676. à Hannovre auprès du duc de Bronſvic-Luneburg, auquel il s'était attaché, après avoir perdu l'électeur de Mayence & le baron de Boinebourg. (M. de J.)

(28) L'académie de Berlin fut fondée en 1700, & Leibnitz en fut préſident perpétuel. Le volume des mémoires publié en 1710. eſt plein de ſes ouvrages; il s'y montre ſous les différentes formes de chimiſte, de poëte, de géometre, de phyſicien, de grammairien &c. mais toujours en grand homme. C'eſt à ſes illuſtres ſucceſſeurs que j'oſe préſenter aujourd'hui cet éloge: eux ſeuls ſans doute étaient dignes de l'entreprendre, eux qui ont hérité de ſes talens, & que ſon eſprit anime encore! Mais ils demandent ce qui eſt juſte, que l'Europe, témoin de ſa gloire, contribue à ſon éloge, & que la voix de l'univers mette le ſceau à l'eſtime patriotique!

(29) Voyez les objections de Leibnitz contre ce principe de Descartes, les réponſes de l'abbé de Catelan, & les repliques de Leibnitz dans les nouvelles de la république des lettres 1686. 1687. Mr. Descartes, dit-il, qui compte pour choſes équivalentes la force motrice & la quantité de mouvement, a dit que Dieu conſerve dans le monde la même quantité de mouvement, parce qu'il parait raiſonnable que la même quantité de force motrice y ſoit conſervée. Mais ces deux choſes different eſſentiellement; car, ſuivant les cartéſiens, un corps d'une livre, tombant de la hauteur de 4 aunes, acquiert préciſément la même force, qu'un corps de 4 livres qui tombe de la hauteur d'une aune. Voyons maintenant, ſi la quantité de mouvement eſt la même de part & d'autre. Galilée a démontré que dans le premier cas la viteſſe ſerait double de celle qui aurait lieu dans le ſecond; 1 de maſſe par 2 de viteſſe donne 2 degrés de mouvement, & 4 de maſſe par 1 de viteſſe donne 4 de mouvement; donc dans le premier cas la quantité de mouvement n'eſt que la moitié de ce qu'elle eſt dans le ſecond.

Voyez l'article *mouvement* encyclopédie.

(30) Nous n'entrerons point dans l'examen d'une queſtion ſi longtems débattue de nos jours; nous renvoyons à la préface du traité de dynamique de Mr. d'Alembert, & à ſon article *force vive* dans l'enciclopédie, où la métaphyſique de cette queſtion eſt traitée avec la clarté & l'exactitude qui caractériſent le géometre philoſophe.

(31) Il faut reprendre cette hiſtoire plus haut, & nous prendrons pour guide l'hiſtorien des mathématiques. Leibnitz trouva en 1673. ſa quadrature du cercle par une ſuite rationelle. La méthode conſiſtait en une transformation, par laquelle il changeait le cercle en une autre figure égale, dont l'ordonnée était une fraction rationelle. Leibnitz communiqua ſa découverte aux géometres de Paris au commencement de 1674, & quelques mois après il l'annonça à Oldenbourg par deux lettres; dans la ſeconde il parle de ſa ſuite avec beaucoup de complaiſance, la regardant comme la premiere qui ait été donnée pour le cercle; il ajoutait que par la même méthode il pouvait aſſigner l'arc, le ſinus étant donné: il obſerve enfin que ſa quadrature fournit une analogie tout à fait remarquable entre le cercle & l'hyperbole. A cette lettre Oldenbourg répondit d'une maniere qui fait beaucoup en faveur de Leibnitz. Il l'informe ſeulement des progrès de Newton & de Grégori dans cette partie de la géométrie. Leibnitz en demande la communication: Collius & Oldenbourg conjointement lui envoient les diverſes ſuites, trouvées par les deux géometres anglais, & entr'autres celle qui exprime l'arc par la tangente. Mais, ſi Leibnitz eût tenu cette ſuite d'Oldenbourg ou de Collius, l'un ou l'autre aurait-il manqué de le lui rappeller? Soupçonnera-t-on Leibnitz d'une hardieſſe aſſez grande pour

ſe vanter d'une découverte auprès de ceux qui la lui auraient communiquée? Cette correſpondance entre Leibnitz & Oldenbourg dura jusques vers le milieu de 1676, que ſur les inſtances de l'un & de l'autre, Newton décrivit dans deux longues lettres ſa méthode pour les quadratures des courbes. Leibnitz répond à cette premiere lettre de Newton, en lui faiſant part de la méthode par laquelle il transforme une courbe à ordonnées irrationelles, en une courbe où elles ſont rationelles. Newton répondit à cette lettre par une autre, qui contient une multitude de choſes remarquables. Il finit par dire qu'il eſt en poſſeſſion du probleme inverſe des tangentes, & d'autres plus difficiles, & qu'il y emploie deux méthodes qu'il ne veut pas dévoiler. C'eſt pourquoi il les cache ſous des lettres transpoſées, dont l'explication a depuis été donnée dans le *commercium epiſtolicum*. Il faut bien remarquer que dans ces lettres il eſt presque uniquement queſtion de la méthode des ſuites & de la quadrature des courbes; de ſorte que Leibnitz eut raiſon de ſe plaindre par la ſuite que, tandis qu'il s'agiſſait du calcul différentiel, ſes adverſaires prenaient ſans ceſſe le change & ſe jettaient ſur les ſéries, en quoi il ne diſconvenait point que Newton ne l'eût précédé. En effet la queſtion eſt fort différente; un géometre eût pu être en poſſeſſion de la méthode des ſuites, & s'en ſervir à carrer toutes les courbes, ſans être en poſſeſſion du calcul des fluxions & fluentes; car l'expreſſion de l'ordonnée d'une courbe étant réduite en ſérie, ſi le cas l'exige, les méthodes de Vallis, de Mercator, de Cavalleri & de Fermat ſuffiſent pour trouver l'aire. Leibnitz paſſa quelques jours à Londres ſur la fin de 1676, en allant de Paris à Hannover. Arrivé à Amſterdam, il écrivit à Oldenbourg. On voit par ſa lettre qu'il n'était pas encore en poſſeſſion de ſa méthode pour les tangentes, tirée du calcul différentiel; car il propoſait un certain travail à faire ſur celle de Sluſe. Enfin par une lettre du 21 Juin 1677, il notifia à Collius ſa découverte „je conviens, „dit-il, avec Mr. Newton que la regle de Sluſe n'eſt pas parfaite, & il y a longtems „que j'ai traité le probleme des tangentes d'une maniere plus générale" il expoſe immédiatement après les regles de ſon nouveau calcul; il l'applique à trouver les tangentes des courbes à équations irrationelles, & à diverſes autres recherches. La mort d'Oldenbourg, qui arriva peu de tems après, mit fin à ce commerce. Les actes de Leipſig parurent en 1682, & Leibnitz y donna ſa quadrature arithmétique du cercle; elle fut auſſi inſérée dans les transactions philoſophiques de cette année, ſans que perſonne réclamât les droits de l'Angleterre: pas même David Grégori, neveu de Jaques, qui avait été en poſſeſſion de tous les papiers de ſon oncle, & qui dans un écrit publié en 1684. attribue cette ſuite à Leibnitz. Ceci jette de grands doutes ſur cette publicité prétendue des découvertes analitiques de Newton &

de

de Grégori, dont les adverſaires de Leibnitz ont voulu tirer ſi grand parti contre lui.

Le premier écrit public, où les principes du calcul différentiel ſont développés, fut inſéré par Leibnitz en 1684. dans le journal de Leipſig. Les principes de la méthode des fluxions ne parurent que dans un lemme de l'immortel ouvrage de Newton, publié pour la premiere fois en 1687. Leibnitz jouiſſait tranquillement de ſa découverte; il paraiſſait même avoir la priorité. Ce calcul ſe répandit en France, en Allemagne, en Hollande ſous ſon nom, & la caractériſtique fut adoptée, préférablement à celle de Newton, dont les anglais ſeuls ſe ſervaient. Mais en 1699. M. Fatio avança, dans un écrit ſur la courbe de la plus vite deſcente, que Newton était le premier inventeur, & qu'il laiſſait à juger, ſi le ſecond n'avait rien emprunté du premier. Leibnitz offenſé répondit de la maniere la plus honnête pour Newton; il ſe plaignit à la ſociété royale; mais l'affaire demeura aſſoupie jusqu'en 1708. Les journaliſtes de Leipſig ne firent pas alors un extrait avantageux du traité de la quadrature des courbes de Newton, & dirent qu'à la place des différences de Leibnitz, Newton ſe ſervait *& s'était toujours ſervi* des fluxions: de même que le P. Honoré Fabri avait ſubſtitué le mouvement aux indiviſibles de Cavalleri. C'était dire que Newton n'avait fait que ſubſtituer les fluxions aux différences, quoique ces mots, *& s'eſt toujours ſervi*, ſemblent inſérés exprès pour prévenir ce ſens. On ſuppoſa que cela avait été écrit ſous les yeux de Leibnitz; Keil, qui ne trouva pas le correctif ſuffiſant, repouſſa hautement l'inſulte qu'on feſait à ſa patrie dans la perſonne de Newton, & dit formellement que Leibnitz n'avait fait que ſubſtituer les différences aux fluxions. Leibnitz, accuſé de plagiat, écrivit à la ſociété royale, & demanda que Keil ſe retractât. Keil répondit, eſſaya de prouver ce qu'il avait avancé: Leibnitz repliqua: enfin la ſociété royale ſe détermina à nommer des commiſſaires, dont on trouvera le jugement en partie dans la note ſuivante, & les pieces de ce procès furent publiées dans un écrit qui a pour titre, *Commercium epiſtolicum*. (Hiſt. des Math. de Mr. de Montucla.)

(32) Après avoir fait l'hiſtoire de la querelle, nous entrerons dans quelque détail ſur les preuves du droit de Leibnitz à l'invention du calcul différentiel. La diſcuſſion de cette affaire intéreſſe ſa gloire & ſa bonne foi. Mais, avant toutes choſes, nous pouvons dire qu'il eſt odieux d'accuſer de plagiat un homme tel que Leibnitz, à moins que le plagiat ne ſoit clairement démontré. Les anglais dans cette diſpute ſe ſont montrés trop paſſionés & trop prévenus. On n'a rien conteſté à Newton; Leibnitz lui a cédé l'antériorité de la méthode des ſuites, & ne pouvait lui refuſer celle du calcul différentiel. Mais il eſt prouvé que Leibnitz n'a rien vu de

ce qu'avait fait Newton en aucun genre avant 1672. „Dans la théorie du mouve„ment abſtrait, (c'eſt à dire en 1671.) & avant que d'avoir encore rien vu de New„ton, il poſe des infiniment petits plus grands les uns que les autres; c'eſt là une „des clés du ſiſteme, & ce principe ne pouvait gueres demeurer ſtérile entre ſes „mains. (Fontenelle, éloge de Leibnitz) J'avoue, dit Leibnitz dans une lettre à l'abbé „Conti, qu'en 1672. je n'avais aucune connaiſſance des ſéries infinies de Mercator, ni „d'autres matieres de la géométrie avancée par les dernieres méthodes; je n'étais pas „même aſſez verſé dans l'analiſe de Descartes. . . . . Ce fut peu à peu que „Mr. Huyghens me fit entrer en ces matieres, quand je le pratiquais à Paris, & ce„la joint au traité de Mr. Mercator (que j'avais apporté avec moi d'Angleterre parce „que Mr. Pell m'en avait parlé) me fit trouver environ vers la fin de 1673. ma „quadrature arithmétique du cercle, qui fut fort approuvée par Mr. Huyghens, & „dont je parlai à Mr. Oldenbourg dans une lettre de l'an 1674. Alors ni Mr. „Huyghens, ni moi, ne ſavions rien des ſéries de Mr. Newton, ni de Mr. Grégori. „Ainſi je crus être le premier qui eût donné la valeur du cercle par une ſuite de „nombres rationaux, & Mr. Huyghens le crut auſſi. J'en écrivis à Mr. Oldenbourg, „qui me répondit qu'on avait déja de telles ſéries en Angleterre, & l'on voit par „ma lettre du 15 Juillet 1674, & par la réponſe de Mr. Oldenbourg du 8 Décem„bre de la même année, que je n'en devais avoir aucune connaiſſance alors; autre„ment Mr. Oldenbourg n'aurait pas manqué de me le faire ſentir, ſi lui & Mr. Col„lius m'en avaient communiqué quelque choſe auparavant. Ce ne fut donc qu'a„lors que j'en appris quelque choſe. Mais je ne ſavais pas encore les extractions des „racines des équations par les ſéries, ni les régreſſions, ou l'extraction d'une équa„tion infinie. J'étais encore un peu neuf en ces matieres: mais je trouvai pourtant „bientôt ma méthode générale par des ſéries arbitraires, & j'entrai enfin dans mon „calcul des différences, où les obſervations que j'avois faites, encore fort jeune, ſur „les différences des ſuites des nombres, contribuerent à m'ouvrir les yeux. Car ce „n'eſt pas par les fluxions des lignes, mais par les différences des nombres que j'y „ſuis venu, en conſidérant enfin que ces différences, appliquées aux grandeurs qui „croiſſent continuellement, s'évanouiſſent en comparaiſon des grandeurs différentes; „au lieu qu'elles ſubſiſtent dans les ſuites des nombres; & je crois que cette voie „eſt la plus analitique, le calcul géométrique des différences, qui eſt le même que „celui des fluxions, n'étant qu'un cas ſpécial du calcul analitique des différences en „général: & ce cas ſpécial devient plus commode par les évanouiſſemens."

Tout ce récit eſt plein de candeur. Il convient de ce qu'il doit à Huyghens, à Mercator; pourquoi n'aurait-il pas confeſſé de même ce qu'il aurait du à Newton?

Newton

Newton avant 1687. ne s'eſt expliqué nulle part aſſez clairement pour qu'il ne fût pas reſté à Leibnitz la gloire d'avoir deviné. C'eſt une gloire qui appartient aux grands hommes. On ne trouve dans le *Commercium epiſtolicum* que les pieces ſuivantes qui puiſſent dépoſer contre Leibnitz ; 1°. une lettre de Newton datée du 10 Décembre 1672, qui ne lui a été communiquée qu'en 1676. „Cette lettre, dit „Mr. d'Alembert, renferme la maniere de trouver les tangentes des courbes dont les „équations n'ont point de radicaux; elle ne contient point le calcul différentiel, & „n'eſt autre choſe que la méthode de Barrow pour les tangentes un peu ſimplifiée. „Newton dit à la vérité dans cette lettre, que par ſa méthode il trouve les tangen„tes de toutes ſortes de courbes géométriques, méchaniques, ſoit qu'il y ait des ra„dicaux dans l'équation, ou qu'il n'y en ait pas ; mais il ſe contente de le dire. „Ainſi, quand Leibnitz aurait vu cette lettre de 1672, il n'aurait point pris le calcul „différentiel à Newton : il l'aurait pris tout au plus à Barrow ; & en ce cas ce ne „ſerait ni Newton, ni Leibnitz, ce ſerait Barrow qui aurait trouvé le calcul différen„tiel. Voilà la déciſion d'un grand juge en cette matiere" (voyez art. différentiel enciclopédie) 2°. Dans le rapport des commiſſaires que la ſociété royale avait nommés pour examiner les pieces qui pouvaient décider la queſtion, on lit „qu'il parait „par la lettre de Mr. Newton du 13 Juin 1676, qu'il avait la méthode des fluxions „plus de cinq ans avant qu'il écrivît cette lettre, & par ſon traité intitulé, *Analiſis „per æquationes numero terminorum infinitas*, que Mr. Barrow communiqua en 1669. „à Mr. Collius, nous trouvons qu'il avait inventé cette méthode avant ce tems-là." Mais les commiſſaires n'oſent prononcer que Leibnitz ait vu ces deux pieces, & ſurement on ne les accuſera pas d'avoir voulu lui être favorables. Il eſt donc prouvé par-là qu'on n'avait aucune raiſon de croire qu'il les eût vues; car on n'aurait pas manqué de le dire. Ils ont bien tâché d'en faire naitre le ſoupçon, en diſant au commencement du rapport, que Leibnitz avait repaſſé à Londres en 1676, en s'en retournant à Hannover, „& que Mr. Collius ſe feſait un plaiſir de commu„niquer à ceux qui ſe diſtinguaient dans les mathématiques ce qu'il recevait de Mr. „Newton & de Mr. Grégori." Mais un ſoupçon n'eſt pas une preuve, & il en faudrait de plus claires que le jour pour accuſer d'un vol un homme tel que Leibnitz. Les commiſſaires n'ont donc oſé rien décider, ſinon que Newton était le premier inventeur. Cela ſeul intéreſſe ce grand homme; & ſi la nation anglaiſe, juſtement prévenue pour Newton, n'a pu aller plus loin, la juſtice demande que Leibnitz ſoit conſervé dans ſes droits, & jouiſſe de l'honneur d'une invention qu'on n'a pu lui enlever. Leibnitz objecta qu'il était ſingulier qu'on l'eût laiſſé jouir paiſiblement de ſa découverte depuis 1677. jusqu'en 1708. & qu'alors on s'aviſât de la revendi-

quer & de prétendre qu'elle ne lui appartenait pas. En effet le ſilence des anglais jusqu'en 1708, ou du moins jusqu'en 1699, fournit une très forte preuve en ſa faveur. Leibnitz ſe plaignit encore de ce que ſes adverſaires n'avaient publié du *commercium epiſtolicum*, que ce qu'ils avaient cru capable de recevoir leurs mauvaiſes interprétations, & de ce qu'on avait ſupprimé des endroits qui pouvaient être au déſavantage de Newton. (Lettres de Leibnitz à l'abbé Conti, à Mad. de Kilmansegg.)

Lorsque le *commercium epiſtolicum* parut, Leibnitz, avant de l'avoir vu, écrivit à Jean Bernoulli pour qu'il lui en mandât ſon ſentiment. Bernoulli répondit le 7 Juin 1713. „Il parait que Mr. Newton a fort avancé par occaſion la doctrine „des ſéries en ſe ſervant de l'extraction des racines qu'il a employée le premier : & il „ſemble qu'il y a mis toute ſon étude au commencement, ſans avoir ſongé à ſon „calcul des fluxions, ou à la réduction de ce calcul à des opérations analitiques gé„nérales, en forme d'algorithme ou de regles arithmétiques ou algébriques. Ma „conjecture eſt appuyée ſur un indice très fort ; c'eſt que dans toutes les lettres du „*commercium epiſtolicum*, on ne trouve point la moindre trace ni ombre des lettres, „comme x ou y, pointées d'un, deux ou pluſieurs points mis deſſus, qu'il emploie „maintenant à la place de dx, ddx, $dddx$, dy, ddy, $dddy$ &c. & même dans „l'ouvrage des *principes mathématiques*, où il y avait ſi ſouvent occaſion d'employer „ſon calcul des fluxions, il n'en dit pas un mot ; on ne voit aucune de ces mar„ques, & tout s'y fait par les lignes des figures, ſans aucune analiſe déterminée, „mais ſeulement d'une maniere qui a été employée non ſeulement par lui, mais en„core par Huyghens, & même en quelque façon par Torricelli, Roberval, Cavalleri „& autres. Ces lettres pointées n'ont paru que dans le 3me volume des oeuvres de „Vallis, pluſieurs années après que le calcul des differences fut déja reçu partout. Un „autre indice qui fait conjecturer que le calcul des fluxions n'eſt point né avant celui „des différences, c'eſt que la véritable maniere de prendre les fluxions, c'eſt à dire de „différentier, n'a pas été connue à Mr. Newton. C'eſt ce qui eſt manifeſte par ſes „principes mathématiques, où non ſeulement l'accroiſſement de la grandeur x, qu'il „marquerait à préſent par un point, eſt marqué par un o, mais même une fauſſe regle „eſt donnée pour les degrés ultérieurs des différences, par où l'on peut juger qu'au „moins la véritable maniere de différentier ne lui a point été connue, quand elle était „déja en uſage auprès d'autres". Le premier indice de Bernoulli eſt bien faible. Car 1°. le calcul des fluxions eſt expliqué dans un des lemmes du ſecond livre des principes mathématiques ; Newton ſe ſert ſeulement du mot de *momens*, au lieu de celui des fluxions. 2°. quoiqu'il n'ait employé dans ſes démonſtrations que la méthode de la ſintheſe, tous les géometres me paraiſſent perſuadés aujourd'hui, que Neuton a été con-

Lettre de Leibnitz à Mad. de Kilmansegg.

duit

duit à ſes découvertes par l'analiſe & le calcul différentiel ; après avoir obtenu certains théorêmes très élevés, il a laiſſé les uns ſans démonſtration, & démontré les autres par la ſintheſe. La preuve en eſt claire; c'eſt que, quelques progrès que la géométrie ait faits depuis Newton, les géometres modernes qui ſe ſont appliqués à réſoudre les mêmes queſtions n'ont pu y atteindre que par la voie du calcul différentiel. La ſeconde preuve de Bernoulli eſt effectivement une erreur de Newton; il dit dans ſon traité *de quadratura curvarum*, que, pour avoir les fluxions de divers ordres de la grandeur x^m, il n'y qu'à élever $x + \dot{x}$ à la puiſſance m, ce qui donne $x^m + m.\ x^{m-1}\dot{x} + \frac{m.\ m-1}{1.\ 2}\ x^{m-2}\dot{x}^2 +$ &c. & que les ſeconds, troiſiemes termes &c. ſeront les fluxions premieres, ſecondes &c. de x^m. Cela n'eſt vrai que du ſecond terme, parce que le dénominateur eſt l'unité; les autres n'expriment les fluxions des ordres plus élevés qu'en ſupprimant les dénominateurs.

Cette lettre de Bernoulli fut imprimée en Allemagne, & irrita beaucoup Newton; elle décida Leibnitz à ne plus accorder à Newton l'invention du calcul différentiel. „Je fis connaitre mon * calcul en 1677: il parut en 1684. Mr. Newton „publia un livre en 1687. où il marqua qu'il avait donné il y avait longtems quelque „choſe de cette nature par énigme, mais qu'il n'expliqua qu'alors, avouant que j'avais donné le mien de mon chef. Quoique l'explication de l'énigme ne dît pas aſſez, néan- „moins perſuadé alors non ſeulement du ſavoir, mais auſſi de la candeur de Mr. New- „ton, j'eus l'honnêteté de dire, & de faire dire à mes amis, que je croyais que Mr. Newton „avait eu de ſon chef une invention approchante de la mienne". Leibnitz dit ailleurs: „Si Mr. Newton ne m'accorde plus ce qu'il m'a accordé, pourquoi ne me ſera-t-il pas „permis d'en faire autant, ſurtout après les vériſimilitudes que Mr. Bernoulli a re- „marquées" Nous avons fait voir qu'elles n'étaient pas ſuffiſantes: mais Bernoulli était un grand juge, & Leibnitz qui était bleſſé eſt excuſable d'avoir été trop loin. Un ami commun de Leibnitz & de Newton, l'abbé Conti, noble vénitien, entreprit en 1715. de les faire expliquer l'un & l'autre. Mais cela ne ſervit qu'à les aigrir d'avantage, Leibnitz perſiſtant à conteſter à Newton ſon droit à la priorité & même à l'invention, & Newton refuſant à Leibnitz ce qu'il lui avait autrefois accordé.

*Apoſtille d'une lettre de Leibnitz à Mr. le comte de Bothmer.

Voyez la note ſuivante.

Lettre à l'abbé Conti.

Reſumons tout ceci. La prévention la plus marquée n'a pu trouver aucune preuve contre Leibnitz. La ſociété royale n'a prononcé que ſur le droit de Newton à la priorité. Newton même a regardé Leibnitz comme inventeur. Leibnitz était aſſurément digne de l'être. Que faut-il de plus pour juſtifier ſes droits & ſa bonne foi? L'envie harcelle les grands hommes vivans; mais ſes clameurs tom- „bent

Voyez la note ſuivante.

bent, tandis que leurs noms ſurvivent. La poſtérité a mis le ſceau à la réputation de Leibnitz, & les ombres de ces ſoupçons n'atteignent point à ſa gloire. Voyez ſur cette querelle le *commercium epiſtolicum*, l'article *calcul différentiel* de Mr. d'Alembert dans l'enciclopédie, l'hiſtoire des mathématiques, le recueil de pieces de Mr. Des Maiſeaux, & la vie de Leibnitz par Mr. de Jaucourt.

(33) Voici le paſſage de Newton „*in litteris quæ mihi cum geometra peritiſſimo G. G. Leibnitio annis abhinc decem intercedebant, cum ſignificarem me compotem eſſe methodi determinandi maximas & minimas, ducendi tangentes, & ſimilia peragendi; quæ in terminis ſurdis æque ac in rationalibus procederent, & litteris transpoſitis hanc ſententiam involventibus (data æquatione quotcumque fluentes quantitates involvente fluxiones invenire, & vice verſa) eandem celarem: reſcripſit vir clariſſimus ſe quoque in ejusmodi methodum incidiſſe, & methodum ſuam communicavit a mea vix abludentem præterquam in verborum & notarum formulis; utriusque fundamentum continetur in hoc lemmate.* Scholie qui ſuit le lemme II. du livre ſecond des principes mathématiques, édit. de Londres 1687. Ce paſſage fut ſupprimé dans l'édition de 1726.

(34) Parmi ces ennemis du calcul différentiel furent l'abbé de Catelan, zélé carteſien, Rolle, Nieuventiit. L'hiſtoire de leurs objections & des réponſes qui les détruiſent nous ménerait trop loin. On peut conſulter ſur ces querelles l'excellente hiſtoire des mathématiques, déja citée dans les dernieres notes, tom. II. pag. 359. & ſuiv. pag. 444. & ſuiv. Il faut avouer que Leibnitz, tout grand méthaphyſicien qu'il était, n'avait pas bien conçu la métaphyſique du calcul différentiel. Newton le regardait comme la méthode des premieres & dernieres raiſons, c'eſt à dire, comme la méthode de trouver les limites des rapports. Auſſi cet illuſtre auteur n'a-t-il jamais différentié des qualités, mais ſeulement des équations. Leibnitz fonde ſon calcul moins géométriquement: il conſidere qu'il y a des grandeurs infiniment petites à l'égard d'autres grandeurs, de telle ſorte qu'on peut négliger les premieres en égard aux ſecondes ſans erreur ſenſible. Il y a de plus dans ſon ſiſteme des infiniment petits, qui ſont de même négligibles à l'égard de ceux du premier ordre; mais l'eſprit ſe perd dans ces différens ordres d'infiniment petits. D'ailleurs ces quantités négligées paraiſſent s'éloigner de l'exactitude géométrique, & donnent une fauſſe idée du calcul différentiel, qui ſemblerait rentrer dans les méthodes d'approximation, tandis que les ſolutions qu'il donne ſont rigoureuſes. Leibnitz varia ſur ces principes; car il changea ſes infiniment petits en incomparables, comme ſerait, par exemple, un grain de ſable, comparé à la ſphere des fixes; & par là il portait atteinte à la certitude de ſon calcul. Ses ennemis ſe ſervirent de la voie qu'il leur ouvrait lui-même, & de ſon incertitude ſur les vrais principes, argumenterent contre ſon droit à l'invention „mais, dit Mr. d'Alembert, on objecte en-

Hiſt. des math. art. *différentiel* enciclopédie.

vain

„vain à Leibnitz que ſa métaphyſique du calcul différentiel n'était pas bonne: cela peut „être. Cependant cela ne prouve rien contre lui. Il peut avoir trouvé le calcul dont il „s'agit en regardant les quantités différentielles comme des quantités réellement infini„ment petites, ainſi que bien des géometres les ont conſidérées; il peut enſuite, effrayé „par les objections, avoir chancelé ſur cette métaphyſique". Ne pourrait-on pas en inférer auſſi que cet eſprit méthaphyſique que conduit l'imagination, n'eſt pas le même que celui qui analiſe les ſciences pour en découvrir les principes. L'un marche en étendant ſes idées dans l'infini, l'autre au contraire s'arrête pour les reſſerrer dans un très petit eſpace. Leibnitz, qui était ſingulierement doué du premier, ne l'était peut-être pas également du ſecond. De plus un objet ne le fixait pas longtems, l'ardeur de découvrir l'entrainait. C'eſt ainſi qu'en traitant les opérations différentielles, Leibnitz ſatisfait de leur exactitude, a pu paſſer ſur les vrais principes qui y ſont renfermés.

(35) L'abbé de Catelan donna en 1692. un livre intitulé *logiſtique univerſelle & méthode pour les tangentes.* Il y diſait dans un petit avertiſſement, que cet eſſai était propre à montrer qu'il valait mieux s'attacher à pouſſer plus loin les principes de Descartes ſur la géométrie, qu'à chercher de nouvelles méthodes. Mais, dit l'hiſtorien des mathématiques, on ne peut gueres ſe refuſer à un mouvement d'indignation, quand on voit que tout ce traité n'eſt que le calcul différentiel maladroitement dégiuiſé ſous une notation moins commode & moins avantageuſe. Tom. II, pag. 360.

Qu'appelle-t-on pouſſer plus loin les principes d'un géometre? Si c'eſt partir du terme où il avait porté les connaiſſances humaines, c'eſt marcher comme lui & après lui dans la carriere de la géométrie; c'eſt ajouter de nouvelles inventions aux ſiennes; c'eſt enchainer les idées d'un grand homme aux idées d'un autre grand homme. Qui ne ſait que depuis l'origine des ſciences, les idées de ceux qui les ont méditées forment une chaine non interrompue, à laquelle chaque génération ajoute un nouvel anneau? Ainſi les penſées des uns deviennent les germes des penſées des autres. Mais ſi l'on veut faire entendre qu'il faut s'aſſervir à la marche de nos prédéceſſeurs, & reſter dans le cercle qu'ils ont tracé; cette ſervitude eſt honteuſe: celui qui s'y ſoumet avoue ſa faibleſſe. L'homme de génie ne parle pas ainſi; jamais il ne s'enchaine à un guide; & Leibnitz avait * bien raiſon de dire „il ſemble que ceux qui s'attachent à un ſeul maitre s'abaiſſent par cette ſorte „d'eſclavage, & ne conçoivent rien qu'après lui."

* Lettre de Leibnitz à Mr. l'abbé Nicaiſe journ. ſc. 13. Avril 1693.

(36) Leibnitz s'était en effet occupé du calcul intégral. Il avait trouvé avant l'année 1700 une méthode pour intégrer les grandeurs, & il le manda à Mr. Bernoulli,

noulli, en lui marquant qu'il réſervait ſa découverte pour un ouvrage de la ſcience de l'infini qu'il méditait, & dont ſa méthode devait faire une des plus conſidérables parties. Il en publia un eſſai dans les actes de Leipſig de l'année 1702. Il écrivit à Mr. Wolf, peu de jours avant de mourir, qu'il avait encore à donner ſur le calcul quelque choſe *d'ineſpéré*, & qui n'aurait rien de ſemblable aux inventions de Newton & à celle des autres anglais. (M. de J.)

Je ne crois pas qu'on m'accuſe d'en avoir trop dit ſur cette partie de l'éloge de Leibnitz. On entend bien que je n'ai voulu parler que d'une choſe ineſpérée, que d'une méthode générale pour intégrer toutes les grandeurs. Je ſai que Newton a donné des regles du calcul intégral; mais les regles générales ſont encore à trouver, & ſi Leibnitz eût rendu ce ſervice à la géométrie, il ſe fût élevé, pour ainſi dire, au-deſſus de Newton même. Quelqu'un me blamera-t-il d'avoir loué Leibnitz d'un projet ſeulement indiqué, & non connu? Voici ma réponſe. L'hiſtoire de la vie des hommes raconte leurs actions, leurs motifs quand ils ont été dévoilés. L'hiſtoire de leur eſprit doit renfermer toutes leurs idées. Qu'importe à l'étendue du génie, qu'un projet ait été rempli? Les hommes ſont auſſi grands par les idées qu'ils ont eues, que par celles qu'ils ont exécutées.

(37) Leibnitz avait adopté les idées de Ramazzini, médecin italien, & deſirait que pour perfectionner la médecine, on ajoutât chaque année aux liſtes des batêmes & des morts, un détail de la conſtitution de l'air, des ſaiſons, des maladies qui ont régné parmi les hommes & parmi les animaux. Rien ne hâterait plus le progrès de la médecine, & comme dit * Leibnitz, c'eſt une vérité déplorable que les choſes utiles ſont les premieres auxquelles on devrait penſer, & les dernieres auxquelles on penſe. Il aurait pu ajouter qu'on y penſe longtems ſans les exécuter. Le ſouhait de Leibnitz eſt rempli maintenant en France. L'académie des ſciences donne tous les ans ces liſtes intéreſſantes dans ſes mémoires; il ſerait à deſirer qu'on ajoutât encore à ces liſtes l'âge du mort & le genre de la maladie. Par-là on connaitrait le nombre d'habitans que chaque maladie emporte, les tems où telles maladies ſont plus dangereuſes; on ſaurait celles qui ſont les plus meurtrieres, celles qui s'affaibliſſent &c. Mr. de la Condamine l'a propoſé il y a quelques années; „ſa propoſition avait été agrée de M. le lieutenant général de police, de M. M. les vicaires „généraux du dioceſe & de pluſieurs de M. M. les curés de Paris. Des objections, qu'on „n'a pas eu honte de faire, & qu'on aurait honte de répéter ici, ont empêché qu'elle „ne paſſât." Mercure de France Sept. 1759.

* Journ. des ſav. 26 Juillet 1694.

(38) En 1666 Leibnitz, étant à Nurenberg, apprit qu'il y avait dans cette ville une ſociété de chimiſtes, qui travaillaient dans le plus grand ſecret à la pierre philoſophale.

phale. Le desir de pénétrer jusqu'à eux lui suggéra une idée qui réussit : ce fut d'extraire des anciens alchimistes une suite de phrases obscures, dont l'assemblage formait une lettre plus obscure encore, que lui-même n'entendait pas. Cette lettre devint un titre pour être admis: on l'admira d'autant plus qu'on l'entendait moins. Leibnitz fut reconnu adepte, & choisi pour secretaire de la société. Sa liaison avec le baron de Boinebourg détruisit celle-ci: mais Leibnitz avoit trouvé le moyen de s'instruire avec eux, semblable à une plante robuste qui tire d'une terre ingrate la nourriture qui lui convient. Le langage de l'Alchimie lui était familier ; il a donné dans les mémoires de Berlin l'explication de deux énigmes chimiques, dont l'une était en vers grecs & l'autre en vers allemands, & dont les mots étaient arsenic & vitriol. (voyez les mém. de Berlin 1710.)

(39) Lorsque le phosphore fut découvert, chacun chercha à s'en attribuer l'honneur. Il fut trouvé par un bourgeois d'Hambourg, nommé Brandt. Kunckel, célebre chimiste, voulut avoir son secret & s'associa avec Kraft dans le dessein d'en faire commerce; mais Kraft, après avoir appris le procédé de Brandt, l'engagea à le refuser à Kunckel, qui, piqué de cette infidélité, & sachant seulement que le phosphore se tirait de l'urine, le découvrit par ses propres lumieres, au lieu que Brandt l'avait trouvé par hazard. Ce phosphore a retenu le nom de Kunckel. Kraft, passant à Hannover, montra ce nouveau phosphore au duc Jean Fréderic, & à Leibnitz, sans dissimuler que Brandt en était l'inventeur. Mais en Angleterre il ne fut pas si scrupuleux. Boile prétendit aussi à l'invention. Leibnitz, curieux de tous les phénomenes, fit venir à la cour du duc, Brandt, lequel travailla devant eux & leur apprit tous les détails de l'opération, qui passe encore aujourd'hui pour difficile. Le duc renvoya Brandt à Hambourg avec une pension, & ce fut le seul fruit qu'il retira de sa découverte. (mém. de Berlin 1710.)

(40) Voici ce qu'en dit un homme célebre par ses grandes vues, fait pour apprécier Leibnitz, & connaître, même lorsqu'il s'égare, la valeur de ses pensées. „Selon Leibnitz, les planetes aussi bien que la terre étaient autrefois des étoiles fi„xes & lumineuses par elles-mêmes. Après avoir brulé longtems, il prétend qu'el„les se sont éteintes faute de matieres combustibles ; & qu'elles sont devenues des „corps opaques. Le feu a produit par la fonte des matieres une croute vitrifiée, & „la base de toute la matiere qui compose le globe est du verre, dont les sables ne „sont que des fragmens. Les autres especes de terre se sont formées du mélange „de ce sable avec de l'eau & des sels fixes ; & quand la croute fut refroidie, les „parties humides, qui s'étaient élevées en forme de vapeurs, retomberent & forme„rent les mers. Elles envelopperent d'abord toute la surface du globe, & surmon-

„terent même les endroits les plus élevés, qui forment aujourd'hui les continens & „les iles. Selon cet auteur, les coquilles & les autres débris de la mer qu'on trou„ve partout, prouvent que la mer a couvert toute la terre; & la grande quantité de „ſels fixes, de ſables & d'autres matieres fondues & calcinées, qui ſont renfermées „dans les entrailles de la terre, prouvent que l'incendie a été général, & qu'il a pré„cédé l'exiſtence des mers. Quoique ces penſées ſoient dénuées de preuves, elles ſont „élevées, & on ſent bien qu'elles ſont le produit des méditations d'un grand hom„me. Les idées ont de la liaiſon, les hypotheſes ne ſont pas impoſſibles, & les con„ſéquences qu'on en peut tirer ne ſont pas contradictoires; mais le grand défaut „de cette théorie, c'eſt qu'elle ne s'applique point à l'état préſent de la terre; c'eſt „le paſſé qu'elle explique, & ce paſſé eſt ſi ancien, & nous a laiſſé ſi peu de veſti„ges, qu'on peut en dire tout ce qu'on voudra, & qu'à proportion qu'un homme „aura plus d'eſprit, il en pourra dire des choſes qui auront l'air plus vraiſemblable . . . „dire que la mer a enveloppé le globe entier, & que c'eſt par cette raiſon qu'on „trouve des coquilles partout, ce n'eſt pas faire attention à l'unité du tems de la „création; car ſi cela étoit, il faudrait néceſſairement dire que les coquillages, & les „autres habitans de mer dont on trouve les dépouilles dans l'intérieur de la terre, „ont exiſté les premiers, & longtems avant l'homme & les animaux terreſtres. Or, „indépendamment du témoignage des livres ſacrés, n'a-t-on pas raiſon de croire que „toutes les eſpeces d'animaux & de végétaux ſont à peu près auſſi anciennes les „unes que les autres." (M. de Buffon. hiſt. nat.)

La *protogée* de Leibnitz n'était qu'un eſſai, & pour ainſi dire les premieres idées qui lui étaient venues ſur ce ſujet. Peut-être que de nouvelles méditations l'auraient mis dans le cas de parer la derniere objection de Mr. de Buffon. Mais quant à la premiere, il eſt difficile d'y répondre. Le plus grand talent ne peut établir que ſur le ſable l'édifice des origines; alors la vérité eſt ſi loin, & nos vues ſont ſi courtes!

(41) L'enciclopédie d'Altſtédius fut compoſée en latin, & imprimée à Herborn dans le comté de Naſſau en 1620, en 3 vol. in fol. Cet écrivain infatigable y avait employé une partie de ſes jours. Le diſcernement de l'auteur ne répond pas toujours aux peines que ce travail lui a coutées; mais néanmoins il y a beaucoup à apprendre, & cet ouvrage mérite d'être loué par l'invention, quoiqu'il pût être mieux exécuté. C'eſt à y donner ſes ſoins que penſait Leibnitz. Il avait réſolu, conjointement avec Heſentalerus, de la revoir d'un bout à l'autre, d'en corriger les défauts, de ſuppléer les imperfections & d'en perfectionner la méthode. (M. de J.)

(42)

(42) Leibnitz avait appris ſous Thomaſius ce que valaient les philoſophes anciens. Il faiſait grand cas de Platon. „Je trouve naturel, dit-il à Mr. Remond, „que vous ayez gouté quelque choſe dans mes penſées, après avoir pénétré dans „celles de Platon, auteur qui me revient beaucoup . . . . je crois pouvoir por„ter jusqu'à la démonſtration des vérités qu'il n'a fait qu'avancer." Et ailleurs il dit encore, „Si quelqu'un réduiſait Platon en ſiſteme, il rendroit un grand ſervice „au genre humain, & l'on verrait que j'en approche un peu."

Ariſtote avait enſeigné, comme Leibnitz, que le principe de force qui anime la nature réſidait dans la matiere en général. Il concevait chaque ſubſtance comme revétue d'une tendance au mouvement, par laquelle il expliquait les changemens des corps. Cette ſubſtance, l'entéléchie d'Ariſtote, n'eſt pas loin de l'idée de la monade, dont Leibnitz a tiré un ſi grand parti.

L'idée de la monade, miroir de l'univers, & échappée du ſein de Dieu, eſt toute platonique.

(43) Il eſſaya de réconcilier la philoſophie de Descartes avec celle d'Ariſtote, dans une lettre adreſſée à Thomaſius. Il y montre les erreurs de ces deux grands hommes, & préfere le dernier. Il oſa faire réimprimer le livre de Marius Nizolius, *de veris principiis & vera ratione philoſophandi contra pſeudophiloſophos.* Cet ouvrage, imprimé en Italie en 1553, était le premier où l'on eût eu l'audace de s'élever contre Ariſtote. Il avait eu du ſuccès, & était enfin tombé dans l'oubli. Dans le tems où Ariſtote avait le plus d'ennemis, & où les cartéſiens triomphaient, Leibnitz oſa faire reparaitre la premiere critique de ce philoſophe, & le vengea, en donnant à ce livre une ſeconde vie à la faveur du nom d'Ariſtote & de Leibnitz, & en montrant que le philoſophe grec avoit eu les véritables principes de la philoſophie à pluſieurs égards, & que le moderne Descartes les avait empruntés de lui. (M. de J.)

(44) Voyez la note 35.

(45) „Les cartéſiens feraient bien mieux de ſe défaire de l'eſprit de ſecte, tou„jours contraire à l'avancement des ſciences; de joindre à la lecture des excellens „ouvrages de Mr. Descartes, celle de quelques auteurs grands hommes anciens & „modernes; de ne pas mépriſer l'antiquité où Mr. Descartes a pris une bonne partie „de ſes meilleures penſées . . . . . ; de tâcher de faire quelques pas en avant, „& de ne ſe pas contenter d'être de ſimples paraphraſtes de leur maitre . . . . „je m'imagine que ſa méthode n'était pas auſſi parfaite qu'on tâche de le faire croi„re: j'en juge par ſa géométrie. C'était ſon fort ſans doute. Cependant nous ſa„vons aujourd'hui qu'il s'en faut infiniment qu'elle n'aille auſſi loin qu'elle devrait „aller; & qu'il diſait qu'elle allait. Les plus importans problemes ont beſoin d'une

„autre analiſe, dont j'ai donné moi-même des échantillons . . . . ſa métaphy-„ſique, quoiqu'elle ait quelques beaux traits, eſt mêlée de grands paralogiſmes & „a des endroits bien faibles. J'ai découvert la ſource de ſes erreurs ſur les regles „du mouvement, & quoique j'eſtime extrêmement ſa phiſique, ce n'eſt pas que je „la tienne véritable, excepté quelques matieres particulieres, mais parce que je la con-„ſidere comme un admirable modele, & comme un échantillon de ce qu'on pour-„rait élever ſur des principes plus ſolides, que les expériences nous ont fournis de-„puis. (Lettre de Leibnitz à Mr. l'abbé Nicaiſe: Journ. des ſav. 1693.)

„Je ne trouvais aucun moyen d'expliquer comment le corps fait paſſer quelque „choſe dans l'ame, ou *vice verſâ*; ni comment une ſubſtance peut communiquer „avec une autre ſubſtance créée. Mr. Descartes avait quitté la partie là-deſſus." Recueil de pieces tom. II. 379. Leibnitz diſait ſouvent que la philoſophie de Descartes était l'antichambre de la vérité.

(46) Ce principe a été connu des anciens. Archimede, paſſant de la géométrie à la mécanique, s'en ſervit pour démontrer qu'une balance, dont les bras ſont égaux & chargés de poids égaux, devait reſter en équilibre, parce qu'il n'y a point de raiſon ſuffiſante pour qu'un des bras deſcende plutôt que l'autre. Leibnitz ſaiſit ce principe, le développa, & fut le premier qui l'énonça diſtinctement & qui l'introduiſit dans les ſciences. Ce principe doit être encore plus ancien qu'Archimede, & doit avoir été employé, ainſi que le principe de contradiction, par tous les peuples qui ont raiſonné. C'eſt la baſe de toute bonne logique. En effet l'art du philoſophe n'eſt pas de créer des principes nouveaux & inconnus, mais de démêler les principes ſimples d'après leſquels tous les hommes raiſonnent. „On demande à „Leibnitz comment il peut accorder ce principe avec la contingence de l'univers? „La contingence ſuppoſe une indifférence d'équilibre; or quoi de plus oppoſé à cet-„te indifférence que le principe de la raiſon ſuffiſante? Il faut donc dire que le „monde exiſte, non contingemment, mais en vertu d'une raiſon ſuffiſante, & cet „aveu pourrait mener jusqu'au bord du ſpinoſisme. Il eſt vrai que Leibnitz expli-„que la contingence par une choſe dont le contraire n'eſt pas impoſſible; mais il „eſt toujours vrai que la raiſon ſuffiſante ne laiſſe point la contingence en ſon en-„tier." (Enciclopédie art. ſuffiſante raiſon.) Au reſte ce principe eſt excellent: il a fourni à Descartes, à Locke & à Leibnitz la meilleure preuve métaphyſique de l'exiſtence de Dieu. Il eſt du plus grand uſage dans le cours de la vie, dans l'examen des phénomenes de la nature: il ſemble ſeulement que Leibnitz l'ait étendu trop loin. Ce principe enchaine ſans doute tous les êtres créés. Quand nous ne voyons pas la raiſon de leur exiſtence, nous la trouvons dans l'être éternel; mais on prou-

vera

vera difficilement que ce principe ſoit la cauſe unique des déterminations de Dieu. Pourquoi ſa volonté ne ſuffirait-elle pas pour établir ſon choix lorsqu'il y a égalité dans les choſes qu'il doit choiſir, & pourquoi cette égalité ſerait-elle impoſſible? Je ſai bien que nous nous éloignons en ceci des idées de Leibnitz, & de ſon principe des indiſcernables. Mais il n'a établi ce dernier principe, ſi je ne me trompe, que pour généraliſer le principe de la raiſon ſuffiſante, & pour qu'il fût toujours néceſſaire de l'employer. Sans ſon principe des indiſcernables, comment aurait-il rendu raiſon de l'emploi de deux particules ſemblables, dont l'une aurait été placée en France & l'autre en Chine? Clarke n'eſt peut-être pas fondé à dire que ce ſiſteme introduit la fatalité, en ne laiſſant pas à Dieu la liberté de choiſir, parce que, déterminé par la raiſon ſuffiſante, il ſuit le choix de ſa ſageſſe. Mais il eſt toujours vrai qu'il ne répugne point à la ſageſſe même de Dieu, qu'il y ait des choſes où ſa volonté ſeule l'ait déterminé. Le monde n'eſt pas éternel; qu'on nous diſe donc quelle raiſon Dieu avait de ne le pas créer dans l'inſtant qui a précédé la création.

2de. replique à Leibnitz.

(17) Cette notion du tems & de l'eſpace nous parait très juſte. C'eſt un des points ſur lesquels Leibnitz a combattu contre Clarke; mais il nous ſemble que l'anglais n'a rien oppoſé de ſatisfaiſant aux raiſons de Leibnitz. Un philoſophe moderne a penſé comme lui ſur ces deux êtres métaphyſiques. On demande, „y au„rait-il un eſpace s'il n'y avait point de corps, & une durée s'il n'y avait rien? „Ces queſtions viennent, ce ſemble, de ce qu'on ſuppoſe au tems & à l'eſpace plus „de réalité qu'ils n'en ont. . . . . Les enfans qui diſent que le vuide n'eſt „rien ont raiſon, parce qu'ils s'en tiennent aux ſimples notions du ſens commun; & „les philoſophes qui veulent réaliſer le vuide ſe perdent dans leurs ſpéculations. „Le vuide a été enfanté par les abſtractions, & voilà l'abus d'une méthode ſi utile „à bien des égards. S'il n'y avait point de corps & de ſucceſſion, l'eſpace & le „tems ſeraient poſſibles, mais ils n'exiſteraient pas."

Mélanges de littérature & de philoſophie tom. V.

Clareke, combattant l'étendue que Leibnitz donnait au principe de la raiſon ſuffiſante, demandait pourquoi Dieu n'avait pas créé le monde plutôt ou plus tard. A cela Leibnitz répondait que ſi l'on ſuppoſait que ce même monde eût pu être créé plutôt ou plus tard, ſans qu'on y changeât rien, on ſuppoſait quelque choſe d'inintelligible, n'y ayant point de marque pour le reconnaitre, puiſqu'au delà de l'origine des choſes, le tems n'exiſte pas. Mais ne peut-on pas objecter ceci? Le monde n'eſt pas éternel; ainſi je me transporte en idée dans l'éternité qui l'a précédé; j'y vois Dieu, contemplant tous les mondes poſſibles; je conviens que toutes les idées poſſibles lui ſont préſentes à la fois & qu'il n'y a point de ſucceſſion; ainſi il

a

a eu de toute éternité l'idée de la poſſibilité du monde qui exiſte actuellement, mais il n'a eu l'idée de ſon actualité que comme d'une choſe future & qui n'était pas encore. Après avoir créé, il a eu l'idée d'une actualité préſente. Ces deux idées ſont différentes; ces deux idées n'ont pas pu exiſter enſemble; il y a donc eu néceſſairement ſucceſſion; donc le tems a pu exiſter avant le monde, & Clarke a été fondé à dire que le principe de la raiſon ſuffiſante ne s'étendait pas à tout, puiſqu'il ne pouvait ſervir à expliquer pourquoi le monde n'avait pas été créé plutôt ou plus tard. Il eſt ſi vrai que nous ne concevons pas qu'il n'y ait point eu de tems avant la création que je n'ai pu écrire ceci ſans employer cette phraſe, *l'éternité qui a précédé*, parce que l'idée du commencement de l'exiſtence eſt toujours accompagnée d'une idée de ſucceſſion, qui ſuppoſe un avant & un après. Si cette ſucceſſion n'eſt pas dans les êtres créés, il faut qu'elle ſoit dans les penſées ou les volontés de l'être éternel. L'univers eſt né du moment où il a voulu; il n'a donc pas toujours voulu, puiſque l'univers n'eſt pas éternel.

(48) Nous avons déja dit (note 26.) que Leibnitz avait d'abord penſé avec les cartéſiens que l'eſſence de la matiere conſiſtait ſeulement dans l'étendue. Il changea de ſentiment depuis. „Si l'eſſence de la matiere conſiſtait ſeulement dans l'étendue, „dit-il, un corps qu'un autre corps déplace ne réſiſterait pas. Mais puiſqu'il réſiſte, „il faut que les corps poſſedent une autre qualité, qui eſt la force d'inertie. Cela „fait connaitre qu'il y a dans la matiere quelque autre choſe que ce qui eſt pure„ment géométrique, c'eſt à dire, que l'étendue & ſon changement tout nu; &, à le „bien conſidérer, on s'apperçoit qu'il y faut joindre quelque notion ſupérieure ou „métaphyſique, ſavoir celle de la ſubſtance, action ou force." (Journ. des ſav. 18. Juin 1691.)

(49) „J'avais d'abord donné dans le vuide, dit Leibnitz, & dans les atomes; „mais après bien des méditations, je m'apperçus qu'il eſt impoſſible de trouver les „principes d'une véritable unité dans la matiere ſeule, ou dans ce qui n'eſt que paſ„ſif, puiſque tout n'y eſt que collection ou amas de parties. Or la multitude ne „pouvant avoir ſa réalité que des unités véritables, je fus contraint, pour trouver „ces unités réelles, d'avoir recours à un atome formel, puiſqu'un être matériel ne „ſaurait être en même tems matériel & parfaitement indiviſible, ou doué d'une vé„ritable unité. Il fallut donc rappeller & comme réhabiliter les formes ſubſtantiel„les ſi décriées aujourd'hui, mais d'une maniere qui les rendît intelligibles, & qui „ſéparât l'uſage qu'on en doit faire de l'abus qu'on en a fait." (Siſt. nouv. de la nat. des ſubſt.) Il eſt vrai que cette idée des monades eſt d'une profondeur étonnante,

nante, & doit être regardée comme la plus ingénieuſe, ſinon des découvertes, du moins des inventions métaphyſiques.

(50) „Dans la défaillance, dans la ſtupeur ou le ſommeil profond, l'ame, qui „ne manque pas tout à fait de perception, ne differe pas d'une ſimple monade. „L'état préſent d'une ſubſtance ſimple procede naturellement de ſon état précédent; „ainſi le préſent eſt gros de l'avenir. Lorsque nous ſortons du ſommeil, de la défail„lance, de la ſtupeur, nous avons la conſcience de nos perceptions; il faut donc qu'il „n'y ait eu aucune interruption abſolue, qu'il y ait eu des perceptions immédiatement „précédentes & contiguës, quoique nous n'en ayons pas la conſcience; car la per„ception eſt engendrée de la perception, comme le mouvement du mouvement." (Enciclopédie art. Leibnitz.)

La monade, avertie d'une maniere confuſe de ce qui ſe paſſe aux extrémités du monde eſt une idée ſinguliere, mais grande. Si ce ſiſteme eût été plus généralement adopté, & mis à la portée du vulgaire, il aurait pu ramener la croyance aux ſonges. Car on eût dit: lorsqu'on veille, les ſenſations des objets voiſins abſorbent & éteignent toutes les autres; mais la nuit, la lumiere n'agit plus ſur nos ſens; il n'y a ni bruit, ni mouvement; les ſenſations plus faibles peuvent être apperçues; de là l'avis d'un fils tué à la guerre, d'une maiſon brulée &c. Ainſi les erreurs les plus groſſieres pourraient renaitre dans des ſiécles éclairés, & renaitre des recherches profondes où l'eſprit a le plus mis du ſien. Les philoſophes jugent ces erreurs & penſent y trouver les ſuites de l'ignorance; elles ne ſont peut-être que l'abus de l'eſprit, & les traces des idées philoſophiques défigurées par le vulgaire.

(51) A la multitude des monades qui compoſent le corps de l'animal, préſide une monade d'un degré ſupérieur, qui y eſt intimément unie; cette monade, qui en eſt l'ame, ne paſſe point d'un corps dans un autre, ce ſerait la métempſicoſe; cependant, ſuivant les principes de Leibnitz, les monades ne peuvent point périr, & il faudrait des miracles continuels pour les annihiler. Il penſe donc que cette ame eſt inſéparablement attachée au corps, comme un attribut à ſon ſujet. Quand l'animal nait, ce n'eſt qu'un développement d'un corps déja exiſtant; des parties de matiere y entrent & l'étendent. Quand il parait périr, ces mêmes parties l'abandonnent; mais il reſte toujours quelque choſe de lui, c'eſt à dire, l'ame unie, ſi on peut parler ainſi, au moule organique qui conſtituait l'animal. Cet état, que ſelon Leibnitz on appelle improprement mort, ſubſiſte juſqu'à ce qu'un nouveau développement le rende à ce que nous nommons la vie. (Siſt. nouveau &c. déja cité.)

(52) „Je crois que les ames des hommes ont préexiſté, non pas en ames raiſon„nables, mais en ames ſenſitives ſeulement, qui ne ſont parvenues à ce degré ſupérieur,

„c'eſt à dire à la raiſon, que lorsque l'homme que l'ame devait animer a été conçu. (Lettre de Leibnitz à Mr. Des Maiſeaux 8 Juillet 1711.)

(13) Nous avons emprunté le mot & l'idée de fulguration de l'article *Leibnitz* de l'enciclopédie. „Dieu eſt une unité, ou ſubſtance ſimple, origine de toutes les mona„des créées, qui en ſont émanées, pour ainſi dire, par des fulgurations continuelles" J'aurais voulu emprunter cet excellent article en entier; j'ai plus d'une fois, en le liſant, laiſſé l'éloge que j'avais entrepris; mais il faut ſuivre de loin ſes maitres, en les admirant, & en deſeſpérant de les imiter jamais.

(14) Dèsque l'on veut expliquer l'union du principe qui penſe avec la matiere qui agit, il faut admettre ou la voie d'influence de l'un ſur l'autre, ou les cauſes occaſionelles de Malebranche, ou l'harmonie préétablie de Leibnitz. Alors on voulait tout expliquer; aujourd'hui que les philoſophes n'expliquent plus, & ne connaiſſent que les faits, il répondent à ces grandes queſtions: je n'en ſai rien.

(15) Baile attaqua le ſiſteme de l'harmonie préétablie, & éleva des objections contre cette union de deux ſubſtances dont les changemens ſe correſpondent ſans ceſſe ſans qu'elles agiſſent l'une ſur l'autre. Il compare le corps à un vaiſſeau, qui aurait la vertu de ſe mouvoir de lui-même, ſi à propos qu'il éviterait les courans & les écueils, qu'il jetterait l'ancre où il le faut. „On conviendra que l'infinité de Dieu n'eſt pas trop „grande pour communiquer à un vaiſſeau une telle faculté, & on dira même que la na„ture du vaiſſeau n'eſt pas capable de recevoir de Dieu cette vertu-là. Cependant ce que „Mr. Leibnitz ſuppoſe de la machine du corps humain eſt plus admirable & plus ſurpre„nant que tout ceci." Baile paſſe enſuite à l'examen des changemens que le corps de Céſar a du ſubir pour répondre, dans la derniere exactitude, aux changemens perpétuels d'une certaine ame, qu'il ne connaiſſait pas, & qui ne faiſait aucune impreſſion ſur lui. A cela Leibnitz répondit que, ſi ſuivant certaines hipotheſes, le monde n'était compoſé que d'un nombre fini d'atomes, & qui ſe mûſſent ſuivant les lois de la mécanique, un eſprit fini pourrait être aſſez relevé pour comprendre & prévoir démonſtrativement tout ce qui y doit arriver; mais comme le nombre des atomes eſt infini, ce calcul n'appartient qu'à un être infini, & ce ſerait vouloir borner ſa puiſſance que de douter qu'il ait pu faire le vaiſſeau que Baile imagine. L'objection de Baile ſur l'ame eſt plus preſſante. „La faculté de ſe donner des penſées eſt une propriété de la nature: elle l'a reçue „de Dieu quant à ſa poſſeſſion, & quant à l'exécution. Si la premiere penſée eſt un ſenti„ment de plaiſir, on ne voit pas pourquoi la ſeconde ne ſerait pas auſſi un ſentiment de „plaiſir; car lorsque la cauſe totale d'un effet demeure, l'effet ne peut changer; & cette ame „au ſecond moment de ſon exiſtence ne reçoit pas une nouvelle faculté de penſer; elle ne „fait que retenir la faculté de penſer qu'elle avait au premier moment, & elle eſt auſſi indé„pendan-

Dict. de Baile, art. *Rorarius.*

Voyez les réponſes de Leibnitz, hiſt. des ouvrages des ſavans Juill. 1698. & dans le recueil de pieces de Mr. Des Maiſeaux.

„pendante de toute autre cauſe au ſecond moment qu'au premier; elle doit donc re„produire au ſecond moment la même penſée qu'elle venait de produire." Baile enſuite conſent que cette ame puiſſe avoir différentes penſées, mais encore faut-il qu'elles aient quelque affinité entr'elles. Comment donc ſe repréſenter comme poſſibles ces ſauts tumultueux de la terre au ciel, qui ſont ordinaires à la penſée de l'homme? Comment expliquer ces paſſages inſtantanés du plaiſir à la douleur? „Il arriva plus d'une fois „ſans doute à Céſar d'être piqué d'une épingle pendant qu'il tettait. Il fallut donc que „ſon ame ſe modifiât elle-même d'un ſentiment de douleur, immédiatement après les „perceptions agréables de la douceur du lait, qu'elle avait reçues deux ou trois minutes „de ſuite." Leibnitz répondit que „la loi du changement de la ſubſtance de l'animal „le porte de la joie à la douleur, dans le moment qu'il ſe fait une ſolution de continu „dans ſon corps, parce que la loi de la ſubſtance indiviſible de cet animal eſt de repré„ſenter ce qui ſe fait dans ſon corps, de la maniere que nous l'expérimentons, & même „de repréſenter, en quelque façon & par rapport à ce corps, tout ce qui ſe fait dans le „monde." Baile objecta que ſelon Leibnitz l'ame avait reçu non ſeulement la faculté de ſe donner inceſſamment des penſées, mais auſſi la faculté de ſuivre toujours un certain ordre de penſées, qui correſponde aux changemens continuels de la machine du corps. Ne faudrait-il pas que l'ame, pour changer à tout moment ſes perceptions, eût continuellement devant les yeux l'ordre qu'elle doit ſuivre, & y ſongeât actuellement? Ne faudrait-il pas pour le moins qu'il y eût en elle une ſuite d'inſtrumens particuliers, qui fuſſent chacun une cauſe néceſſaire d'une telle ou d'une telle penſée? Et cette ſuite d'inſtrumens ou de pieces peuvent-elles être conçues dans une ſubſtance ſimple & indiviſible? Leibnitz de ſon côté ſuppoſe que l'ame ne connait pas diſtinctement ſes perceptions à venir, „mais qu'elle les ſent confuſément, & qu'il y a en chaque ſubſtance des „traces de tout ce qui lui eſt arrivé, & de tout ce qui lui arrivera: mais cette multitude „infinie de perceptions nous empêche de les diſtinguer." L'état préſent de chaque ſubſtance eſt une ſuite naturelle de ſon état précédent. „L'ame, toute ſimple qu'elle eſt, „a toujours un ſentiment compoſé de pluſieurs perceptions à la fois; ce qui opere autant „pour notre but, que ſi elle était compoſée de pieces comme une machine. Car cha„que perception précédente a de l'influence ſur les ſuivantes, conformément à une loi „d'ordre qui eſt dans les perceptions, comme dans les mouvemens. . . . . „Les perceptions, qui ſe trouvent enſemble dans une même ame, enveloppant une mul„titude véritablement infinie de petits ſentimens indiſtinguables, que la ſuite doit déve„lopper, il ne faut point s'étonner de la variété infinie de ce qui en doit réſulter avec „le tems. Tout cela n'eſt qu'une conſéquence de la nature repréſentative." A cela, dit Baile, je n'ai pas beaucoup de choſes à repliquer; je dis ſeulement que cette ſuppoſi-

tion, quand elle ſera bien développée, eſt le vrai moyen de réſoudre toutes les difficultés. Voilà le ſentiment du plus grand métaphyſicien du ſiecle dernier. Son ſuffrage eſt l'éloge de Leibnitz! En effet, ſi nous écartons pour un moment les ſages préventions de notre ſiécle ſur cette métaphyſique, quelle tête n'a-t-il pas fallu pour réſoudre ce probleme! Que de méditations, de réflexions enchainées, d'objections prévues! Où l'expérience ne fournit rien, l'imagination a tout à faire; mais lorsque le ſiſteme eſt fini, lorsque toutes les parties ſont bien liées, le ſage répond froidement, cela eſt poſſible, & déplore que le génie n'ait fait qu'un beau roman.

Si Leibnitz pouvait revenir au monde, il penſerait de la métaphyſique ce qu'en penſent les philoſophes à qui j'écris; il penſerait qu'elle doit marcher avec les ſciences pour guider leurs progrès, mais que ſeule elle s'égare. Loin de l'accuſer, je l'admire, en regrettant que ſon ſiécle l'ait entrainé. Mais, au milieu de ſes influences, le ſage eſt ſemblable à un homme qui traverſe un fleuve rapide; il aborde, après avoir été longtems emporté par le courant, & il touche la terre bien loin du but qu'il s'était propoſé.

(16) S'il n'y avait point de Dieu, la difficulté de l'origine du mal ne ſubſiſterait plus, & cette origine ſerait dans les imperfections de la matiere éternelle; ſi l'on admettait la coéternité de la matiere avec Dieu, l'origine du mal naitrait encore des imperfections de la matiere, mais Dieu ne ſerait plus infini en tout, & ſa puiſſance ſerait limitée. L'une & l'autre de ces hipotheſes ſont fauſſes. La religion, le ſpectacle de l'univers, peut-être même le ſentiment intérieur nous conduiſent à l'idée d'un être ſupreme; & ce qui nous enſeigne ſon exiſtence, nous manifeſte en même tems ſon infinité. Mais comment a-t-il tout prévu, en laiſſant l'homme libre? Comment punit-il ſi ſéverement les faibleſſes d'un être qui eſt ſon ouvrage? Comment les maux qui nous aſſiégent n'ont-ils pas été prévus par ſa ſageſſe, & prévenus par ſa puiſſance? Ainſi nous nous enfonçons dans un labirinthe inextricable, en ſortant de notre ſphere. Dieu exiſte, il eſt l'auteur du monde, voilà ce qui nous eſt démontré. La révélation nous enſeigne qu'il punit & qu'il récompenſe, voilà ce qu'il nous eſt ordonné de croire; & la réponſe à ces queſtions eſt qu'il ne fallait pas les propoſer. Que ſommes-nous pour les réſoudre? L'homme eſt un être fini; eſt-ce à lui de prononcer ſur l'infini, de juger ſi les imperfections de l'univers n'entrent pas dans les deſſeins de Dieu? Placé dans un point de l'eſpace & de la durée, peut-il connaitre les lois par leſquelles tout ſe conſerve & s'enchaine, décider entre la contrainte & la liberté, affirmer ce qu'il eſt lui-même, lorsque le cri du ſentiment intérieur le force d'avouer qu'il eſt libre, & que l'harmonie de l'univers ſemble exiger au contraire qu'il ſoit lié au torrent des choſes qui ſe précipitent dans l'éternité? Ici l'évidence ſe montre des deux côtés, & l'accord de ces deux vérités parait impoſſible. Mais où ſont les bornes du poſſible? Qui les a tracées? Quelle eſt

la

la vue qui peut les atteindre & les embraſſer toutes? La vue de l'être qui aurait circonſcrit & pénétré la nature. Je demande ſi cet être ſerait l'homme? Qu'il explique donc en ce cas certains phénomenes inexplicables par les lois de la mécanique. Ces lois, ces phénomenes ſont vrais, ils ſont ſous ſes yeux, les ſens en portent directement l'évidence à l'eſprit, & j'oſe lui demander de les accorder, avant de l'entendre ſur les rapports néceſſaires qui lient des êtres libres. (Voyez mélanges de litter. & de philoſ. tom. V. & la note ſuivante.)

(57) La théodicée eſt précédée d'un diſcours ſur la conformité de la foi avec la raiſon. L'occaſion de ce diſcours fut une queſtion propoſée par Baile : ſavoir ſi une vérité & ſurtout une vérité de foi pourra être ſujette à des objections inſolubles. Baile avait pris l'affirmative, & Leibnitz ſe décida pour la négative. Je m'en étonne ; car il ſemble que ſi l'objection ne peut-être détruite que par une raiſon que nous ignorons, elle demeurera ſans réponſe & nous paraitra inſoluble. Mr. d'Alembert me fournira un exemple. Je ſuppoſe que deux philoſophes, qui connaiſſent les propriétés de l'air, conçoivent l'idée du barometre &, qu'avant de l'avoir exécuté, ils raiſonnent ſur ſes effets; je ſuppoſe encore que l'un des deux penſe que le mercure deſcendra lorsque l'air ſera chargé de vapeurs; l'autre lui oppoſera qu'il doit monter au contraire, parce que l'air chargé de vapeurs doit devenir plus peſant. Que répondra le premier philoſophe à cette objection? Je défie qu'il y en ait de plus inſoluble. Il n'y aura que le fait qui pourra prononcer. Il y a cependant des cauſes dans la nature, qui décident le mercure à deſcendre lorsqu'il doit pleuvoir: mais ces cauſes étant inconnues, & ne pouvant être employées à détruire l'objection, l'objection demeure victorieuſe & inſoluble. Les vérités de la foi ſont bien plus inacceſſibles, puisqu'elles ſe refuſent à nos ſens : ainſi l'on peut admettre des objections inſolubles que la raiſon ne peut concilier avec ces vérités. S'il était poſſible qu'un homme ignorât l'exiſtence du mal moral & phyſique, & qu'on lui demandât ſi ces différens maux peuvent ſe trouver dans un monde, ouvrage de Dieu: cet homme, éclairé par les ſeules lumieres de la raiſon, répondrait à coup ſûr que non; & lorsqu'on lui ferait voir que le fait eſt contraire à ſes idées, il dirait : je ne connais pas l'étendue des deſſeins de Dieu, il a des raiſons que j'ignore. „Mr. Baile, diſait „Leibnitz, ne veut point qu'on puiſſe juſtifier la bonté de Dieu, dans la permiſſion du „péché, parce que la vraiſemblance ſerait contre un homme, qui ſe trouverait dans un „cas, qui nous paraitrait ſemblable à cette permiſſion . . . . mais il faut conſidé„rer que lorsqu'on a prévu le mal, qu'on ne l'a point empêché, quoiqu'il paraiſſe qu'on „ait pu le faire aiſément, & qu'on a même fait des choſes qui l'ont facilité, il ne s'enſuit „pas pour cela néceſſairement qu'on en ſoit le complice; ce n'eſt qu'une préſomption „très forte, qui tient ordinairement lieu de vérité dans les choſes humaines, mais qui ſe-

„rait détruite par une diſcuſſion exacte du fait, ſi nous en étions capables par rapport à „Dieu ; car on appelle *préſomption*, chez les juriſconſultes, ce qui doit paſſer pour vérité „par proviſion, au cas que le contraire ne ſe prouve point." Il faut croire que Baile, en admettant des objections inſolubles contre les miſteres, ne regardait pas ces objections inſolubles comme démonſtratives. Il voulait dire ſeulement que n'ayant pas toutes les connaiſſances, quelques unes de nos connaiſſances paraiſſaient impliquer contradiction avec ces miſteres ; d'où il réſulte que cette diſcuſſion comme toutes les diſcuſſions métaphyſiques eſt née du défaut de s'entendre. Baile & Leibnitz attachaient des idées différentes au mot inſoluble ; l'un admettait une inſolubilité apparente, l'autre nioit une inſolubilité rigoureuſe.

(58) La théodicée parut en 1710. On trouve dans ce livre une érudition immenſe ; la clarté, & les raiſonnemens ſuivis de l'eſprit géométrique ; un ſtile énergique & aſſez orné pour plaire ; enfin une équité & une politeſſe rares, lorsqu'il s'agit de combattre le ſentiment d'autrui. Le deſſein de Leibnitz, en compoſant cet ouvrage, fut de détruire des maximes dangereuſes, qui s'étaient répandues, & qui attaquaient la bonté de Dieu. Ces maximes étaient particulierement renfermées dans le dictionnaire de Baile. Leibnitz avait dit pluſieurs fois ce qu'il en penſait à la reine de Pruſſe. Il était cependant bien aiſe que Baile eût donné lieu d'approfondir ces queſtions importantes ; il avouait qu'il les avait examinées, & qu'il avait eu deſſein de publier ſes penſées ſur ce ſujet. Cette princeſſe l'exhorta à le faire & le détermina par ſes ſollicitations.

Préface de la théodicée.

„Quelques philoſophes & même quelques Théologiens ont cru, dit-il, que Dieu „étant ſouverain maître de l'univers, il pourrait ſans aucun préjudice de ſa ſainteté faire „commettre des péchés, ſeulement parce que cela lui plait, ou pour avoir le plaiſir de „punir, & même qu'il pourrait prendre plaiſir à affliger des innocens, ſans faire aucune „injuſtice, parce que perſonne n'eſt en droit de controller ſes actions. Quelques uns „même ſont allés jusqu'à dire que Dieu en uſe effectivement ainſi, & ſous prétexte que „nous ſommes comme un rien par rapport à lui, ils nous comparent avec les vers de ter„re que les hommes ne ſe ſoucient pas d'écraſer en marchant. . . . . Ils ne „voyent pas que c'eſt proprement détruire la juſtice de Dieu ; car quelle notion aſſigne„rons-nous à une telle eſpece de juſtice, qui n'a que ſa volonté pour regle, c'eſt „à dire, où la volonté n'eſt pas dirigée par les regles du bien, & ſe porte même directe„ment au mal ? A moins que ce ne ſoit la notion contenue dans cette définition tiranni„que de Traſimaque chez Platon, qui diſait, que juſte n'était autre choſe que ce qu'il „plait au plus puiſſant." Leibnitz ſe propoſe enſuite les difficultés qu'il entreprend d'éclaircir. "Les philoſophes ont conſidéré les queſtions de la néceſſité, de la liberté, & „de l'origine du mal. Les théologiens y ont joint celles du péché originel, de la grace

&

„& de la prédeſtination. La corruption originelle du genre humain, venue du premier „péché, nous paraît avoir impoſé une néceſſité de pécher, ſans le ſecours de la grace di„vine; mais la néceſſité étant incompatible avec la punition, on en inférera qu'une gra„ce ſuffiſante doit avoir été donnée à tous les hommes; ce qui ne paraît pas trop confor„me avec l'expérience. Mais la difficulté eſt grande, ſurtout par rapport à la deſtina„tion de Dieu ſur le ſalut des hommes; il y en a peu de ſauvés ou d'élus, Dieu n'a „donc pas la volonté décrétoire d'en élire beaucoup: & puiſqu'on avoue que ceux qu'il „a choiſis ne le méritent pas plus que les autres, & ne ſont pas même moins mauvais „dans le fond, ce qu'ils ont de bon ne venant que du don de Dieu, où eſt donc ſa juſ„tice, dira-t-on, ou du moins où eſt ſa bonté? La partialité ou l'acception des perſon„nes va contre la juſtice, & celui qui borne ſa bonté ſans ſujet n'en a pas aſſez." C'eſt pour réſoudre les difficultés des philoſophes & des théologiens que Leibnitz établit les principes dont nous avons donné une légere esquiſſe. En faveur de ceux qui ſeraient curieux d'en ſavoir davantage, & de connaître mieux la doctrine qui y eſt renfermée, nous nous étendrons un peu plus & nous introduirons Leibnitz parlant de ſon ouvrage dans ſa préface, & en feſant lui-même une eſpece d'extrait. Il dit qu'on y fera voir, „que la néceſſité abſolue qu'on appelle auſſi logique & métaphyſique, & quelquefois „géométrique, & qui ſerait ſeule à craindre, ne ſe trouve point dans les actions libres, „& qu'ainſi la liberté eſt exemte non ſeulement de la contrainte, mais encore de la vraie „néceſſité. On ſera voir que Dieu même, quoiqu'il choiſiſſe toujours le meilleur, n'agit „point par une néceſſité abſolue, & que les lois de la nature que Dieu a preſcrites, fon„dées ſur la convenance, tiennent le milieu entre les vérités géométriques abſolument „néceſſaires & les décrets arbitraires; ce que Mr. Baile & d'autres nouveaux philoſophes „n'ont pas aſſez compris.. On ſera voir auſſi qu'il y a une indifférence dans la liberté, „parce qu'il n'y a point de néceſſité abſolue pour l'une ou pour l'autre part; mais qu'il „n'y a pourtant jamais une indifférence de parfait équilibre. L'on montrera auſſi qu'il „y a dans les actions libres une parfaite ſpontanéité, au delà de tout ce qu'on en a con„çu jusqu'ici. Enfin l'on fera juger que la néceſſité hipothétique & la néceſſité morale, „qui reſtent dans les actions libres, n'ont point d'inconvéniens, & que la raiſon pareſſeu„ſe eſt un vrai ſophisme." La raiſon pareſſeuſe eſt celle qui dit: l'avenir eſt néceſſaire &, quelque choſe que je faſſe, ce qui doit être ſera. C'eſt le fatum des mahométans. A l'égard de la grace & de la prédeſtination, Leibnitz juſtifie les propoſitions ſuivantes, ſavoir „que nous ne ſommes convertis que par la grace prévenante de Dieu, & que „nous ne ſaurions faire le bien que par ſon aſſiſtance: que Dieu veut le ſalut de tous „les hommes, & qu'il ne damne que ceux qui ont mauvaiſe volonté: qu'il donne à tous „une grace ſuffiſante, pourvu qu'ils en veuillent uſer: que J. C. étant le principe & le

„centre

„centre de l'élection, Dieu a deſtiné les élus au ſalut, parce qu'il a prévu qu'ils s'at-„tacheraient à J. C. par une foi vive: quoiqu'il ſoit vrai que cette raiſon de l'élection „n'eſt pas la derniere raiſon, & que cette prévision même eſt une ſuite de ſon décret an-„térieur : d'autant que cette foi eſt un don de Dieu, & que Dieu les a prédeſtinés à „cette foi par un décret ſupérieur, qui diſpenſe les graces & les circonſtances ſuivant la „profondeur de ſa ſageſſe."

On demandera peut-être à Leibnitz ce que c'eſt qu'une indifférence dans la liberté, qui n'eſt pourtant jamais une indifférence de parfait équilibre. Je conçois que l'indifférence eſt dans la volonté de l'être qui doit agir, & que l'équilibre imparfait eſt dans les cauſes qui le déterminent; par conſéquent il eſt déterminé à faire une choſe plutôt que l'autre; mais ces cauſes ſont dans les objets extérieurs, & liées aux cauſes générales; l'homme y cede ; il n'eſt donc pas libre abſolument; il ſuit ſa volonté entrainée par les cauſes générales; il fait librement des choſes déterminées. Cette hipotheſe détruit-elle les objections qu'on peut faire contre la moralité des actions de l'homme. Dèsqu'il n'y a point d'équilibre parfait dans les cauſes déterminantes, quelque petite que ſoit la différence qui détruit l'équilibre, cette différence agit ſur moi comme ſi elle exiſtait ſeule, & je ſuis entrainé par elle: puisque je ſuis entrainé, comment mon conſentement peut-il devenir un crime, lorsque la cauſe qui me décide ne dépend pas de moi, & lorsque l'aveu de ma volonté qui accompagne l'action eſt une ſuite du caractere que j'ai reçu de la nature? L'enchainement des cauſes qui me font agir n'eſt-il pas l'ouvrage de Dieu? Et ce caractere que je porte, qui me l'a donné ? Envain Leibnitz répond que l'origine du mal eſt dans la nature idéale de la créature, renfermée dans les vérités éternelles de l'entendement divin; car je puis toujours demander, pourquoi la ſageſſe & la bonté de Dieu n'ont pas rejetté cette idée? Convenons donc que toutes ces prétendues explications ne font que ſubſtituer une difficulté à la place d'une autre, & qu'une difficulté n'eſt pas réſolue lorsqu'il reſte un *pourquoi*, auquel on ne peut pas répondre. Ces matieres ſeraient aſſurément très dignes d'occuper les hommes, ſi elles étaient à leur portée. La philoſophie doit les révérer : mais il n'eſt pas digne d'elle de tenter d'expliquer des choſes inexpliquables. En s'elevant à la divinité, elle doit adorer & ſe taire. Voilà le jugement que notre ſiécle a porté des diſcuſſions qui ont fait tant de bruit dans le ſiécle dernier. Oſons dire qu'elles étaient frivoles. Leibnitz eſt aſſez grand pour permettre cet aveu. Oſons regretter que Leibnitz n'ait pas paru 80 ans plus tard. Les profondeurs de la métaphyſique auraient été ſondées, Leibnitz aurait ſu que cette ſcience eſt impénétrable, que les vérités qu'elle renferme ſont couvertes d'une nuit profonde; il n'eût peut-être conſervé de ſa métaphyſique que les monades, ces êtres ſimples qui produiſent le phénomene de l'etendue; il n'eût vu, n'eût ſuivi que la nature, & il eût

dit

dit à l'expérience: montre-moi des faits, le génie qui m'éclaire va te guider pour en découvrir de nouveaux. Il aurait fait faire de nouveaux pas à la géométrie dans la carriere de l'infini; il eût fait plus peût-être; en rempliſſant ſon projet ſur les lois, il eût été le légiſlateur de tous les peuples, de tous les ſiécles, & un jour le bonheur des hommes eût été ſon ouvrage!

(59) Le ſiſteme de l'optimisme a été adopté, combattu, & enfin réduit à ſa valeur, à une fiction ingénieuſe qui ſerait conſolante, ſi l'erreur pouvait durer plus d'un moment. Ce ſiſteme eſt aſſez connu, nous n'en dirons rien de plus; mais nous ne pouvons nous refuſer de dire quelque choſe du dialogue qui termine la Théodicée. Laurent Valla a compoſé un dialogue ſur le libre arbitre contre Boëce, où il feint que Sextus Tarquin, venant à Delphes pour conſulter l'oracle d'Apollon, ait pour réponſe: *exul inopsque cades irata pulſus ab urbe.* Sextus ſe plaint de ſon ſort. Apollon lui répond: je vous ai dit ce qui arrivera: je ſai l'avenir, mais je ne le fais pas. Allez-vous plaindre à Jupiter. C'eſt ainſi que Valla diſtinguait la préſcience divine de la providence; mais le mal eſt qu'il ſemblait condamner la providence ſous le nom de Jupiter. Leibnitz continue la fiction. Sextus va trouver Jupiter à Dodone: pourquoi, dit-il, ô Dieu, m'avez-vous fait méchant? Jupiter lui répond: ſi tu veux renoncer à Rome, à la couronne, tu ſeras heureux; ſi tu retournes à Rome, tu es perdu. Sextus ne pouvant ſe réſoudre à ce grand ſacrifice ſort du temple & s'abandonne à ſon deſtin. Le grand prêtre fait des repréſentations au Dieu, & lui dit: que ne lui donnez-vous une autre volonté? Allez, dit Jupiter, trouver ma fille Pallas; elle vous apprendra ce que je devais faire. Pallas le conduit en effet dans le palais des deſtinées. Là elle lui montre la repréſentation de tous les mondes poſſibles. Dans chacun de ces mondes étaient différens Sextus, qui, par des volontés différentes, auraient eu des deſtinées plus ou moins heureuſes. Enfin dans le dernier des mondes, qui comme le meilleur fait le ſommet de la piramide que tous les autres compoſent, le grand prêtre voit Sextus s'en aller à Rome, mettre tout en désordre & violer la femme de ſon ami. Le voilà chaſſé avec ſon pere, battu & malheureux. „Vous voyez, dit Pallas ou la ſageſſe, que mon pere n'a point „fait Sextus méchant; il l'était de toute éternité; il l'était toujours librement. Il n'a „fait que lui accorder l'exiſtence que ſa ſageſſe ne pouvait refuſer au meilleur des mon„des, où il eſt compris. Il l'a fait paſſer de la région des poſſibles à celle des êtres ac„tuels. Le crime de Sextus ſert à de grandes choſes; il en naitra un grand empire qui „donnera de grands exemples. Mais, dit un philoſophe moderne, comment les vertus „de la république romaine avaient-elles beſoin d'être précédées par un crime? Voilà ce „qu'on ne nous dit point, & ce qu'on ſerait bien embaraſſé de nous dire. Comment „tant d'hommes s'égorgent-ils dans le meilleur des mondes poſſibles? Et, ſi c'eſt-là le „meilleur des mondes, pourquoi Dieu l'a-t-il créé? La réponſe à toutes ces queſtions „eſt en deux mots: *O Altitudo!* Et il faut avouer que toute cette métaphyſique eſt bien „creuſe." Que répondrait aujourd'hui Leibnitz au philoſophe? Vous avez raiſon.

(60) Au mois de Novembre 1715. Leibnitz écrivit à la princeſſe de Galles, & dans ſa lettre attaqua quelques points de la philoſophie de Newton. Il y a apparence que les diſputes & les criailleries, qui s'étaient élevées ſur l'invention du calcul differentiel, lui avaient donné un peu d'humeur; car il n'avait jamais combattu les ſentimens de Newton; il ſe contentait de ne pas penſer comme lui. Cette fois la princeſſe engagea la diſpute, en montrant cette lettre au célebre Samuel Clarke, & en le déterminant à y répon-

répondre. Leibnitz accuſait Newton d'avoir attribué à Dieu un organe par lequel il apperçoit les choſes. Il ſe prévalait d'une expreſſion ſuſceptible de pluſieurs ſens. Newton entendait par *ſenſorium* le lieu des ſenſations: Dieu étant préſent partout, il voit, dit-il, & diſcerne toutes choſes dans l'eſpace infini, comme dans ſon *ſenſorium*. Il avait fixé le ſens de ce mot en diſant plus haut: le *ſenſorium* des animaux n'eſt-il pas le lieu où la ſubſtance qui apperçoit eſt préſente? Envain Leibnitz objecte que Godenius donne à ce mot le ſens d'organe de la ſenſation. Qu'importe la ſignification du dictionnaire, quand un philoſophe a défini le mot? Leibnitz s'élevait encore contre la penſée de Newton, que le ſiſteme du monde aurait un jour beſoin d'être remis en ordre par ſon
1. Ecrit de Leibnitz. auteur. Il demandait, ſi Dieu n'avait pas eu aſſez de vues pour en faire un mouvement perpétuel, & ſi, comme un horloger, il avait beſoin de raccommoder ſon ouvrage? Selon Leibnitz la même force ſubſiſte toujours, & circule ſeulement dans les différentes
1. Replique de Clarke. parties de la matiere ſuivant les lois de la nature & le bel ordre préétabli. Clarke répondait que l'idée d'un monde qui ſe conſerve, ſans que Dieu y intervienne, introduit le matérialisme & la fatalité. Car ſi les choſes vont ainſi ſeules depuis la naiſſance du monde, pourquoi n'auraient-elles pas été de même de toute éternité? Clarke allait, ce ſemble, trop loin; on peut dire que la providence agit, ſoit qu'elle prévoie ou qu'elle conſerve; on peut croire que la ſageſſe de Dieu a tout prévu, & qu'il laiſſe aller le monde phyſique, après lui avoir imprimé un premier mouvement; on peut croire auſſi que, dans la ſuite des ſiécles, Dieu redonnera un nouveau branle à cette machine: non que le mouvement ait été perdu, mais parce qu'il ſe trouvera diſtribué avec trop d'inégalité; & la ſageſſe de Dieu eſt la même, parce qu'il a prévu les changemens qu'il doit faire. Leibnitz & Newton établiſſaient donc des principes poſſibles & vraiſemblables. Lequel des deux a le mieux deviné? Dieu & l'avenir le ſavent. Les matieres ſe multiplierent à meſure que la diſpute avançait. On traita du tems, de l'eſpace, des miracles, du naturel & du ſurnaturel, du libre & du volontaire, de la force des corps qui ſe meuvent.

4. Ecrit de Leibnitz. Leibnitz dans ſa jeuneſſe avait adopté le vuide; mais il le rejetta par la ſuite entierement. Voici comment il raiſonnait. „Toute perfection que Dieu a pu mettre dans „les choſes, ſans déroger aux autres perfections qui y ſont, y a été miſe. Or figurons-„nous un eſpace vuide: Dieu y pouvait mettre quelque matiere; donc il l'y a miſe; „donc tout eſt plein. Il n'eſt pas poſſible, diſait-il encore, qu'il y ait un principe de „déterminer la proportion du vuide au plein. On dira peut-être que l'un doit être „égal à l'autre. Mais, comme la matiere eſt plus parfaite que le vuide, la raiſon veut „qu'on obſerve la proportion géométrique, & qu'il y ait d'autant plus de plein qu'il mérite d'être préféré. Mais ainſi il n'y aura point de vuide du tout: car la perfection de „la matiere eſt à celle du vuide comme quelque choſe à rien." A cela Clarke répondait que ſi cet argument était fondé, il prouverait que Dieu ne ſaurait s'empêcher de faire tout ce qu'il peut faire, & par conſéquent de rendre toutes les créatures infinies &
4. Replique de Clarke. éternelles. Leibnitz a été conduit à nier le vuide par un abus du principe de la raiſon ſuffiſante, par le deſir d'expliquer tout. S'il n'y a pas de vuide, il faut que le monde ſoit infini. S'il a des limites, qu'eſt-ce qu'il y a hors de ſes limites? Rien, le néant; le vuide donc. Si l'on eſt forcé d'admettre du vuide au delà du monde, pourquoi ne veut-on pas que ce vuide ſoit encore diſſéminé dans les pores des corps? Dieu a aſſis ſon ouvrage au milieu du néant dont il l'a tiré; il a permis que le vuide enveloppât les choſes créées, afin que le jeu des reſſorts fût plus libre, & que la force ne fût pas tout

à coup détruite par la réſiſtance. On ne conçoit pas le vuide. Mais s'il exiſte, comment veut-on s'en former une idée? Frappe-t-il les ſens? Non; les ſens ne connaiſſent que les corps. Eh bien, les corps en ſe raréfiant & en ſe condenſant démontrent qu'il y a du vuide. Il paraît que Clarke n'avait pas ſur le tems & l'eſpace des idées auſſi juſtes que celles de Leibnitz. Mais à l'égard des miracles, ce grand homme s'éloignait, ce ſemble, de la véritable notion qu'on en doit avoir. Un miracle eſt un effet inexplicable par les lois de la nature, un effet qu'elles n'ont pu produire. Qui pourra donc décider ſi un effet extraordinaire eſt un miracle? Celui qui, pour ainſi dire, aurait vu la nature à nu, & fait le dénombrement de ſes reſſorts & de ſes loix. Lui ſeul pourrait dire: ici la nature s'eſt arrêtée, ici Dieu a interrompu la marche qu'il lui avait preſcrite. Clarke avait grande raiſon d'avancer qu'il n'y rien de naturel, ni de ſurnaturel à l'égard de Dieu. La nature eſt l'ordre des lois établies par l'être ſuprême, l'effet des décrets de ſa ſageſſe exécutés par ſa puiſſance. Un miracle, quel qu'il ſoit, ne peut être que l'accompliſſement des mêmes décrets; Dieu n'y voit donc rien de ſurnaturel? Leibnitz avait tort de penſer que l'attraction, ſi elle exiſtait, ſerait un miracle continuel; perſonne ne peut démontrer que ſa cauſe réſide dans la matiere; perſonne n'a pu démontrer juſqu'ici qu'elle n'y réſide pas. Le philoſophe peut donc croire que la gravité eſt une propriété de la matiere & qu'elle agit par un mécanisme inconnu. Je m'étonne que Leibnitz s'y ſoit refuſé, lui qui donnait à ſes monades une force active; il ne lui reſtait plus qu'à y joindre une tendance, & la force des monades devenait la gravité. Leibnitz penſerait aujourd'hui comme les ſavans qui lui ont ſuccédé. L'attraction eſt univerſellement admiſe; elle fut longtems combattue. Telle eſt la marche de l'opinion publique; d'abord contraire, enſuite quelquefois favorable aux nouveautés éclatantes, elle eſt ſemblable à un reſſort qui réſiſte, & cede, en conſumant la force qui le comprime, mais qui, en ſe débandant, rend à cette force tout ce qu'il lui a fait perdre.

2. Replique de Clarke.

(61) Il était encore à Vienne en 1714. lorſque la reine Anne mourut & que l'électeur d'Hannover ſuccéda à la couronne d'Angleterre. Leibnitz ſe rendit à Hannover, mais il n'y trouva plus le roi, & il n'était plus d'âge à le ſuivre. Il lui marqua ſon zele plus utilement par des réponſes qu'il fit à quelques libelles anglais publiés contre ſa majeſté. (Fontenelle) „Depuis ce tems ſa ſanté baiſſa toujours: il était ſujet à la goute, dont „les attaques devenaient chaque année plus fréquentes, & qu'il traitait à ſa maniere, ou „ſeulement ſuivant les conſeils de quelques amis étrangers en médecine. Ce n'eſt pas „l'unique ſavant à qui pareille conduite ait été funeſte. On croit auſſi qu'une tiſanne „que prit Leibnitz dans un accès de goute, par l'avis d'un jéſuite d'Ingolſtadt, & qui ne „paſſa point, ſervit à avancer ſa mort; du moins les douleurs néphrétiques, occaſionnées „ſelon les apparences par ce remede, jointes aux douleurs de ſa goute remontée aux „épaules, lui cauſerent des convulſions ſi violentes qu'il y ſuccomba dans l'eſpace d'une „heure. Il mourut à Hannover le 14. Novembre 1716. agé de 70 ans, 4 mois, 11 jours." (M. de J.) Dans les derniers momens qu'il put parler, il raiſonnait ſur la maniere dont le fameux Furſtenbach avait changé la moitié d'un clou de fer en or. (Fontenelle) On lit dans l'enciclopédie qu'un moment avant que d'expirer, il demanda de l'encre & du papier; il écrivit: mais ayant voulu lire ce qu'il avait écrit, ſa vue s'obſcurcit & il ceſſa de vivre.

Quant à ſa maniere de vivre & à ſon caractere, nous en prendrons l'idée dans l'éloge de Mr. de Fontenelle, à qui Mr. Eccard, ami intime de Leibnitz, avait fourni des mémoires ſûrs. Nous en allons tranſcrire quelques morceaux.

Digitized by Google

Leibnitz ne s'était point marié. Il y avait penſé à l'âge de 50 ans; mais la perſonne qu'il avait en vue voulut avoir le tems de faire ſes réflexions; cela donna à Leibnitz le loiſir de faire auſſi les ſiennes, & il ne ſe maria point.

Il était d'une forte complexion; il n'avait gueres eu de maladie, excepté quelques vertiges dont il était quelquefois incommodé, & la goute. Il mangeait beaucoup & buvait peu, quand on ne le forçait pas, & jamais de vin ſans eau. Chez lui il était abſolument le maitre; car il y mangeait toujours ſeul. Il ne réglait pas ſes repas à de certaines heures, mais ſelon ſes études. Depuis qu'il avait la goute, il ne dinait que d'un peu de lait; mais il feſait un grand ſouper ſur lequel il ſe couchait à une heure ou deux après minuit. Souvent il ne dormait qu'aſſis ſur une chaiſe & ne s'en réveillait pas mois frais à 7. ou 8 heures du matin. Il étudiait de ſuite, & il a été des mois entiers ſans quitter le ſiege; pratique fort propre à avancer un travail, mais fort mal ſaine; auſſi croit-on qu'elle lui attira une fluxion ſur la jambe droite, avec un ulcere ouvert. il y voulut remédier à ſa maniere; car il conſultait peu les médecins, & il vint à ne pouvoir presque plus marcher, ni quitter le lit.

Il feſait des extraits de tout ce qu'il liſait, & y ajoutait ſes réflexions, après quoi il mettait tout cela à part & ne le regardait plus. Sa mémoire qui était admirable ne ſe déchargeait point, comme à l'ordinaire, des choſes qui étaient écrites, mais ſeulement l'écriture avait été néceſſaire pour les y graver à jamais. Il était toujours prêt à répondre ſur toutes ſortes de matieres, & le roi d'Angleterre l'appellait ſon dictionnaire vivant. Il pouvait encore dans ſa vieilleſſe réciter des livres entiers de Virgile. Il avait une érudition prodigieuſe, & ſon opinion était qu'il n'y avait point de mauvais livres où il n'y eût quelque choſe à apprendre. Les hommes ſont à cet égard comme les livres: auſſi s'entretenait-il volontiers avec toutes ſortes de perſonnes, gens de cour, artiſans, laboureurs, ſoldats &c. Il s'entretenait même ſouvent avec les femmes, & ne comptait point pour perdu le tems qu'il donnait à leur converſation. Il ſe dépouillait parfaitement avec elles du caractere de ſavant & de philoſophe; caracteres cependant presque indélébiles, & dont elles appercevraient bien finement & avec bien du dégout les traces les plus légeres. Cette facilité de ſe communiquer le faiſait aimer de tout le monde. Il était toujours d'une humeur gaie. Il ſe mettait aiſément en colere, mais il en revenait auſſitôt; ſes premiers mouvemens n'étaient pas d'aimer la contradiction ſur quoi que ce fût, mais il ne fallait qu'attendre les ſeconds; & en effet les ſeconds mouvemens, les ſeuls dont il reſte des traces, lui feront éternellement honneur.

On l'accuſe de n'avoir été qu'un grand & rigide obſervateur du droit naturel. On l'accuſe auſſi d'avoir aimé l'argent. Il avait un revenu très conſidérable en penſions, du duc de Wolfenbuttel, du roi d'Angleterre, de l'empereur, du czar, & il vivait toujours aſſez groſſierement. Il laiſſait aller le détail de ſa maiſon comme il plaiſait à ſes domeſtiques, & il dépenſait beaucoup en négligence. Cependant la recette était toujours la plus forte, & on lui trouva après ſa mort une groſſe ſomme d'argent comptant qu'il avait cachée; c'était deux années de ſon revenu. Ce tréſor lui avait cauſé de vives inquiétudes pendant ſa vie, mais il fut encore plus funeſte à la femme de ſon héritier, qui mourut de joie en le voyant.

Leibnitz avait un commerce de lettres prodigieux. Il était en rélation avec Mr. l'abbé Bignon, l'abbé Boizot, Baile, Burnet, Bernoulli, Bourguet, Collius, de la Croze, de Fermat, Fardella, Grævius, Guglielmini, de l'Hopital, Huyghens, d'Hozier, Hoffman, Herman, Hartzoecker, Ludolf, Mencken, Magliabechi, Des Maiſeaux, l'abbé Nicaiſe, Oldenbourg, Péliſſon, Ramazzini, Spanheim, Sienon, Tſchirnaus, Thomaſius, Wolf, &c. & les peres Papebrock, Bondet, & Tournemine.

Il ſe plaiſait à entrer dans les travaux, ou dans les projets de tous les ſavans de l'Europe; il leur fourniſſait des vues; il les animait, & certainement il préchait d'exemple. Il eſt impoſſible que ſes lettres ne lui aient emporté un tems très conſidérable, mais il aimait autant l'employer au profit ou à la gloire d'autrui, qu'à ſon profit ou à ſa gloire particuliere.

78659
56N

Digitized by Google

BIBLIOTECA